CLASSIQUES ITALIENS

MORCEAUX

CHOISIS

HACHETTE ET Cie

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
201
61 A
26

MORCEAUX CHOISIS

DES

CLASSIQUES ITALIENS

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

MORCEAUX CHOISIS

EN PROSE ET EN VERS

DES

CLASSIQUES ITALIENS

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTICES BIOGRAPHIQUES
ET DES NOTES EN FRANÇAIS

PAR LOUIS FERRI

Ancien élève de l'École normale supérieure de France
Professeur à l'Université de Rome

VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Ce recueil est destiné à l'enseignement de la langue et de la littérature italiennes. De là le choix et la distribution des morceaux dont il se compose.

Dans les *Morceaux choisis des Classiques espagnols*, déjà publiés par la librairie Hachette, on a suivi la règle qui prescrit d'aller du facile au difficile, et on conduit l'élève de la connaissance des auteurs modernes à celle des anciens, en remontant le cours des âges, au lieu de le descendre, conformément à l'ordre habituel. Ce plan est très-rationnel et nous nous y sommes conformé. Car les anciens écrivains étant en général aussi loin de nos mœurs et de nos idées que de notre temps, sont moins faciles à comprendre que les modernes et les contemporains. En outre la langue d'un peuple se modifie avec sa pensée et son esprit; de sorte que c'est sa forme actuelle qu'il faut d'abord connaître si l'on veut la saisir dans ce qu'elle a de vivant, et si, pour l'ap-

prendre, on ne veut pas se priver des secours de la conversation et de l'usage.

Malgré cette inversion de la chronologie, le petit recueil que nous offrons au public conserve les avantages de la marche historique ; car l'ordre que l'on y suit dans l'intérêt de l'enseignement n'est que cette marche prise à rebours. D'ailleurs tous les âges de la littérature italienne et ses auteurs les plus importants y sont représentés, autant du moins que le comportent les limites d'un livre d'instruction, et la richesse d'une littérature qui avait déjà produit de nombreux chefs-d'œuvre dans un temps où les autres ne faisaient, pour ainsi dire, que balbutier. En outre on a eu soin de grouper les morceaux par auteurs et on les a rattachés ensemble par des notices biographiques. Enfin, on décrit rapidement dans l'Introduction le développement de la littérature italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours.

De cette sorte on croit avoir satisfait aux exigences de la méthode didactique et de la méthode historique dans un livre qui est destiné au double enseignement de la langue et de la littérature.

Les morceaux qu'on a choisis réunissent la solidité de la pensée à une forme généralement irréprochable. Si l'on y voit figurer quelques auteurs du dix-huitième siècle dont le style ne passe pas pour excellent, c'est que la célébrité de leur nom et l'importance de leurs ouvrages nous imposaient cette ex-

ception. D'ailleurs, en les admettant parmi les auteurs classiques, nous avons eu soin de leur emprunter des extraits parfaitement corrects.

Les notes qui accompagnent les textes sont purement philologiques et historiques. Destinées à éclaircir le sens, elles n'ont aucune prétention à la critique littéraire; le cadre de ce petit ouvrage ne nous permettait pas de l'aborder.

Nous devons, en terminant, témoigner notre gratitude à M. Pietro Dazzi, professeur de littérature au lycée de Prato (Toscane), pour la rédaction des notes. Il nous a aidé avec cette conscience et ce goût qu'on remarque dans tous ses travaux sur les classiques italiens.

Digitized by Google

INTRODUCTION

On admet généralement que l'italien n'est que le latin modifié par les idiomes antérieurs à la conquête romaine et par ceux qui se sont formés après l'invasion barbare. Malgré l'antiquité de ses origines, cette langue n'a cependant pas été employée la première dans la littérature du moyen âge. Le *roman* et le *provençal* l'ont devancée sous ce rapport; on peut même remarquer que les premiers essais de poésie qui parurent en Italie pendant le douzième siècle et le treizième, sont tantôt en provençal et tantôt en italien. Ainsi, Sordello, dont il est fait mention dans la Divine Comédie, Nicolet de Turin et Brunetto Latini, le maître de Dante, ont écrit en provençal ou en français, tandis que l'empereur Frédéric II, son fils Enzo, son chancelier Pierre des Vignes, et plusieurs autres ont composé en italien leurs chants d'amour.

Cependant, dès la fin du douzième siècle, il y avait en Italie trois centres principaux où la langue nationale

s'imposait aux écrivains avec une prépondérance décisive. Ces centres sont la Sicile, la Toscane et Bologne. Aussi, est-ce là qu'il faut chercher le berceau multiple de la littérature italienne. L'empereur Frédéric II, qui se distinguait autant par ses connaissances littéraires que par son talent politique et militaire, et qui s'efforçait d'éblouir ses sujets par l'éclat des arts et des sciences, rima lui-même des vers italiens à la manière des Provençaux et son exemple fut imité par les esprits cultivés qui l'entouraient. En Toscane, l'italien était parlé par le peuple avec plus de propriété et de grâce que partout ailleurs. A Bologne, la réunion des maîtres de sa célèbre université et d'un grand nombre d'hommes instruits avait servi à plier la langue aux exigences de la conversation savante.

La religion eut aussi sa part dans le développement primitif de l'italien. Car le nouvel Ordre qui fut fondé vers le commencement du treizième siècle par François d'Assise manifesta son zèle évangélique non-seulement dans l'improvisation de sermons populaires, mais encore dans des morceaux en prose et des poésies écrites qui sont devenus des monuments littéraires. Tel est l'Hymne au soleil de saint François d'Assise, sorte de prose cadencée et poétique qui embrasse dans un sentiment de fraternité universelle toutes les créatures ; tels sont les *Fioretti*, sorte de recueil des enseignements et des actions de ce saint, composé

par ses disciples. Enfin les vers de Jacopone da Todi et de Guittone d'Arezzo, écrivains du treizième siècle, se rattachent, par le fond des idées, au même ordre d'écrits.

L'instinct populaire, la religion et l'amour coopérèrent à faire de la langue italienne un instrument capable d'exprimer les idées et les sentiments de la nation. L'amour surtout, chanté avec grâce par trois poëtes de talent, Guido Guinicelli de Bologne, Guido Cavalcanti de Florence et Cino de Pistoie, contribua puissamment à la polir et à porter en même temps la poésie lyrique à un point de perfection de beaucoup supérieur aux essais des Provençaux.

Lorsque Dante parut, l'italien était donc déjà formé ; le peuple le parlait en Toscane avec un goût et une pureté qu'aucun contact étranger n'avait altérés ; la poésie avait été cultivée par des hommes d'un talent remarquable ; la prose même, employée depuis longtemps dans les transactions publiques et privées, dans les discours politiques et dans les sermons, avait jeté un certain éclat : les premiers essais d'histoire avaient paru avec les chroniques municipales de Matteo Spinelli et de Ricordano Malaspini, et Dino Compagni, autre chroniqueur contemporain du Dante, mérite, par la précision et la vigueur de son style, d'être cité comme un modèle. Dominique Cavalca et Barthélemy de San-Concordio, religieux de l'ordre des Prêcheurs, Bono Giamboni et Jacques Passavanti,

écrivains pieux et moralistes, se servirent aussi de la prose italienne à la même époque avec un rare bonheur; contemporains du Dante, pendant une certaine partie de leur existence, ils l'ont devancé d'un faible intervalle ou suivi de près par leurs travaux.

Après ces brillants commencements, l'œuvre de ce grand poëte ne paraît pas isolée et dépourvue d'antécédents; mais elle ne cesse pas toutefois d'être extraordinaire. Car son mâle génie a créé dans la Divine Comédie une de ces épopées grandioses qui, tout en représentant les mœurs et l'esprit d'un peuple, les dominent néanmoins par la pensée et par l'imagination, et sont associées d'une manière indissoluble à l'éducation de la jeunesse et au développement de la vie nationale.

La Divine Comédie a été en effet pour l'Italie le centre et la source principale de sa littérature non moins qu'une école sublime de morale et de patriotisme. Car on trouve dans ses chants des modèles correspondant à tous les genres littéraires, et, d'autre part, en décrivant les régions d'un monde surnaturel, dans lequel les hommes, dépouillés de leur enveloppe terrestre, se montrent tels qu'ils furent réellement ou tels qu'ils doivent être au point de vue de la justice éternelle, c'est-à-dire heureux ou malheureux selon leurs œuvres, Dante a tiré de l'histoire associée à la poésie et à la religion des enseignements d'une vérité immortelle.

D'ailleurs Dante n'est pas seulement l'auteur inimitable de la Divine Comédie; car il excelle aussi dans la poésie amoureuse. Sa *Vie nouvelle* (Vita nuova), ouvrage mêlé de prose et de vers, nous apprend combien l'amour a eu d'influence dans le développement de son talent, et son *Canzoniere*, ou recueil de *canzoni* et de sonnets consacrés à la beauté et aux vertus de Beatrice Portinari, élève et développe un genre dans lequel Pétrarque devait atteindre la perfection.

Pétrarque n'a donné à la littérature italienne que des poésies lyriques qui forment aussi un *Canzoniere* consacré généralement à l'amour. Ses dissertations morales, ses lettres, son poëme sur l'Afrique, sont en latin. Toutefois la poésie italienne lui doit beaucoup, car il est le maître le plus accompli de la douceur et de l'harmonie du vers.

L'aimable chantre de Laure n'a pas cultivé la prose italienne, mais il a travaillé avec un zèle infatigable à retrouver les plus beaux monuments de l'antiquité latine en prose comme en vers, il a puisé aux sources classiques avec enthousiasme, il a répandu le goût des chefs-d'œuvre de Rome, et par là il a exercé une influence qui, loin de se limiter aux modèles de style et de conception poétiques contenus dans son *Canzoniere*, embrasse la prose comme les vers et atteint toutes les parties de la littérature.

Pétrarque domine avec Dante et Boccace le qua-

torzième siècle; il succède au premier, il est contemporain et ami du second. Hommes de génie tous les trois, malgré leurs profondes différences, ils forment le glorieux triumvirat d'une époque qu'on peut appeler l'âge d'or de la littérature italienne. Boccace, grand admirateur du Dante, qu'il étudie profondément et dont il écrit la vie, partage le goût de Pétrarque pour l'antiquité classique et l'applique à la prose. Ses contes, qui, sous le rapport des mœurs, méritent tant de reproches, sont admirables, si on les considère comme des œuvres de style : car l'élégance et l'harmonie de l'élocution, jointes à l'esprit toscan qui s'y trouve partout répandu, en font une lecture pleine d'attraits. Cependant, sa manière d'écrire n'est pas exempte de défauts; car, s'attachant, dans la construction de ses périodes, à reproduire Cicéron plus que tout autre modèle, Boccace a donné à son style un tour et une ampleur, où l'ordre naturel de la pensée est parfois sacrifié à une savante inversion et à la musique d'un langage artificiel.

Ces indications relatives aux premiers âges de la littérature italienne seraient trop insuffisantes, si l'on n'ajoutait que, grâce aux travaux des trois Villani (Jean, Matthieu et Philippe) le genre historique s'est développé d'une manière brillante pendant le quatorzième siècle; car, si la critique fait souvent défaut, le récit des événements se présente dans leurs chroniques avec les grâces naïves d'un art instinctif et les

franches impressions d'une intelligence prime-sautière. Fondée sur une langue déjà pliée à toutes les exigences de la pensée par Dante, Pétrarque, Boccace, Dino Compagni et les Villani, la littérature italienne semblait destinée à jeter un éclat plus vif encore pendant le quinzième siècle; d'autant plus que l'Italie ne jouit jamais à d'autres époques d'une indépendance aussi complète, et que la richesse et la puissance jointes à la liberté semblaient devoir seconder l'essor des lettres nationales. Il n'en fut rien cependant; car, pendant la première moitié du quinzième siècle, la langue italienne fut généralement délaissée par les écrivains, qui lui préférèrent le latin.

Sans doute il y eut d'honorables et brillantes exceptions à cette habitude. Feo Belcari, Matteo Palmieri, Agnolo Pandolfini, Vespasiano Bisticci et plusieurs autres employèrent la langue nationale et continuèrent dignement la série des écrivains italiens. Mais le latin, que Dante avait abandonné pour montrer, selon sa propre expression, de quelle puissance était doué l'idiome vulgaire, avait été repris par Pétrarque et appliqué par lui à ceux de ses ouvrages qu'il jugeait les plus importants.

A l'autorité de l'exemple donné par Pétrarque vinrent s'ajouter des événements considérables. Un certain nombre de savants et d'écrivains grecs se rendirent en 1438 au concile tenu successivement à Ferrare et à Florence pour la réunion de leur Église

à celle des Latins. Leur érudition et leur éloquence firent une vive impression sur l'esprit des Italiens déjà remué profondément par la beauté de la littérature latine. En 1453, Constantinople fut prise par les Turcs, et avec la chute de l'empire d'Orient la civilisation s'éteignit dans la Grèce. L'Italie en recueillit les débris en donnant l'hospitalité à ses écrivains et à ses savants fugitifs, et en arrachant à la brutale fureur des Musulmans les monuments de la littérature hellénique. Ce fut alors une ardeur générale pour retrouver tout ce que l'antiquité avait produit dans les lettres, comme dans les sciences et dans les arts, pour en faciliter et en répandre la connaissance par la traduction et le commentaire.

Entraînés par ce grand mouvement intellectuel qu'on a appelé justement la *renaissance*, et qui a préparé la civilisation moderne, les plus beaux esprits de l'Italie ne furent guère pendant un demi-siècle (1450-1500), que des philologues, des érudits, des traducteurs, et comme on les nomme en Allemagne, des *humanistes*. Mais cette puissante diversion, outre le bien qu'elle fit à l'Europe, en lui communiquant les trésors du génie grec et latin, eut aussi une influence considérable sur la littérature nationale : car elle ouvrit de nouveaux horizons à la pensée, augmenta la masse des connaissances, enrichit la langue et fraya à l'art d'écrire des voies nouvelles.

Le seizième siècle est, après le quatorzième, l'âge

le plus brillant de la littérature italienne; or le seizième siècle est directement issu de la renaissance.

Il y a cependant entre la première moitié du quinzième siècle et la splendeur du seizième un demi-siècle qui sert de préparation et de passage à cette grande époque. En effet, pendant la seconde moitié du quinzième siècle, sous la brillante domination de Laurent de Médicis, il se produisit à Florence un mouvement intellectuel qui rendit à la littérature nationale son éclat, sans la séparer de l'étude et de l'usage des langues anciennes. C'est alors qu'on vit un certain nombre d'écrivains de la Péninsule écrire avec un égal bonheur en italien, en latin et en grec. Politien, Léon Baptiste Alberti, Pulci, Landino, Léonard Bruni, Laurent de Médicis lui-même, Boïardo, gentilhomme de la cour de Ferrare, prennent part à ce mouvement et lui maintiennent ce caractère; car Politien écrit admirablement dans les trois langues, Landino est son émule dans la versification latine, Bruni écrit en grec une histoire de Florence; Laurent de Médicis exprime, dans une versification italienne élégante et harmonieuse, tantôt la pensée de Platon et tantôt les idées légères d'Anacréon et des Épicuriens. C'est aussi cette même époque qui prépare, par ses œuvres poétiques, les grandes épopées de l'Arioste et du Tasse. Car le poëme inachevé de Politien sur un tournoi donné par Julien de Médicis, son élève, (*la Giostra*), est un modèle de goût et de forme poétique; et d'un

autre côté Pulci et Boïardo, versificateurs faciles et élégants, traitent, dans leurs poëmes (le *Morgante* et l'*Orlando*), les mêmes sujets qui seront repris plus tard par l'Arioste et par Berni.

Il n'est pas étonnant, après cela, que le seizième siècle italien se présente comme un océan, selon la forte expression de Tiraboschi, aux yeux de l'historien émerveillé de ses richesses sans nombre.

Tous les genres de littérature s'y développent et y étalent leurs variétés multiples avec un luxe surprenant. Il n'est pas une partie de la littérature où les anciens ont excellé qui ne soit cultivée dans l'Italie de cette époque, tantôt par des imitateurs qui rivalisent de goût et de talent avec leurs modèles, tantôt par des émules qui les surpassent. On peut trouver dans l'histoire littéraire des nations modernes des exemples d'une production plus spontanée et d'une forme plus naturelle et plus simple, et tel est, sans sortir de l'Italie, son quatorzième siècle, mais on ne rencontrera pas une période plus riche et plus brillante. La forme surtout y était cultivée avec un goût auquel n'était certainement pas étranger le développement des beaux-arts à la même époque. Car, tandis que l'Arioste élève le poëme chevaleresque à la hauteur de l'épopée et enchante ses contemporains par les conceptions brillantes de son fécond génie, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange et Benvenuto Cellini renouvellent les merveilles de l'ancienne Grèce

dans leurs tableaux et dans leurs statues. Écrivains en même temps qu'artistes, ils sont eux-mêmes les symboles vivants de l'hymen des arts et des lettres qu'ils réalisent dans les produits de leur talent multiple : ils composent des poésies, écrivent des traités, des récits et des lettres qui sont des monuments impérissables de la littérature.

On dirait même que, dans cette grande époque, l'Italie, privée de son indépendance et opprimée par le despotisme intérieur, se dédommageait de son humiliation politique par le culte enthousiaste du beau. Ce culte a même fini par dégénérer en une sorte d'idolâtrie de la forme qui a poussé la poésie à sa décadence; car c'est dans cette même période que les imitateurs de Pétrarque, appelés Pétrarchistes, et les partisans de Sannazar, auteur de l'*Arcadie*, mirent à la mode une poésie amoureuse et un genre pastoral, pauvres d'idées et presque uniquement attachés à l'harmonie des vers.

Un autre reproche à faire à ce siècle, d'ailleurs si brillant, c'est qu'il est indifférent pour les vérités morales. Dans son enthousiasme pour l'antiquité classique, il ne craint pas de se faire païen et d'abandonner les préceptes de l'Évangile pour les idées et les mœurs des anciens. L'esprit licencieux de Boccace, uni aux obscénités d'Aristophane, reparaît dans les comédies de Bibbiena et de Machiavel, dans les

poésies de Berni, dans les contes de Firenzuola et surtout dans les œuvres de l'Arétin, auteur impudent qui rendait sa plume redoutable pour la vendre à plus haut prix.

C'est aussi dans ce même temps que, la corruption se réfléchissant dans l'histoire et dans les écrits politiques, on vit des écrivains sceptiques justifier l'iniquité triomphante et adopter pour règle du monde moral l'égoïsme qui régnait dans la société. Le machiavélisme n'est en effet que l'égoïsme politique du seizième siècle érigé en système et exposé par l'auteur du *Prince* avec une froideur et une logique conformes aux habitudes des despotes qui le pratiquaient sous ses yeux.

Cependant une réaction chrétienne d'une grande importance avait lieu avant la fin de ce siècle contre le scepticisme religieux et moral de la littérature, et les poëmes du Tasse peuvent en être regardés comme l'expression la plus brillante et la plus sage. Après avoir débuté par un poëme chevaleresque intitulé *Rinaldo*, le Tasse chanta, dans *les Sept journées* du *Monde créé*, la Création et la Providence, et prit pour sujet de sa grande épopée le plus beau fait d'armes des chevaliers chrétiens, *la Délivrance de Jérusalem*. Le Tasse, brillant prosateur aussi bien que poëte de premier ordre, embrassa dans la vaste étendue de ses travaux le dialogue philosophique et le genre épistolaire ainsi que la plupart des espèces

de poésie. Cet écrivain de génie qui, dans sa prose comme dans ses vers, a réuni la noblesse de la forme à la solidité des idées et à l'élévation des sentiments, termine dignement un siècle dont l'idéal était précisément cette heureuse harmonie.

A ces considérations générales sur le seizième siècle, nous ajouterons l'énumération sommaire de ses principaux écrivains, en les groupant suivant les genres qu'ils ont traités.

Dans le poëme chevaleresque et l'épopée, après l'Arioste et le Tasse, il faut mentionner le Trissin, auteur de l'*Italie délivrée*, poëme aux formes classiques, mais froid et peu intéressant, dont le personnage principal est Bélisaire; Bernard Tasso, père de Torquato, auteur de l'*Amadis*; Louis Alamanni, auteur de l'*Avarchide* et du *Giron Cortese*; Berni, dont le *Roland amoureux* participe au genre chevaleresque et au genre burlesque par cette forme originale à laquelle il a attaché son nom.

La poésie lyrique a été cultivée avec succès principalement par l'Arioste, par Michel-Ange et son neveu, par Vittoria Colonna, Molza, les deux Tasse, Caro, Bembo et Casa.

La poésie pastorale eut pour principaux représentants Sannazar, le Tasse et Guarini. Dans la poésie didactique se distinguent au-dessus de tous Jean Rucellai, auteur des *Abeilles*, et Louis Alamanni, auteur de l'Agriculture (*Coltivazione*).

La tragédie compte de nombreux et de brillants essais. Tels sont le *Canace* de Speroni, la *Sophonisbe* du Trissin, la *Rosmunde* de Jean Rucellai, le *Torrismond* de Torquato Tasso.

Dans la comédie on distingue la *Calandra* du cardinal Bibbiena, la *Tancia* de Bonarotti le jeune, les compositions de Machiavel et de l'Arioste, les théâtres de Cecchi, d'Ambra, de Gelli, imitateurs de Plaute et de Térence.

La satire a dans l'Arioste un représentant illustre.

Si nous passons à la prose, nous ne trouvons pas moins de richesses; l'histoire a été traitée par Machiavel, Guichardin, Jove, Varchi, Segni, Nardi, Nerli, Bentivoglio, Giambullari, Davanzati; la morale et l'éloquence ont pour principaux représentants Speroni, Bembo, Castiglione, Della Casa, Gelli, Doni, Caro, Bernardo et Torquato Tasso.

Nous noterons quatre faits importants dans l'histoire des lettres italiennes au dix-septième siècle: 1° la décadence de la poésie commencée dans le siècle précédent par les Pétrarchistes et continuée au début de celui-ci par Marini et son école; 2° la restauration de l'ode pindarique dans les poésies de Chiabrera qui échappa, avec quelques autres poëtes, à cette décadence; 3° l'éclat du poëme héroï-comique; 4° le perfectionnement de la prose scientifique.

Marini est certainement un esprit d'une verve iné-

puisable. On s'accorde même à reconnaître des beautés solides dans ses deux poëmes : le Massacre des Innocents (*Strage degli Innocenti*) et l'Adonis (*Adonè*); mais en général la pensée y languit sous l'excessive abondance des détails, et le goût y est violé par un style guindé et faux. Il eut malheureusement de nombreux imitateurs, entre autres Achillini qui poussa l'enflure jusqu'au ridicule.

Cette corruption ne fut cependant pas universelle; des hommes d'un talent élevé, de vrais poëtes, observèrent dans leurs écrits les règles inviolables du vrai et réussirent à faire admirer leurs vers tout en demeurant fidèles au bon sens. Tels furent Chiabrera, restaurateur de l'ode pindarique; Guidi, auteur d'une ode célèbre sur la Fortune; Salvator Rosa, peintre illustre, qui dirigea une de ses belles satires contre les mauvais poëtes; Filicaja, dont les poésies sur l'Italie et sur le siége de Vienne sont encore aujourd'hui populaires.

La corruption du goût s'était aussi introduite dans la prose, mais dans certains genres seulement; car depuis le commencement jusqu'à la fin du siècle, les sciences et l'histoire furent représentées en Italie par des écrivains remarquables; tels sont Davila, Sarpi, Pallavicini, Bartoli, historiens célèbres; Galilée et ses disciples Torricelli, Viviani, Magalotti enseignèrent les vérités de la physique et de l'astronomie dans un langage aussi correct que précis et vigoureux, et

Redi, Spallanzani et Vallisnieri peuvent être regardés comme leurs émules dans les sciences naturelles.

L'éloquence de la chaire fut généralement sujette au mauvais goût; néanmoins Segneri y fit preuve d'un talent supérieur.

Le poëme burlesque, genre que Berni avait traité sans s'imposer de règles précises, fut perfectionné par le génie novateur de Tassoni qu'on regarde généralement comme le maître le plus habile de la poésie héroï-comique. Son Sceau ravi (*Secchia rapita*) eut un succès très-grand. Bracciolini, auteur des Dieux bafoués (*Scherno degli Dei*), fut son rival, et lui disputa le premier rang dans un genre qu'ils paraissent avoir abordé simultanément. Le *Malmantile racquistato* de Lippi et le *Ricciardetto* de Fortiguerri sont aussi des poëmes heroï-comiques qui ont joui d'une grande célébrité.

En passant de la dernière moitié du dix-septième siècle au commencement du dix-huitième, nous devons signaler la place importante que l'érudition et la philosophie prennent dans la prose, le développement considérable de toutes les parties de l'art dramatique et l'éclat du poëme satirique.

En effet, le dix-huitième siècle est illustré par les travaux historiques et philosophiques de Vico, de Muratori, de Maffei, de Denina, de Beccaria, de Genovesi, de Filangieri et de Pagano. Vico a élevé dans sa *Science nouvelle* un monument impérissable

à la philosophie de l'histoire. Muratori et Tiraboschi ont rassemblé et ordonné dans leurs vastes ouvrages tous les matériaux relatifs à l'histoire politique et littéraire de la Péninsule. Maffei a fondé par ses recherches la diplomatique et la numismatique. Cependant, à part le style de ce dernier, qui aux facultés de l'érudit joint celles du poëte, la manière d'écrire de ces savants n'a rien de brillant et d'orné. Vico est même très-souvent incorrect.

L'art dramatique offre aussi pendant ce même temps le spectacle d'un développement considérable auquel le mélodrame, la comédie et la tragédie participent simultanément.

Commençons par le mélodrame. Inauguré par Chiabrera et Rinuccini au siècle précédent, l'opéra grandit naturellement avec les progrès de la musique théâtrale. Apostolo Zeno, vers le commencement du dix-huitième siècle, le soumit à des formes régulières en remplissant les fonctions officielles de poëte impérial à la cour de Vienne; Métastase lui succéda dans cette charge et le remplaça avec un succès qui lui valut une prodigieuse réputation.

La gloire poétique de Métastase était du reste méritée par les charmes d'une versification facile, élégante et harmonieuse.

La comédie brilla aussi d'un éclat inattendu à cette époque. Après avoir été traitée par les plus beaux esprits du seizième siècle comme une simple

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EM.

imitation des chefs-d'œuvre de Plaute et de Térence, cette partie de l'art dramatique était tombée dans l'excès opposé d'une liberté triviale et sans frein. Elle n'avait plus véritablement aucun caractère littéraire; elle ne visait qu'à amuser le peuple. Avec les masques qui lui étaient imposés pour ses personnages, sans autre règle qu'un faible canevas, elle déroulait ses scènes et ses dialogues sous l'inspiration immédiate des acteurs et dégénérait le plus souvent en farce.

Goldoni subit d'abord malgré lui ce genre bâtard, puis le réforma faiblement, puis enfin, lorsqu'il jugea que le public était suffisamment préparé, il l'abandonna tout à fait, et, résolu à marcher sur les traces de Molière, il consacra le reste de sa carrière à créer en Italie un nouveau théâtre comique. Ses efforts furent couronnés de succès. Cependant, ses comédies ont le défaut d'être souvent écrites avec précipitation et dans un style négligé.

La tragédie se releva avant la comédie et se perfectionna en même temps qu'elle. Car Maffei imita avec bonheur Corneille et Racine, avant que Goldoni eût réussi à suivre les traces de Molière dans ses plus belles pièces. Maffei ouvrit une voie nouvelle à la tragédie, mais il ne créa pas un théâtre tragique. Cette gloire était réservée à Alfieri.

Nous ferons aussi observer à ce propos que dès le commencement du quatorzième siècle Albertino

Mussato, professeur à Padoue, avait écrit une tragédie sur un sujet national, en mettant sur la scène le fameux tyran de cette ville, Ézélin le Féroce; d'autres compositions tragiques, également en latin, furent publiées dans le siècle suivant; enfin, dans le seizième siècle, le latin fut abandonné pour l'italien, et la tragédie fut traitée avec plus ou moins de bonheur par les auteurs que nous avons rappelés ci-dessus. Mais aucune de leurs œuvres n'est restée au théâtre, tandis que celles d'Alfieri s'y maintiennent. Alfieri, du reste, n'a pas seulement perfectionné la tragédie, il a aussi concouru avec Parini à réformer la littérature en la détournant de l'imitation étrangère, en la rappelant aux sources indigènes, en l'unissant enfin à l'amour de la patrie, de la liberté et du devoir.

Parini a atteint le même but en tournant sa verve satirique contre les vices de son temps. Ses petits poëmes ont rendu, sous ce rapport, un grand service à la cause nationale, du moins au jugement de ceux qui sont persuadés que la régénération des peuples doit commencer par la réforme des mœurs.

Héritiers des enseignements de ces vigoureux esprits, les écrivains les plus distingués du dix-neuvième siècle se sont attachés à achever leur œuvre. Si l'on excepte Monti, qui dans ses poésies a encensé tous les pouvoirs, les meilleurs écrivains de cette époque ont été les maîtres de la nation, les censeurs de

ses défauts en même temps que les promoteurs de son indépendance : tels sont Foscolo, Léopardi, Manzoni, Mamiani, Pellico, Balbo, Gioberti, Tommaséo.

Ainsi l'histoire de la littérature italienne, comme celle des autres littératures de l'Europe, prouve que les vicissitudes des lettres suivent celles de la civilisation. Expression lumineuse de la pensée d'un peuple, chaque littérature manifeste les idées que ce peuple a conçues, les sentiments qui l'animent, les situations dans lesquelles il se trouve. Sans elles l'histoire de l'humanité est, selon la célèbre comparaison de Bacon, semblable à Polyphème privé de l'œil où se peignaient son caractère et son génie.

PROSE

ÉCRIVAINS DU XIXe SIÈCLE

I

TOMMASÉO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Parmi les écrivains italiens contemporains, M. Tommaséo se distingue à la fois comme critique, comme philologue et comme moraliste. Son dictionnaire des *Synonymes de la langue italienne*, son livre sur l'*Éducation*, ses nombreux écrits d'esthétique et de littérature lui ont acquis dans ces matières beaucoup de réputation et d'autorité. Il est né à Sebenico, en Dalmatie, en 1803; il a fait ses études à Padoue où il est devenu l'ami intime du célèbre philosophe Rosmini; en 1848 il a été le collègue de Manin dans le gouvernement de Venise

IL FAUT S'HABITUER A LA SOUFFRANCE.

Il coraggio più difficile, e a' deboli specialmente più necessario, è il coraggio di soffrire al bisogno [1].

1. *Al bisogno*, lorsqu'il le faut.

E la nostra educazione fiacca, e il molle affetto dei padri e delle madri, col non ci dare, col toglierci tale coraggio, ci rende infelici e cattivi. Cattivi, dico, perchè l'uomo che non ha patito, non sa compatire; è crudele, non foss'altro, per non curanza, per aridità di cuore. Quindi la necessità d'assuefarli [1] a soffrire ne' mali irreparabili, a tacer ne' leggieri, a non pretendere intera esenzione da quegl'incomodi che nel fanciullo e nell'uomo impaziente diventano dolori vivissimi. Quindi l'opportunità di talvolta a bella posta esporli a leggier disagio nel sonno, nel cibo, nello stare, nell'andare, e così prepararli ai più serii guai che si vengono forse addensando sul lor tenero capo. Quindi l'utilità di distinguere in loro il lamento che viene da male vero, e quel che da vizio; l'utilità di non li contentare subito e in tutto, acciocchè non s'avvezzino a voler l'impossibile. L'uomo impara a comandare prima che a mover parola [2], e quanto più debole si sente, più vorrebb'essere imperioso tiranno. E invero, ogni tirannide non è altro che debolezza. Non si stimi dunque crudele atto, ma paterno, l'astenersi da soddisfare tutte le voglioline [3] del fanciullo, e il lasciarlo talvolta alle prese col dolore. Ogni desiderio vano, non soddisfatto, è germe di mille piaceri. E per distinguere ne' bambini il desiderio vano dal vero bisogno, basta osservare il loro linguaggio e l'indole, come si osserva negli uomini adulti. In questa, siccome in tutte le parti dell'educazione e della vita, il difficile si è non cedere allora che cedere non si dovrebbe. E senza quest'arte, ogni educazione è fallita. E questa rende superflua la severità de' gastighi. Fateli docili al dolore, e saranno ancor più docili a voi; fateli non prepotenti, e cesserà la ragione dello sgridarli: molto più la ragion

1. *Assuefarli*, les habituer, c'est-à-dire habituer les enfants.

2. Commencer à parler.

3. Petites envies, velléités.

del picchiarli. Siate parchi di carezze; e risparmierete di molti arrabbiamenti a' vostri figliuoli e di molti a voi stessi. A questo fine non credo però necessario quel che taluni pensano e fanno verso i bambinetti già grandicelli: contrastare inutilmente e quasi per prova alle volontà loro, sebbene innocenti: non dargliene mai una vinta [1]. Codesto modo, più che a ubbidire, dispone a ribellarsi; e l'arte dell' educare è una politica in piccolo, così come l'arte del governare è una grande educazione.

(Dai *Desiderii sull'Educazione.*)

1. *Non dargliene mai una vinta*, ne pas céder une seule fois à leurs caprices; mot à mot, ne leur en donner jamais une de gagnée; sous-entendez: victoire ou un mot analogue.

II

MAMIANI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Cet écrivain contemporain est né à Pesaro, dans la dernière année du dix-huitième siècle. Son activité s'est partagée entre la philosophie, les lettres et la politique. En philosophie il est le continuateur du spiritualisme restauré en Italie par Galuppi, Rosmini et Gioberti. Par ses poésies lyriques et par ses ouvrages en prose, il occupe une place considérable dans la littérature de notre époque. Comme homme politique, il a coopéré aux événements de 1830 et de 1848, ainsi qu'au gouvernement du royaume actuel d'Italie. Le comte Terenzio Mamiani a été membre du gouvernement provisoire des Romagnes en 1831, ministre de Pie IX en 1848, collègue de M. de Cavour en 1860. Pendant un exil de 15 ans, il a noblement employé à Paris son talent et son activité à l'étude de la philosophie et à la composition d'ouvrages littéraires et scientifiques où respire un vif amour de la patrie et où l'élégance de la forme est unie à la solidité des pensées.

CHARLES-ALBERT A NOVARE[1].

Nella giornata funesta di Novara, il valore tragrande degli ufficiali e di alcune schiere elettissime

1. On sait qu'en 1848 les Milanais se soulevèrent contre l'Autriche. Charles-Albert, roi de Sardaigne, vola à leur secours à la tête de ses troupes. Le sort des armes lui fut d'abord favorable, puis tourna contre lui. Après un armistice de quelques mois, Charles-Albert attaqua de nouveau l'Autriche à la tête de forces plus nombreuses, mais mal organisées. Le désastre de Novare (23 mars 1849) fut le résultat de cette expédition plus généreuse que prudente.

fece per lunga pezza [1] propendere la vittoria dal lato nostro. Se non che, in sul tramontare, gl'imperiali, ingrossati di nuove truppe, rinfrescarono con tal vigore gli assalti, che non pure si ebbero in mano la Bicocca [2], già presa e ripresa più d'una volta e con molto sangue; ma fu forza ai nostri di cedere e di ritirarsi da tutte le parti, ricoverandosene buona porzione dentro Novara stessa. In quel punto, riarse l'ira pertinace ed arcana de' nostri destini. In parecchie ordinanze entrò lo scompiglio, in alcune lo sgomento, in altre l'indisciplina, nell'esercito intero la certezza e lo sconforto della disfatta. Prima, una lunga fila di feriti e fuggiaschi, mista di cavalli, d'artiglieri, di carriaggi, si rimpiattava nella città e propagava intorno mestizia e paura. Seguivano altre colonne poco ordinate, ed altre affatto scomposte e dal digiuno allibite. Qua ufficiali come dissennati per crepacuore; là caterve di ammutinati che predavano e saccheggiavano; poi, squadroni di lancieri avventatisi contro i rapinatori; poi, l'aria assordata di strida, le vie tinte di sangue e di cadaveri ingombre; mentre sugli spalti continuo sparavano le artiglierie, e fuori delle porte, a notte già chiusa e sotto la fredda pioggia, duravano ancora ostinati alcuni battaglioni a combattere, non più per la fortuna delle armi, ma per scemare la vergogna. In tutto quel giorno, Re Carlo Alberto aveva così alternati e mischiati gli uffici e le parti di capitano e di fantaccino, che parecchi de' suoi ajutanti erangli morti da lato; nè però consentì mai di ritirarsi a luoghi men minacciati. Poi, quando in sul calare del sole riconobbe la battaglia perduta, e tornare inutili le prodezze del Duca di Genova [3] per rivocare al conflitto gli stanchi e sco-

1. *Pezza*, temps. Littéralement *pezza* signifie morceau, pièce.

2. *La Bicocca*, la Bicoque, petit fort célèbre dans les guerres du seizième siècle.

3. Fils du roi Charles-Albert.

rati, inutile ogni uso che egli stesso faceva per ciò dell'autorità regia ed ogni efficacia d'esempio, cesse[1] riluttante al suo fato, ed a lentissimi passi e confusi, nulla badando ai proietti che ognora più spesseggiavano, faceasi prossimo alla città. Quando gli giunsero avvisi certi degli sforzamenti e delle rapine che là entro e fuori si commettevano dai soldati suoi propri. Allora, quel grande infelice, rotto il silenzio e l'esterior calma, che in tanto disastro sapea pur mantenere, sclamò, con profondo trambasciamento del core, quelle memorande parole: « Ahi! tutto è perduto, ed anche l'onore. » Nè potendo ristarsi, nè quietare, nè correre, cavalcava agitato e affrettato lungo gli spalti ed i baluardi della città. Narrano, ma io non ne so netto e sicuro il vero, ch'Egli meditando una fazione così temeraria come gloriosa, facesse interrogare alcun drappello di cavalieri, se volevano in quella medesima ora a un mortale cimento seguirlo: risposero, che volontieri; ma che per estremo di fatica, più non reggevano la persona e le armi. Però, checchessia di ciò, quest' un fatto è certissimo ed assai vulgato, che vedendolo il generale Durando esposto tuttora alle offese del nemico, ed anzi cercare i luoghi di pericolo più manifesto, pigliò ardire di usargli alquanto di pietosa e cortese forza, e, strettagli affettuosamente la mano ed il braccio, di là lungi il traeva. A cui il Re, con ineffabile dolore impresso nel volto e nel suono delle parole: « Generale, disse, questo è l'ultimo giorno mio, lasciatemi morire. »

(Dall'*Elogio funebre di Re Carlo Alberto.*)

1. *Cesse* au lieu de *cedè*, plus usité.

III

MANZONI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Alexandre Manzoni, célèbre poëte et romancier contemporain, est né à Milan en 1784. Les hymnes (*Inni sacri*) qu'il publia en 1810 rendirent de bonne heure son nom populaire. Par l'inspiration originale et les idées chrétiennes de ces poésies et des tragédies intitulées : *le Comte de Carmagnole* et *les Adelchi*, qui les suivirent, Manzoni se sépara profondément de l'école dont Foscolo était, en ce même temps, le représentant le plus illustre. L'ode intitulée *le Cinq mai* a été composée à l'occasion de la mort de Napoléon; elle est considérée comme une des productions les plus achevées du talent poétique de cet écrivain. Mais l'ouvrage qui a le plus contribué à sa gloire est le roman des Fiancés (*I Promessi Sposi*) qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. A propos d'un amour de village, l'auteur de ce récit trace un tableau complet de la société italienne du dix-septième siècle et présente, sous les traits de ses personnages, tantôt les types des vraies vertus sociales et religieuses, tantôt la peinture des vices qui causent la ruine des nations comme le malheur des individus. Le roman de M. Manzoni est l'œuvre d'un fils dévoué de l'Italie autant que d'une âme profondément morale et chrétienne.

SIGNES AVANT-COUREURS D'UNE TEMPÊTE.

La nebbia s'era a poco a poco addensata e accavallata in nuvoloni, che, infoscando più e più, rendevano similitudine d'un annottare tempestoso; se non che, verso il mezzo di quel cielo cupo e abbassato, traspariva, come da dietro un fitto velame,

il disco del sole, pallido, che spargeva intorno a sè un barlume fioco e sfumato, e pioveva una caldura morta e pesante. Ad ora ad ora, tra il vasto ronzío circonfuso, s' udiva un borbogliar di tuoni profondo, come tronco, irrisoluto; nè, tendendo l' orecchio, avreste saputo distinguere da che lato venisse; o avreste potuto crederlo uno scorrer lontano di carri che si fermassero improvvisamente. Non si vedea, nelle campagne d'intorno, piegare un ramo d'albero, nè un uccello andarvisi a posare, o spiccarsene; solo la rondine, comparendo subitamente di sopra il tetto del recinto, sdrucciolava in giù coll' ali tese, come per rasentare il terreno del campo; ma, sbigottita di quel rimescolamento, risaliva rapidamente e fuggiva. Era uno di quei tempi, in cui, tra una brigata di viandanti, non v' è chi rompa il silenzio; è il cacciatore cammina pensoso, col guardo a terra; e la villana, zappando nel campo, cessa dal canto senza avvedersene: di quei tempi fòrieri della burrasca, in cui la natura, come immota al di fuori e agitata da un travaglio interno, par che opprima ogni vivente, e aggiunga non so quale gravezza ad ogni faccenda, all'ozio, all'esistenza stessa.

(Dai *Promessi Sposi.*)

ADIEU AUX MONTAGNES.

Addio, monti sorgenti dalle acque ed elevati al cielo; cime ineguali, note a chi è cresciuto tra voi, e impresse nella sua mente non meno che lo sia l'aspetto de' suoi più famigliari; torrenti de'quali distingue lo scroscio, come il suono delle voci domestiche; ville sparse e biancheggianti sul pendio, come branchi di pecore pascenti: addio! Quanto è tristo il passo di chi, cresciuto tra voi, se ne allontana! Alla fantasia di quello stesso che se ne parte

volontariamente, tratto dalla speranza di fare altrove fortuna, si disabbelliscono in quel momento i sogni della ricchezza; egli si maraviglia d'essersi potuto risolvere, e tornerebbe allora indietro, se non pensasse che un giorno tornerà dovizioso. Quanto più s'avanza nel piano, il suo occhio si ritira disgustato e stanco da quella ampiezza uniforme; l'aere gli par gravoso e morto; s'inoltra mesto e disattento nelle città tumultuose; le case aggiunte a case, le strade che sboccano nelle strade, pare che gli levino il respiro; e davanti agli edifizi ammirati dallo straniero, pensa con desiderio inquieto al campicello del suo paese, alla casuccia a cui egli ha già messo gli occhi addosso[1] da gran tempo, e che comprerà tornando ricco a'suoi monti.

(Dai *Promessi Sposi*.)

1. *Ha già messo gli occhi addosso*. Cette locution : *mettere gli occhi addosso*, signifie regarder avec convoitise.

IV

GIOBERTI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Né à Turin en 1801, l'abbé Gioberti a travaillé de bonne heure à la régénération intellectuelle et politique de son pays. Exilé en 1833, il a passé une partie de sa vie à Bruxelles et il y a écrit la plupart de ses ouvrages. Rentré en 1848 en Italie, il fut reçu avec des ovations enthousiastes dans toutes les villes qu'il visita. Il prit une grande part aux événements politiques de cette époque en qualité de président de la Chambre piémontaise et de président du Conseil. Après le désastre de Novare et l'abdication du roi Charles-Albert, il fut nommé ministre plénipotentiaire du Piémont à Paris où il demeura jusqu'à sa mort (1852). Les écrits de Gioberti appartiennent à la théologie, à la philosophie et à la politique. Les plus célèbres sont le *Primato morale e civile degl' Italiani*, *l'Introduzione allo Studio della Filosofia* et le *Rinnovamento civile d'Italia*, son dernier ouvrage.

PUISSANCE DE LA VOLONTÉ.

La volontà si ricerca, non meno dell'ingegno, a far gli uomini grandi e i popoli famosi. Anzi l'ingegno non è altro in gran parte, che la volontà stessa, e riesce tale in effetto, quale ciascuno sel[1] forma. Imperocchè, s'egli è vero, come è verissimo, che la natura porge diverse e ineguali attitudini ai vari intelletti, e li diversifica così di grado, come d' indole conoscitiva; non è meno indubitato che le forze dell' ingegno dipendono grandemente dall' uso che se

1. *Sel* pour *se lo*.

ne fa, e dall' indirizzo che loro è dato. Mediante un assiduo e tenace esercizio e un buon metodo, un ingegno infimo può divenir sufficiente; un ingegno mezzano può farsi sommo. Nè credo che la natura, benchè faccia gl' intelletti ineguali, crei un ingegno sommo; ma penso che quelli i quali vengono onorati con questo nome, siano per molti rispetti fattura dell' arte; tantochè, se si fossero negletti e non avessero aggiunta ai privilegi naturali una volontà indomabile, non sarebbero divenuti eccellenti. E veramente, per quanto io mi sappia, la storia non ci porge alcun esempio di un uomo grande in qualche genere, nel quale ai pregi dell' intelletto non si accoppiasse una volontà fortissima. Dovechè all' incontro si fa menzione di parecchi, che vissuti per qualche tempo in concetto di uomini mediocri agli altri, e forse anco a sè stessi, pervennero in seguito, volendo e faticando, alla cima della perfezione. Insomma si vede che la natura improvvisa[1] bene spesso una capacità mezzana, ma non mai un valore straordinario. Se gli uomini si persuadessero bene di questa verità, potrebbero far miracoli. Le vocazioni morali e intellettuali sono così diverse, che io porto opinione non esservi alcuno, se già non è affatto scemo, che non abbia sortito da natura qualche speciale abilità, e non sia in grado, conoscendola e coltivandola con ardore e costanza, di riuscir buono, anzi ottimo, nell' esercizio di essa. Non è mica il naturale ingegno, ma l' attività, la pazienza, la fermezza, l'ostinazione dell' animo a superare gli ostacoli, a indirizzare costantemente verso un solo oggetto le loro fatiche, che manca al comune degli uomini. L'esperienza ci attesta, quanto l'esercizio accresca la forza della memoria, e quanto avvalori le disposizioni richieste alle opere meccaniche. L' esercizio crea pure

1. *Improvvisa*, produit sans préparation, tout à coup.

la virtù, e non solo la virtù ordinaria, ma eziandio la virtù eroica. Or chi vorrà credere che l' intelletto non soggiaccia alle stesse condizioni, e che la volontà non possa far prodigio, eziandio in questa parte? Se Bacone[1] diceva che l'uomo tanto può quanto sa, si può aggiungere non meno ragionevolmente, ch' egli tanto sa quanto vuole. La volontà, potenza creativa che ci assomiglia al supremo Fattore, e principio di morale eccellenza, conferisce all' uomo il principato della natura, e gli porge i mezzi di conoscerla e trasformarla, onde stabilire il suo proprio imperio. Isacco Newton[2], interrogato, come avesse fatto a scoprire il sistema del mondo, rispose : pensandoci assiduamente. Certo non si richiedeva un ingegno meno stupendo che quello di un tant' uomo, alla mirabile scoperta; ma si può affermare con egual sicurezza che anche il[3] Newton sarebbe venuto meno[4] nel difficile aringo, se un ardore incredibile e studi fortissimi non si fossero aggiunti alla grandezza dell'ingegno.

(Dall' *Introduzione allo studio della filosofia.*)

1. Philosophe anglais, né en 1561, mort en 1626. Voici les paroles textuelles de Bacon : « Hominis imperium sola scientia constare, tantum enim potest quantum scit. » (Voyez *Cogitata et Visa*, XVI, dans les œuvres de Bacon.)

2. Newton, physicien et astronome anglais (1642-1727), a découvert la loi de l'attraction universelle.

3. En italien on place l'article devant le nom des personnes. On dit *il Gioberti.*

4. *Venir meno*, ne pas réussir, et, plus littéralement, éprouver une défaillance.

V

SILVIO PELLICO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Silvio Pellico de Saluces (1788-1854) est un des écrivains les plus populaires et les plus sympathiques de la littérature italienne de ce siècle. Il s'est peint lui-même dans ses ouvrages et surtout dans le petit livre des *Prisons* qui a été traduit dans toutes les langues. Avant d'être arrêté en 1821 à Milan, comme complice d'une conspiration contre le gouvernement autrichien, il s'était déjà rendu célèbre par ses tragédies et surtout par sa *Françoise de Rimini*, dont le sujet est emprunté à l'histoire nationale et se rattache à l'un des plus beaux épisodes de la Divine Comédie du Dante. Une charité ardente, une religion élevée, le dévouement à l'Italie, pour laquelle il a souffert, pendant dix ans, dans les cachots du Spielberg, sont les vertus les plus remarquables de cette âme noblement chrétienne.

LA JAMBE COUPÉE.

Era venuto al mio povero Maroncelli[1] un tumore nel ginocchio sinistro. In principio il dolore era mite, e lo costringea soltanto a zoppicare. Poi stentava a trascinare i ferri, e di rado usciva a passeggio. Un mattino d'autunno, gli piacque d'uscir meco per respirare un poco d'aria, v'era già neve : ed in un fatal momento ch'io nol sostenea, inciampò e cadde.

1. Pierre Maroncelli, compagnon d'infortune de Silvio Pellico au Spielberg. Cette forteresse est en Moravie.

La percossa fece immantinente divenire acuto il dolore del ginocchio. Lo portammo sul suo letto : ei non era più in grado di reggersi. Quando il medico lo vide, si decise a fargli levare i ferri. Il tumore peggiorò di giorno in giorno, e divenne enorme, e sempre più doloroso. Tali erano i martíri del povero infermo, che non potea aver requie nè in letto, nè fuor del letto. Maroncelli era mille volte più infelice di me; nondimeno oh quanto io pativa con lui! Le cure d'infermiere m' eran dolci, perchè usate a sì degno amico. Ma vederlo così deperire fra sì lunghi, atroci tormenti, e non potergli recar salute! e presagire che quel ginocchio non sarebbe mai più risanato! e scorgere che l'infermo tenea più verosimile la morte che la guarigione! e doverlo continuamente ammirare pel suo coraggio e per la sua serenità; ah, ciò m'angosciava in modo indicibile!

In quel deplorabile stato, ei poetava ancora, ei cantava, ei discorreva; ei tutto faceva per illudermi; per nascondermi una parte dei suoi mali. Non poteva più digerire, nè dormire, dimagrava spaventosamente; andava frequentemente in deliquio; e tuttavia in alcuni istanti raccoglieva la sua vitalità, e faceva animo a me.

Ciò ch' egli patì per nove lunghi mesi non è descrivibile. Finalmente fu conceduto che si tenesse un consulto. Venne il protomedico, approvò tutto quello che il medico aveva tentato, e senza pronunciare la sua opinione sull' infermità e su ciò che restava a fare, se ne andò.

Un momento appresso, viene il sottintendente, e dice a Maroncelli :

« Il protomedico non s'è avventurato di spiegarsi qui in sua presenza : temeva ch'ella non avesse la forza d' udirsi annunziare una dura necessità. Io l'ho assicurato che a lei non manca il coraggio. »

« Spero, disse Maroncelli, d'averne dato qualche

prova in soffrire senza urli questi strazi. Mi si proporrebbe mai?...

— Sì signore, l'amputazione. Se non che il protomedico, vedendo un corpo così emunto, esita a consigliarla. In tanta debolezza, si sentirà ella capace di sostenere l'amputazione? Vuol ella esporsi al pericolo?...

— Di morire? E non morrei in breve egualmente se non si mette termine a questo male?

— Dunque faremo subito relazione a Vienna, ed appena venuto il permesso di amputarla... »

— Che? ci vuole un permesso?

— Sì signore. »

Di lì ad otto giorni, l'aspettato consentimento giunse.

Il malato fu portato in una stanza più grande; ei dimandò ch' io lo seguissi. — Potrei spirare sotto l'operazione, diss' egli; ch' io mi trovi almeno fra le braccia dell' amico.

La mia compagnìa gli fu conceduta. Il nostro confessore venne ad amministrare i sacramenti all' infelice. Adempiuto questo atto di religione, aspettavamo i chirurgi, e non comparivano. Maroncelli si mise ancora a cantare un inno.

I chirurgi vennero alfine: erano due. Uno, quello ordinario della casa, cioè il nostro barbiere, ed egli, quando occorrevano operazioni avea il diritto di farle di sua mano, e non volea cederne l'onore ad altri. L'altro era un giovane chirurgo, allievo della scuola di Vienna, e già godente fama di molta abilità. Questi mandato dal governatore per assistere all'operazione e dirigerla, avrebbe voluto farla egli stesso, ma gli convenne contentarsi di vegliare all' esecuzione.

Il malato fu seduto sulla sponda del letto colle gambe giù, io lo tenea fra le mie braccia. Al di sopra del ginocchio, dove la coscia cominciava ad esser

sana, fu stretto un legaccio, segno del giro che dovea fare il coltello. Il vecchio chirurgo tagliò tutto intorno, la profondità d' un dito, poi tirò in su la pelle tagliata, e continuò il taglio sui muscoli scorticati. Il sangue fluiva a torrenti dalle arterie, ma queste vennero tosto legate con filo di seta. Per ultimo si segò l'osso.

Maroncelli non mise un grido. Quando vide che gli portavano via la gamba tagliata, le diede un'occhiata di compassione, poi voltosi al chirurgo operatore gli disse : « Ella m'ha liberato d'un nemico, e non ho modo di remunerarnela. » V' era in un bicchiere sopra la finestra una rosa.

« Ti prego di portarmi quella rosa » mi disse.

Gliela portai. Ed ei l'offerse al vecchio chirurgo dicendo : « Non ho altro a presentarle in testimonianza della mia gratitudine. » Quegli prese la rosa, e pianse.

(Dalle *Mie prigioni*.)

VI

COLLETTA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Pierre Colletta (1775-1831), général napolitain, prit une part importante au mouvement constitutionnel qui eut lieu à Naples en 1821. Emprisonné, puis exilé après le rétablissement de l'autorité absolue, ce patriote éprouvé servit encore, avec sa plume, le pays que son courage n'avait pas réussi à délivrer. Son *Histoire du royaume de Naples* embrasse la période qui s'étend de 1734 à 1825.

TREMBLEMENT DE TERRE EN CALABRE.

Al primo terremoto del 5 di febbraio[1] quanti erano dentro le case della Piana morirono, fuorchè i rimasti mal vivi sotto casuali ripari di travi o di altre moli che nelle cadute inarcarono : fortunati se in tempo dissepolti; ma tristissimi, se consumarono per digiuno l'ultima vita. Coloro che per caso stavano allo scoperto furono salvi, e nemmen tutti; altri rapiti nelle voragini che sotto ai piedi si aprivano, altri nel mare dalle onde che tornavano, altri côlti[2] dalle materie projettate dal turbine; infelicissimi i rimanenti che miravano ruinate le case, e sôggiacenti la moglie, il padre, i figliuoli. E poichè, anni dopo, io stesso ragionai co'testimoni della catastrofe, e con uomini e donne tratti dalle ruine, potrò quanto comporta l'animo o l'ingegno, rappresentare le cose morali de'terremoti delle Calabrie.

1. 1783. | 2. Atteints.

Alla prima scossa nessun segnale in terra o in cielo dava timore o sospetto ma nel moto ed alla vista dei precipizi, lo sbalordimento invase tutti gli animi, così che smarrita la ragione, e per fino sospeso l'istinto di salvezza, restarono gli uomini attoniti ed immoti. Ritornata la ragione, fu primo sentimento de'campati[1] certa gioja di parziale ventura; una gioja fugace, perchè subito la oppresse il pensiero della famiglia perduta, della casa distrutta, e fra tante specie presenti di morire, il timore di giorno estremo e vicino; più gli straziava il sospetto che i parenti stessero ancora vivi sotto le rovine, sì che, vista l'impossibilità di soccorrerli, dovevano sperare (consolazione misera e tremenda!) che fossero estinti. Quanti si vedevano padri e mariti aggirarsi fra i rottami che coprivano le care persone, non bastare a muovere quelle moli, cercare invano ajuto ai passaggieri; e alfine disperati gemere dì e notte sopra quei sassi. Nel qual abbandono de' mortali, rifuggendo alla fede, votarono sacre offerte alla divinità, e vita futura di contrizione e di penitenza; fu santificato nella settimana il mercoledì, e nell' anno il 5 di febbraio; ne' quali giorni per volontari martori e per solenni feste di chiesa speravano placare l'ira di Dio.

Ma la più trista fortuna (maggiore di ogni stile, di ogni intelletto) fu di coloro che viventi sotto alle ruine, aspettavano con affannosa e dubbia speranza di essere soccorsi; ed incusavano[2] la tardità, e poi l' avarizia e l'ingratitudine dei più cari nella vita e degli amici; e quando, oppressi dal digiuno e dal dolore, perduto il senno e la memoria, mancavano, gli ultimi sentimenti che cedessero erano sdegno a'parenti, odio al genere umano. Molti furono dissotte-

1. *De campati :* de ceux qui s'étalent sauvés.

2. *Incusavano* a le même sens que *accusavano.*

rati per lo amore dei congiunti, ed alcuni altri dal terremoto istesso che, sconvolgendo le prime ruine, li rendeva alla luce. Quando tutti i cadaveri si scopersero, fu visto che la quarta parte di que' miseri sarebbe rimasta in vita, se gli ajuti non tardavano; e che gli uomini morivano in attitudine di sgombrarsi d' attorno i rottami; ma le donne colle mani sul viso, o disperatamente alle chiome: anche fu veduto le madri non curanti di sè, coprire i figliuoli facendo sopr' essi arco col proprio corpo; o tenere le braccia distese verso que' loro amori, benchè impedite dalle ruine non giungessero. Molti nuovi argomenti si raccolsero della fierezza virile e della passione delle donne. Un bambino da latte fu dissotterrato morente al terzo giorno, nè poi morì. Una donna gravida restò trent'ore sotto i sassi, e, dalla tenerezza del marito liberata, si sgravò giorni appresso di un bambino, col quale vissero sani e lungamente; ella richiesta di che pensasse sotto alle ruine, rispose: « Io aspettava. » Una fanciulla di undici anni fu estratta il sesto giorno, e visse; altra di sedici anni, Eloisa Basili, restò sotterrata undici giorni, tenendo nelle braccia un fanciullo, che al quarto morì, così che all' uscirne era guasto e putrefatto: ella non potè liberarsi dell' imbracciato cadavere, perchè stavano serrati fra i rottami, e numerava i giorni da fosca luce che giungeva sino alla fossa.

Più meravigliosi per la vita furono certi casi di animali; due mule vissero sotto un monte di ruine, l' una ventidue giorni, l'altra ventitrè: un pollo visse pur esso ventidue giorni; due majali sotterrati restarono viventi trentadue giorni. E cotesti bruti e gli uomini portavano, tornando alla luce, una stupida fiacchezza, nessuno desiderio di cibo, sete inestinguibile e quasi cecità, ordinario effetto del prolungato digiuno. Degli uomini campati alcuni tornarono sani e lieti, altri rimasero infermicci e melanconici;

la qual differenza veniva dall' essere stati soccorsi prima di perdere la speranza o già perduta; la giovinetta Basili, benchè bella, tenuta comodamente nella casa del suo padrone, ricercata ed ammirata per le sue venture, non aprì mai nella vita che le restò il labbro al riso. E infine que' dissepolti dimandati de' loro pensieri mentre stavano sotterra, rispondevano le cose che ho riferite; e ciascuno terminava col dire : « Fin qui mi ricordo, poi mi addormii. » Non ebbero lunga vita; l'afflitta Basili morì giovane, chè non compiva i venticinque anni; non volle marito, non velo di monaca; si piaceva star sola seduta sotto un albero, donde non si vedessero città o case; volgeva altrove lo sguardo all'apparir di un bambino.

(Dalla *Storia del reame di Napoli.*)

VII

GIORDANI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Pierre Giordani, de Plaisance, prosateur correct et élégant, ne nous a laissé aucun ouvrage de longue haleine. Des recueils de *Discours* et de *Lettres* sont tout ce que nous avons de lui; mais les qualités de son style, la sûreté et la pénétration de ses jugements ont fait de lui un régulateur du goût en Italie pendant la première moitié du dix-neuvième siècle. Né en 1774, il est mort à Parme en 1848.

PASCAL ENFANT.

Biagio Pascal, che fu sì grande tra i matematici, imparò la geometria, non perchè suo padre volesse, anzi contro voglia di lui. Perocchè Stefano Pascal, valente uomo e degno di tal figliuolo, al quale (oh così potesser tutti!) fu egli unico maestro, temeva che le matematiche lo invaghissero di troppo, e voleva che non le assaggiasse prima di avere imparato il latino e il greco. Ma è pur vero, *Custode et curâ natura potentior omni.* Soleva il buon padre, occupato tutto il dì negli affari del parlamento, ammaestrare il fanciullo per via di conversazione, sul desinare[1]. Accadde una volta che tocco un piatto da una forchetta diede suono, e il ragazzo (vedete frutti di quella educazione!) subito chiederne ragione al padre. Questi gliene spiegò quanto si poteva; del

1. *Sul desinare*, pendant le dîner.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

rimanente (disse) non potrai intendere, se non quando saprai le matematiche. E poi pentito di avere con quel cenno tentata la curiosità del figliuolo, tagliò il ragionamento. Ma egli s' era fitto nel cuore del ragazzo; il quale non osava parlarne più oltre al padre, che già più volte gli aveva intimato dovere alle matematiche precedere quegli altri studi. Però si fece un giorno accortamente a domandare uno [1] dei dotti amici che frequentavano la casa, che cosa fosse geometria. La risposta di quello gli bastò, perch' egli speculando, e parte indovinando, parte ragionando sulle figure che di nascosto del padre si faceva[2], andasse tanto innanzi in quella geometria da sè creata, che un giorno trovatovi[3] sopra dal padre, questi con grande stupore e tenerezza, abbracciatolo, gli concedesse di ubbidire liberamente alla natura e all' ingegno, e gli si facesse aiuto e guida in questi studi che già improvidamente gli aveva disdetti. E Biagio Pascal, comecchè di sedici anni fosse divenuto famoso in matematica, non crediate perciò che ne perdesse o volontà o attitudine d' imparare poi anche il latino. Ma era naturale che i fatti degli uomini antichissimi non invogliassero la sua curiosità, se non dopo che si fosse appagato di conoscere le cose che gli stavano intorno, e le cagioni e le ragioni di esse.

(Da uno *Scritto critico*.)

1. *Domandare uno*, a le même sens que domandare ad uno.

2. *Che di nascosto del padre si faceva*, qu'il faisait en se cachant de son père.

3. *Trovatovi sopra*, mot à mot : ayant été trouvé sur ces figures, c'est-à-dire penché sur elles, les étudiant. Remarquez encore *dal padre* sans *suo*.

VIII

BOTTA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Charles Botta est un des historiens les plus célèbres de l'Italie. Imitateur des classiques, il les a pris pour modèles dans sa méthode de composition comme dans son style. Ses ouvrages les plus importants sont : une continuation de l'Histoire d'Italie de Guichardin (1532-1789), une *Histoire d'Italie depuis* 1789 *jusqu'en* 1814, un récit de la *Guerre pour l'indépendance des États-Unis d'Amérique.* Botta n'a pas toujours été un historien impartial. Ses jugements sur les grands faits du commencement de ce siècle et sur les hommes qui s'y sont distingués, ont été plus d'une fois l'objet de justes critiques. Botta est né à *San Giorgio* dans les environs d'Ivrée (Piémont) en 1766, et il est mort en 1837.

LES FRANÇAIS PASSENT LE GRAND SAINT-BERNARD.

Partivano [1] il dì diciassette maggio da Martigny per andarne a conquistar l'Italia. Maraviglioso l'ardore loro, maravigliosa l'allegria, maraviglioso ancora il moto ed il fervore delle opere. Casse, cassoni, truogoli [2], obici, cannoni, carretti ruotati, carretti sdrucciolevoli, carrette, lettighe, cavalli, muli, bardature, arcioni, basti da bagaglie, basti da artiglierie, impedimenti [3] di ogni sorte, e fra tutto questo soldati

1. *Partivano* se rapporte aux Français conduits par Bonaparte, consul (1800).

2. *Truogoli*, auges; creux pratiqués dans de gros troncs d'arbre pour faciliter le transport des canons.

3. *Impedimenti*, bagages.

affaticantisi ed ufficiali affaticantisi al par dei soldati. S'aggiungevano le risa e le canzoni, i motti, gli scherzi, le piacevolezze alla francese [1]. Non a guerra terribile ma a festa, non a casi dubbi, ma a vittoria certa pareva che andassero. Il romore si propagava da ogni banda : quei luoghi ermi, solitari e da tanti secoli muti risuonavano insolitamente e ad un tratto per voci liete e guerriere. L'esercito strano e stranamente provvisto al malagevole viaggio, saliva per l' erta alla volta di san Pietro fin dove giunge la strada carreggiabile. Pure spesso erte rapidissime, forre [2] sassose, capi di valli sdrucciolenti si appresentavano : i carri, i carretti, le carrette pericolavano. Accorrevano presti i soldati, a braccia sostenevano, puntellavano, traevano, e più si affaticavano, e più mettevano fuori motti, facezie e concetti, parte arguti, parte graziosi, parte frizzanti; così passavano il tempo e la fatica. I tardi Vallesani che erano accorsi in folla dalle case o piuttosto dai tuguri e dalle tane loro, vedendo gente sì affaticata e sì allegra, non sapevano darsi pace [3]; pareva loro cosa dell'altro mondo. Invitati e pagati per aiuto il facevano volentieri. Così arrivavano i repubblicani a san Pietro, ad un luogo in cui pareva che la natura molto più potesse [4] che l' arte od il coraggio; perciocchè da san Pietro alla cima del gran san Bernardo, dove è fondato l'eremo dei religiosi a salute dei viaggiatori, in quei luoghi d' eternale inverno non si apre più strada alcuna battuta. Solo si vedono sentieri stretti e pieghevoli su per monti scoscesi ed erti. Rifulse [5] la pertinacia del volere e la potenza dell'

1. *Alla francese*, mot à mot, à la française, c'est-à-dire suivant l'habitude et le goût des Français.

2. *Forre*, ravins profonds.

3. *Non sapevano darsi pace*, ne pouvaient en croire leurs yeux ; mot à mot : ne savaient se tenir en paix sur ce point.

4. *Molto più potesse*, fût beaucoup plus puissante.

5. *Rifulse*, brilla.

umano ingegno. Quanto si rotolava [1] fu posto ad esser tirato, quanto si tirava ad essere portato. Posersi le artiglierie grosse nei truogoli, i truogoli sugli sdruccioli [2], e dei soldati, chi tirava, chi puntellava, chi spingeva : le minute [3] sui robusti e pratichi muli si caricarono. Seguitavano le salmerie al medesimo modo tirate e portate. Era una tratta [4] immensa ; in quelle svolte di ripidi sentieri ora apparivano, ora scomparivano [5] le genti : chi era pervenuto all' alto vedeva i compagni in fondo, e con le rallegratrici voci gl' incoraggiava. Questi rispondevano, ed al difficile cammino s' incitavano. Tutte le valli all' intorno risuonavano. Fra le nevi, fra le nebbie, fra le nubi apparivano le armi risplendenti, apparivano gli abiti coloriti dei soldati ; quel miscuglio di natura morta e di natura viva era spettacolo mirabile. Godeva il consolo che vedeva andar le cose a seconda de' suoi pensieri, e soldatescamente [6] parlando a questo ed a quello, chè in ciò aveva un' arte eccellente, gl' induceva a star forti ed a trovar facile quello che era giudicato impossibile. Già s' avvicinavano al sommo giogo, ed incominciavano a scorgere l' adito che in mezzo a due monti altissimi aprendosi dà il varco verso la più sublime cima. Salutaronlo qual fine delle fatiche loro, con gioiose voci i soldati, e con isforzi maggiori intendevano al salire [7]. Voleva il consolo che riposassero alquanto : Di cotesto non vi caglia [8],

1. *Quanto si rotolava*, tout ce qu'on pouvait transporter au moyen de roues.

2. *Sdruccioli*, traîneaux.

3. *Le minute*, sous-entendu : *artiglierie*, l'artillerie légère.

4. *Tratta*, traînée, suite.

5. *Apparivano e scomparivano*, apparaissaient et disparaissaient suivant que les rochers permettaient de les voir, ou les cachaient aux yeux.

6. *Soldatescamente*, avec l'air et la franchise du soldat.

7. *Intendevano*, s'efforçaient, faisaient des efforts.

8. *Di cotesto non vi caglia*, mot à mot, qu'il ne vous importe pas de cela, c'est-à-dire ne vous en souciez pas, ne vous en préoccupez pas.

rispondevano : badate a salir voi e lasciate far a noi. Stanchi, facevano dar nei tamburi, ed al militare suono si rinfrancavano e si rianimavano. Infine guadagnarono la cima dove non sì tosto giunti furono, che l'uno coll'altro si rallegrarono come di compiuta vittoria. Accrebbe l'allegrezza il vedere mense appresso all'eremo rusticamente imbandite per opera dei religiosi, provvidenza [1] del consolo che aveva loro mandato denari all'uopo. Ebbero vino, pane, cacio : riposaronsi fra cannoni e bagaglie sparse, fra ghiacci e nevi agglomerate. I religiosi s'aggiravano fra i soldati con volti dipinti di sedata allegrezza : bontà con forza [2] su quel supremo monte s'accoppiava. Parlò Buonaparte ai religiosi della pietà loro, di voler dare il seggio al papa, quiete e sostanze ai preti, autorità alla Religione : parlò di sè e dei re modestamente, della pace bramosamente.

(Dalla *Storia d'Italia*).

1. *Provvidenza*, prévoyance, ordre prévoyant.

2. *Bontà* se rapporte aux religieux du mont Saint-Bernard, *forza* aux soldats. *S'accoppiava*, s'unissait, s'entendait.

IX

CESARI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Passionné pour la littérature classique, cet homme de goût et de talent a écrit de nombreux ouvrages afin de ranimer en Italie le sentiment du beau style et l'étude des grands modèles. C'est dans cette pensée qu'il a composé ses *Traductions d'Horace*, *de Térence* et *de Cicéron*, ses *Nouvelles*, ses *Rimes*, sa *Vie de Jésus-Christ;* etc. Antoine Cesari a vécu de 1760 à 1828. Prêtre de l'Oratoire, il a partagé sa tranquille existence entre les fonctions ecclésiastiques et les travaux littéraires.

LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

La carità naturale strettamente[1] non oltrepassa i termini della famiglia, della patria, del casato[2] e de'nostri amici; la carità di Cristo ha parenti, fratelli, amici per tutto il mondo. Dovunque son uomini, nelle selve, nelle montagne, nelle miniere, nelle più rimote isole, nelle parti o più gelate o più infocate dal sole, nelle più aliene e stranie di costumi, di religione, di vita, ella ha domestichi, fratelli, familiari ed amici. Le immense pianure o gli sterminati mari interposti, o le catene delle più alte montagne non arrestano, non interrompono questa

1. *Strettamente*, strictement, à la rigueur.

2. *Casato*, de *casa*, maison, indique la souche des familles liées par une parenté commune. *Casato* a ici le même sens que *gens* en latin, lorsqu'on l'emploie pour désigner la souche d'où sont issues plusieurs familles du même nom.

amichevole società : ella in somma abbraccia l'intero mondo come una sola famiglia; e le basta sapere dove sien uomini, perchè cordialmente li ami tutti e lor voglia bene, e per suo prossimo li riconosca. Una truppa, come avvien, di soldati fa capo[1] a un paese : tutta gente nuova, sconosciuti, stranieri. Gli abitanti, saputo appena del suo arrivo, lor corrono incontra, facendo loro affettuose accoglienze. Gli sgravano del peso di lor bagaglie e dell'armi, s'affaccendano di adagiarli[2] di letto e di stanza, procacciano loro cibo, bevanda, riposo, a loro ed alle lor bestie ; e tutto ciò con un viso[3] ed atti di cordialissima tenerezza. I soldati stordiscono di sì nuova, insolita cortesia : chè gente vuol esser questa? tanto amore aver noi da persone che non ci conoscono, nè ci hanno veduto mai? Dimandano, di che religione? e trovano che eran cristiani. Nè certamente in nessun'altra religione avrebbon potuto ricevere tal carità, perchè nessuna, dalla cristiana in fuori, ce n'è, che comandi un sì universale e tenero amore. Questo era che facea di maraviglia stordire gl'Indiani ed i Giapponesi, e a cielo lodare la religione di Gesù Cristo. Veder un uomo, san Francesco Saverio e molti altri con lui, intraprendere un viaggio dall'un mondo all'altro, cioè quindicimila miglia di penosissima e pericolosissima navigazione, con tutte le noie, le paure, i disagi che l'accompagnano; e per qual fine? tiratovi da quale speranza? I Portoghesi ci venivano anch'essi, ma per loro incette e guadagni, ma per cavarne l'argento, gli aròmi e le gemme. Il Saverio nulla di ciò : egli vien povero, e povero vive; niente vuole, niente dimanda delle loro ricchezze, anzi gli

1. *Fa capo*, s'arrête en se réunissant.

2. *S'affaccendano di adagiarli*, s'empressent de leur ménager.

3. *Con un viso*, avec un air.

4. *Stordire* est ici employé dans le sens neutre.

stessi doni rifiuta. Egli non aspetta da loro alcun bene, sì[1] lor ne vuol fare. Tanti disagi e pericoli per solo amore di quella gente? gente barbara, selvaggia, non mai da lui conosciuta? Egli non per altro è venuto che per annunziar loro la verità che non sanno, nè altro vuol che salvargli. Se egli ottiene di poter far loro questo gran bene, egli non sente più le noie dell'istruire, del predicare, de'viaggi, de'pericoli che gli convien tollerare : giubila, esulta, esce di sè medesimo per allegrezza. Ma deh! che uomini son poi cotesti? che animi! che carità! Di che sorte religione è la loro che forma ed allieva di questi eroi? Ecco, o fratelli, che religione voi professate. Questo amor così nobile, grande, generoso, universale comanda la religione cristiana. Or io domando i nostri zelanti e amatori del pubblico bene : Quale altra religione ama i suoi simili sì ardentemente e sì largamente come la nostra? Dove si trovano instituti e congregazioni di persone che si obbligano a Dio sotto fede di voto di voler sempre aiutare gl'infermi negli spedali, senz' altra speranza che di guarirli e salvargli? Dove trovate religioni che han preso il debito[2] di riscattare gli schiavi loro fratelli? aggiuntovi questo terribile voto, di lasciar sè medesimi in pegno ed in servitù per la lor libertà? Dove trovate gente che s' imponga uno stretto dovere di aiutar gli appestati anche con pericolo della vita? e dove[3] il padre, il marito, la sposa abbandonano per paura i loro più stretti congiunti, essi durar fedeli[4] al loro letto, ajutandoli a ben morire; e la lor salute comprare col dispendio[5] della lor vita. E te beata, o

1. *Sì*, pour *bensì*.

2. *Religioni*, ordres religieux. *Il debito*, l'obligation; se sont imposé l'obligation.

3. *Dove* pour *mentre*, tandis que.

4. *Durar fedeli*, cet infinitif ainsi que celui de la phrase suivante dépend d'un verbe sous-entendu, comme: *si veggono*, ou tout autre semblable.

5. *Col dispendio*, aux dépens.

Milano, la qual nell'orribile pestilenza che in te gittò[1], avesti un vero discepolo di Cristo, il tuo grande arcivescovo Carlo Borromeo alla difesa; che non perdonando a fatiche, a pericoli, nè a spese; gittato tutto il suo[2] quanto ne avea per soccorrerti, fu il padre, il medico, il servitore di tutti i tuoi; i quali per lo merito di quella gran vittima, che sè medesima offerse alla divina giustizia per te, furono poi dal flagello spaventevole liberati. Dove trovate amore di questa tempera, altro che nella religione cristiana?

1. *Gittò*, éclata. Il ne s'emploie pas ordinairement en ce sens.

2. *Tutto il suo*, toute sa fortune, mot à mot, tout ce qui était à lui.

X

FILANGIERI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Gaétan Filangieri est né à Naples en 1752 de César, prince d'Araniello et de Marianne Montalto.

Doué d'un esprit vaste et d'un cœur élevé, il partagea de bonne heure les idées de réforme et les sentiments philanthropiques qui étaient le trait distinctif des grands ecrivains de son temps. Il consacra sa vie et ses ouvrages à l'amélioration des lois et il fut assez heureux pour trouver dans Tanucci un ministre qui le comprit et qui se servit de ses lumières et de son éloquence pour accomplir et défendre la réorganisation de la justice.

Filangieri a eu pour maître Genovesi, économiste et philosophe illustre. Il est mort en 1788, à l'âge de 36 ans.

LE DESPOTISME.

Dove ci è despotismo, non ci è virtù. Perchè? perchè quando il governo è puramente arbitrario, quando l'autorità sovrana è tra le mani d'un tiranno, per lo più educato fra gl' intrighi d'una truppa di cortigiani avidi e corrotti, egli non sceglierà sicuramente per suoi ministri, se non che i complici, o almeno i fautori de' suoi vizi. In questo paese non si vedrà nè un Aristide, nè un Cimone, perchè col soccorso delle loro virtù, e de' loro talenti, non si

perverrebbe mai ad ottenere una porzione di potere, che non può essere che l'emanazione dell'autorità del più corrotto degli uomini. Là, il vizio, l'indecenza, la crapula, la dissolutezza, le voluttà vergognose, l'oppressione, l'ingiustizia, la rapina, la frode, la bassezza, sono onorate, approvate, autorizzate, ricompensate dal potere supremo, applaudite dalla voce pubblica, legittimate, per così dire, dal consenso tacito d'una società, che non ardisce di richiamare[1]. Là, il favorito è superiore all'eroe. Là, il traditore della patria diviene il più potente cittadino dello Stato. Là, colui che non è oppressore, è oppresso. Là, l'uomo virtuoso procura di nascondere le sue virtù. Là, finalmente, il più coraggioso procura di comparire il più vile, perchè il valore e la virtù [2] sono niente, ove il despota è tutto.

(Dalla *Scienza della Legislazione.*)

1. *Richiamare* signifie ici rappeler au devoir, réclamer.

2. *Non sono niente* serait plus correct.

XI

BECCARIA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

L'auteur du célèbre traité des *Délits et des peines*, naquit à Milan en 1735. Ce petit livre a exercé en Europe une grande influence sur le progrès du droit pénal et sur l'amélioration des lois qui s'y rapportent. Le marquis César Beccaria n'est pas proprement un littérateur, mais un économiste et un jurisconsulte. Cependant l'élévation de ses idées et l'importance de ses livres le rattachent étroitement à l'histoire générale des lettres. Son style, ainsi que celui de Filangieri, nous montre quelle était la manière d'écrire des auteurs qui suivaient alors en Italie le grand mouvement littéraire et philosophique français du dix-huitième siècle. Beccaria est mort en 1793.

LES ACCUSATIONS SECRÈTES.

Evidenti, ma consagrati disordini, ed in molte nazioni resi necessari per la debolezza della Costituzione, sono le accuse segrete. Un tal costume rende gli uomini mendaci e coperti. Chiunque può sospettare di vedere in altrui un delatore, vi vede un inimico; gli uomini allora si avvezzano a mascherare i propri sentimenti, e coll'uso di nasconderli altrui, arrivano finalmente a nasconderli a loro medesimi. Infelici gli uomini quando son giunti a questo segno! Senza principj chiari ed immobili che li guidino, errano smarriti, e fluttuanti nel vasto mare delle opinioni; sempre occupati a salvarsi dai mostri che li minacciano, passano il momento presente sempre

amareggiato dalla incertezza del futuro; privi dei durevoli piaceri della tranquillità e sicurezza, appena alcuni pochi di essi, sparsi qua e là nella trista loro vita, con fretta e con disordine divorati, li consolano di esser vissuti. E di questi uomini faremo noi gl'intrepidi soldati difensori della patria e del trono? e tra questi troveremo gl'incorrotti magistrati che, con libera e patriottica eloquenza sostengano e sviluppino i veri interessi del sovrano; che portino al trono, coi tributi, l'amore e la benedizione di tutti i ceti d'uomini, e da questo rendano ai palagi ed alle capanne la pace, la sicurezza, e l'industriosa speranza di migliorare la sorte, utile fermento e vita degli Stati?

(Dal *Trattato dei Delitti e delle Pene.*)

XII

BARETTI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Ce célèbre critique a peu vécu en Italie. Il a souvent changé de pays et d'occupations. Les vicissitudes de son existence s'expliquent par son humeur bizarre, par la liberté extrême de ses jugements qui causèrent en grande partie ses embarras, autant que par la nécessité de combattre la gêne et d'obtenir une position honorable. La *Frusta letteraria*, journal critique qu'il publia à Venise pendant quelque temps, a rendu son nom célèbre et son talent redoutable. Il a poursuivi sans pitié le mauvais goût, le mauvais style et les écrivains médiocres. Joseph Baretti, né à Turin en 1719, est mort à Londres en 1789.

LA RICHESSE ET LE BONHEUR.

Noi Italiani non siamo a un pezzo [1] così industriosi e così corrivi dietro al guadagno come gl'Inglesi; e se la natura non ci mette in mano le cose belle e fatte [2], appena ci degniamo aver ricorso all'arte per procacciarcele. Questa nostra indole nulladimeno io non la posso troppo disapprovare; perchè quantunque sia vero che buona cosa è l'esser ricco, pure chi più ne ha più ne vorrebbe [3]; e se un tratto cominciassimo a far danari d'ogni cosa come gl'Inglesi fanno, diventeremmo tanto avidi di roba come sono

1. *A un pezzo*, il s'en faut de beaucoup.
2. *Belle e fatte*, toutes faites.
3. *Chi più ne ha, più ne vorrebbe*, locution proverbiale; le sens est: plus on a d'argent, plus on en voudrait.

essi in generale, e per interesse faremmo ogni cattiva cosa, o, per meglio dire, faremmo più cattive cose di quelle tante che già pur troppo facciamo. Oltre di che non m'aggrada vedere gran parte del genere umano affaticarsi come asini in tirar innanzi penose manifatture, o in iscavare la terra come talpe, onde alcuni pochi possedenti si stieno arrovesciati [1] nell'ozio, ne' diletti e nelle pompe. L'Italia dalla mano benefica della Provvidenza è stata favorita di tutto il bisognevole a passare agiatamente la vita; e non se le può augurar altro che de' buoni governatori, i quali, per quanto può l'umana virtù, prendano cura che ognuno s'abbia, secondo il grado suo, una convenevole porzione de' beni ch'ella produce. E s'abbiano pure Inglesi e Olandesi e altri popoli nati in men dolci climi la gloria di sviscerare montagne in cerca di metalli, e di solcare oceani in busca [2] di pepe e di cannella, e di tante altre cose di cui potremmo, se non in tutto, almeno in gran parte far di meno. So che i negozianti e i politici moderni mi saprebbero rispondere mille cose, se mi sentissero così ragionare; ma nè da' politici, nè da' negozianti anderò io a cercare abbozzi di felicità mondana, perchè questi signori sogliono confonder l'idea della felicità con quella della ricchezza, e prendono costantemente il nome di questa pel nome di quella, appunto come se fosser sinonimi. Pure ognuno tengasi la sua opinione, che al fin del fine poca felicità v'è in questo mondo, pigliala al modo loro [3], pigliala al mio modo.

(Dalle *Lettere famigliari.*)

1. *Arrovesciati*, vautrés.
2. *In busca*, à la recherche, mot à mot, en quête.
3. *Pigliare una cosa al modo d'uno*, signifie entendre une chose à la manière de quelqu'un, la prendre pour ainsi dire en la regardant du même côté que lui.

XIII

GOZZI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Gaspar Gozzi (1713-1786), moraliste et poëte, a observé les hommes et la société avec finesse, et revêtu des pensées saines et justes d'une forme correcte et brillante. Il a composé des satires (*Sermoni*) heureusement imitées d'Horace et déployé dans son *Osservatore* et son *Mondo morale* un remarquable talent d'analyse.

LE COUSIN ET LA LUCIOLE

Io non credo, diceva una notte la zanzara alla lucciola, che ci sia cosa al mondo viva, la quale sia più utile e ad un tempo [1] più nobile di me. Se l'uomo non fosse un ingrato, egli dovrebbe essermi obbligato grandemente. Certo non credo ch'egli potesse aver miglior maestra di morale di me; imperciocchè io m'ingegno per quanto posso con le mie acute punture di esercitarlo nella pazienza. Lo fo anche diligentissimo in tutte le sue faccende, perchè la notte o il giorno quando si corica per dormire, essendo io nimica mortale della trascuraggine, non lascio mai di punzecchiarlo ora in una mano, ora sulla fronte o in altro luogo della faccia, acciocchè si desti. Questo è quanto all'utilità. Quanto è poi alla dignità mia, ho una tromba alla bocca, con la quale, a guisa di guerriero, vo suonando le mie vittorie; e non meno che qual si voglia uccello, vo con le ali aggirandomi in

1. *Ad un tempo*, en même temps.

qualunque luogo dell'aria. Ma tu, o infingarda lucciola, qual bene fai tu nel mondo? Amica mia, rispose la luccioletta, tutto quello che tu credi di fare a benefizio altrui, lo fai per te medesima; la quale da tanti benefizi che fai agli uomini, ne ritraggi il tuo ventre pieno di sangue che cavi loro dalle vene, e suonando con la tua tromba, o disfidi altrui per pungere, o ti rallegri dell'aver punto. Io non ho altra qualità, che questo picciolo lumicino che mi arde addosso. Con esso procuro di rischiarare il cammino nelle tenebre della notte agli uomini, quant'io posso; e vorrei potere di più, ma nol comporta la mia natura; nè vo strombazzando quel poco ch'io fo, ma tacitamente procuro di far giovamento

---

XIV

GOLDONI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Charles Goldoni, le plus célèbre des poëtes comiques de l'Italie, naquit à Venise en 1707. Son existence a été agitée et remplie d'aventures. La volonté de son père et le besoin de gagner sa vie contrarièrent d'abord sa passion irrésistible pour le théâtre et le forcèrent de changer plus d'une fois de séjour et d'occupation. Il exerça pendant un certain nombre d'années la profession d'avocat à Pise et y remporta de brillants succès. Mais des mécomptes qu'il éprouva, joints à ses goûts naturels et au succès de ses pièces, le décidèrent à se livrer entièrement à la composition dramatique. C'est vers 1750 que son talent commença à déployer toute sa force et toutes ses ressources. Il prit successivement des engagements, comme écrivain comique, avec les directeurs des théâtres Saint-Ange et Saint-Luc à Venise, et se sentit bientôt assez maître de son art et du public pour opérer dans le théâtre italien une réforme radicale. C'est lui en effet qui substitua les comédies écrites et les actions régulières aux comédies à canevas, et aux improvisations où les masques étaient invariablement les personnages obligés. Cette réforme que Molière avait opérée en France avec tant de gloire, réussit aussi en Italie malgré l'envie et les cabales. Goldoni eut à lutter contre de nombreux adversaires ; mais la fécondité inépuisable de son talent et sa persévérance triomphèrent de toutes les difficultés. Il sut dans toutes les grandes villes d'Italie gagner les suffrages de la partie intelligente du public, sans trop heurter les habitudes du peuple. Avant de quitter son pays en 1761, il avait déjà composé 120 pièces, dont un grand nombre sont très-remarquables. Il vint d'abord à Paris avec un engagement qui l'obligeait à fournir des pièces à une troupe italienne, mais il changea bien-

tôt de position en passant au service de la cour en qualité de maître d'italien. En 1771 il donna au Théâtre français le *Bourru bienfaisant*, pièce qui fait encore partie du répertoire. La pension dont il jouissait à la cour fut supprimée avec la liste civile en 1792, puis rétablie en 1793 sur un rapport de Chénier. Goldoni mourut la même année. Dès 1787 il avait publié en français des *Mémoires* dont le succès fut considérable et qu'on lit encore aujourd'hui avec un vif intérêt.

SCÈNES TIRÉES DE LA JEUNE PAMÉLA [1].

SCENA II, ATTO SECONDO.

LORD ARTUR *e* LORD BONFIL.

ART. Amico, troppo presto vi replico l'incomodo di mia persona.

BON. Vi amo sempre, e vi desidero or più che mai.

ART. Vi contentate che io parli con libertà?

1. Paméla a été attachée au service de la mère de lord Bonfil. Après la mort de sa maîtresse elle est restée dans la maison sous la direction d'une vieille gouvernante. Jeune, belle et d'une conduite irréprochable, elle inspire à lord Bonfil une passion à laquelle il cède parfois, mais qu'il combat quand il revient de lui-même à de meilleurs sentiments ou qu'il suit les conseils d'un homme de bien. La comédie que Goldoni a tirée de ce sujet si simple est une des plus remarquables de son théâtre par l'élévation des idées et la moralité des caractères. Nous en donnons deux scènes : Dans la première (la deuxième du second acte) lord Arthur, ami de lord Bonfil, parvient par ses réflexions et ses conseils à le détourner un moment de l'objet de sa passion. Bonfil promet de marier Paméla et de lui donner une dot; il suivra même lord Arthur à sa maison de campagne.

Nous ajouterons que la pièce se termine par le mariage de lord Bonfil avec Paméla, sans qu'il en coûte rien à la haute position du premier et à la délicatesse de la seconde. Car le vieux père de Paméla qui était venu demander sa fille pour la sauver, se décide à avouer à lord Bonfil sa véritable condition. Celui qu'on croyait être le paysan Andreuve est le comte d'Auspingh, un noble écossais qui a pris part aux soulèvements de l'Écosse et qui a échappé à

BON. Sì, vi prégo di farlo sinceramente.

ART. Sono informato della ragione, per cui stamane teneste meco quell' insolito ragionamento.

BON. Caro amico, non sapete voi compatirmi?

ART. Sì, vi compatisco, ma vi compiango.

BON. Trovate voi, che il mio caso meriti d' esser compianto?

ART. Moltissimo. Vi par poco per un uomo di merito, di virtù, il sacrifizio del suo cuore e della sua ragione?

BON. Il cuore confesso averlo perduto. Ma se voi m' imputate aver io operato senza ragione, Milord, credetemi, voi v'ingannate.

ART. Qual argomento avete voi per sostenere, che il vostro amore sia ragionevole?

BON. Amico, avete veduto Pamela?

ART. Sì, l' ho veduta, ma non coi vostri occhi.

BON. Negherete voi, ch'ella sia bella, ch'ella sia amabile?

ART. È bella, è amabile, io lo concedo; ma tutto ciò è troppo poco in confronto di quella pace, che andate perdendo.

BON. Ah Milord! Pamela ha un gran pregio che non veggono i vostri occhi, nè i miei.

ART. E in che consiste questo suo invisibile pregio?

BON. In una straordinaria virtù, in una illibata onestà, in un'ammirabile delicatezza d'onore.

ART. Grandi pregi, grandissimi pregi, che meritano tutta la venerazione; ma se Pamela è delicata

la mort en cachant à tout le monde sa naissance et sa qualité.

La scène que nous donnons en second lieu (la seizième du premier acte) est un épisode destiné à égayer et à instruire le spectateur. Le chevalier Ernold est un jeune fat qui parle sans cesse de ses voyages et affecte un dédain ridicule pour toutes les habitudes de son pays. Bonfil lui donne par ses vives répliques une leçon de bon goût et de bon sens.

La scène est constamment à Londres dans la maison de lord Bonfil.

nell' onor suo, voi non lo dovete essere meno nel vostro.

BON. Vi ho pur convinto stamane che l'uomo nobile con nozze ignobili non offende nè l'onestà, nè la legge.

ART. Ed io vi ho convinto ch' egli tradisce i proprii figli.

BON. Questi figli non sono sicuri.

ART. Bramereste voi morir senza prole?

BON. (*pensa un poco.*) No, certamente. Muore per metà chi lascia un' immagine di sè stesso nei figli.

ART. Dunque avete a lusingarvi anzi di conseguire quello, che ragionevolmente desiderate.

BON. Ah! che bei figli, che cari figli uscirebbero dalla virtuosa Pamela.

ART. Il sangue di una madre vile potrebbe renderli bassamente inclinati.

BON Non è il sangue, ma la virtù della madre, che opera mirabilmente ne' figli.

ART. Milord, siete voi risoluto di sposare Pamela?

BON. Il mio cuore lo brama, Pamela lo merita, ma non ho stabilito di farlo.

ART. Deh! non lo fate; chiudete per un momento l' orecchio alla passione che vi lusinga, e apritelo ad un amico, che vi consiglia. Fermatevi a considerare per un momento questo principio: esser dovere dell' uomo onesto preferire il decoro all' amore, sottomettere il senso all' impero della ragione. Tutto voglio accordarvi per iscemare l' inganno della vostra passione. Sia vero, che l' onestà non si offenda; verissimo che le leggi non l' impediscano; e diasi ancora, che i figli poco perdano per un tal maritaggio; udite le infallibili conseguenze, ch'evitare non si possono, e preparatevi a soffrirle, se avete cuore di farlo. I vostri congiunti si lagneranno aspramente di voi, si crederanno a parte dell'ingiuria, che fatta avrete al vostro medesimo sangue, e vi dichiareranno de-

bitore in perpetuo del loro pregiudicato decoro. Voi sarete la favola di tutta Londra. Nei circoli, nelle veglie, alle mense, ai ridotti si parlerà con poca stima di voi. Ma tutto questo può tollerarsi da un uomo, che ha sagrificato il mondo tutto al suo tenero amore. Udite, Milord, udite ciò che non avrete cuore di soffrire; gli oltraggi che si faranno alla vostra sposa. Ella dovrà star ritirata come una serva. Le donne nobili non si degneranno di lei; le ignobili non saranno degne di voi. Che vita miserabile dovrà menare quella infelice! I servitori medesimi non sapranno rispettar per padrona colei, ch' è stata loro compagna. Vi vedrete quanto prima d'intorno un suocero colle mani incallite, ed una serie di villani congiunti che vi faranno arrossire. L'amor grande, quell' amore che accieca, e fa parer tutto bello, non dura molto. Lo sfogo della passione dà luogo a migliori riflessi; ma questi, quando giungono fuor di tempo, accrescono il dolore e la confusione. Vi parlo da vero amico, col cuor sulle labbra. Mirate da un canto le dolci lusinghe del vostro cupido oggetto, mirate dall' altro i vostri impegni, i vostri doveri, i pericoli a' quali vi esponete; e se non avete smarrito il senno, eleggete da vostro pari; preferite ciò che vi detta l'onore.

BON. Caro amico. (*Si getta colle braccia al collo d' Artur.*)

ART. Via, Milord, risolvete, fate una magnanima azione, degna intieramente di voi; allontanatevi da questo incanto, scioglietevi da questa ingiuriosa catena.

BON. Ma come, amico, come ho da far io ad abbandonarla?

ART. Concedetela a vostra sorella.

BON. No, questo non sarà mai. Con mia sorella non andrà certamente.

ART. Ma per che causa?

BON. Ella è una pazza; ha degl' impeti sregolati. Lo dirò a mia confusione, ella mi assomiglia assaissimo nei difetti. Povera Pamela! avvezza con mia madre, che la trattava come una figlia, perderebbe miseramente la vita.

ART. Fate una cosa migliore, procurate di maritarla.

BON. (*Pensa un poco.*) Sì, non sarebbe mal fatto.

ART. Volete. che io procuri di trovarle marito?

BON. Procuratelo prestamente.

ART. Lo farò volentieri.

BON. Mia madre me l' ha teneramente raccomandata.

ART. Datele una discreta dote, adempirete gli ordini di vostra madre.

BON. Sì, le darò di dote due mila ghinee.

ART. Oh milord, questo è troppo. Chi volete voi che la sposi?

BON. Pamela non soffrirebbe un marito plebeo.

ART. Nè un marito nobile la prenderà per la dote.

BON. Avvertite, non le procurate un marito straniero.

ART. Che! vi spiacerebbe, ch' ella andasse lontana?

BON. Non m' inasprite più crudelmente la piaga.

ART. Orsù diciamolo a madama Jevre[1]. Ella è donna di senno; ella provvederà a Pamela lo sposo.

BON. Sì, Jevre l'ama. Niuno meglio di lei saprà contentare Pamela.

ART. Ecco l' affare accomodato; ecco quasi assicurata la sorte di questa buona ragazza; ed ecco voi fuor di pericolo di rovinarvi per sempre.

BON. Caro amico, i vostri consigli operano sopra il mio cuore con la forza della ragione, ma io provo, io solo provo le atroci pene della passione nemica.

1. *Madama Jèvre*, gouvernante de la maison de lord Bonfil.

Art. Giacchè avete dell'amore per me, vorrei pregarvi di un'altra grazia.

Bon. Siete arbitro della mia vita.

Art. Vorrei, che vi compiaceste di venir meco per otto giorni in campagna.

Bon. No, compatitemi, non posso in ciò compiacervi.

Art. Ma perchè mai?

Bon. Gli affari miei non mi permettono di uscire dalla città.

Art. Fra questi vostri affari v'ha parte alcuna Pamela?

Bon. Sì, ma unicamente per maritarla.

Art. Questo si può procurare senza di voi.

Bon. Ma non si può risolvere senza di me.

Art. In otto giorni non si fa così facilmente un maritaggio per via di contratto.

Bon. Dispensatemi, ve ne prego.

Art. Milord, voi mi adulate. Voi non siete persuaso dé miei consigli. Partito che io sono, voi tornate a sollecitar Pamela.

Bon. Non giudicate sì malamente di me. Stimo i vostri consigli, li apprezzo e li gradisco.

Art. Se così fosse, non ricusereste di venir meco.

Bon. Otto giorni non posso lasciar la casa senza di me.

Art. Eccomi più discreto. Mi contento che restiate meco tre soli giorni.

Bon. Tre giorni? Dove?

Art. Alla contea d'Artur.

Bon. Ma, oh cielo! perchè mi volete condurre in villa?

Art. Deggio dare una festa ad una mia cugina ritornata dal Portogallo.

Bon. Il mio malinconico umore non può che spiacere nell'allegria della villa.

Art. Voi avete a piacere a me solo.

Bon. E non volete dispensarmi?

Art. No, certamente, a costo di perdere la vostra preziosa amicizia.

Bon. Voi non meritate ch'io vi corrisponda villanamente. Per compiacervi verrò.

Art. Sollecitate il pranzo; un'ora dopo il mezzo giorno sarà qui il mio sterzo[1], e ce n'andremo immediatamente.

Bon. Oimè! così presto?

Art. Due ore abbiamo di tempo.

Bon. E troppo poco.

Art. Che cosa avete di maggior premura?

Bon. Non volete ch'io dia gli ordini alla mia famiglia?

Art. La vostra famiglia è ben regolata. Tre giorni di assenza non alterano le vostre commissioni.

Bon. Amico, per quel ch'io vedo, voi temete che io non mi possa staccar da Pamela.

Art. Se ricusate di venir meco, mi darete cagione di sospettarlo.

Bon. Bene, verrò con voi.

Art. Me ne date parola?

Bon. Sì, in parola di cavaliere.

Art. Permettetemi ch'io vada poco lontano; or ora sono da voi.

Bon. Non volete desinar meco?

Art. Sì, deggio dare una piccola commissione; fra un'ora attendetemi.

Bon. Accomodatevi come vi aggrada.

Art. Amico, addio.

Bon. Son vostro servo.

Art. (Povero Bonfil! nello stato in cui si trova, egli ha bisogno di un vero amico, che lo soccorra.) (*Parte.*)

Bon. Ehi!

1. *Sterzo*, voiture, ne s'emploie plus.

SCENA XVI, ATTO PRIMO.

Il cavaliere ERNOLD, ISACCO *che porta una sedia*, BONFIL, ARTURO, COUBRECH, *amici di Bonfil.*

ERN. Milord Bonfil, milord Artur, cari amici, miei buoni amici, vostro servitore di buon cuore (*con aria brillante*).

BON. Amico, siate il ben venuto. Accomodatevi.

ART. Mi rallegro vedervi ritornato alla patria.

ERN. Mi ci vedrete per poco.

ART. Per qual causa?

ERN. In Londra non ci posso più stare. Ah bella cosa il viaggiare! Oh dolcissima cosa il variar paese, il variar nazione! Oggi qua, dimani là. Vedere i magnifici trattamenti, le splendide corti, l'abbondanza delle merci, la quantità del popolo, la sontuosità delle fabbriche. Che volete che io faccia in Londra?

ART. Londra non è città che ceda il luogo sì facilmente ad un' altra.

ERN. Eh! perdonatemi, non sapete nulla. Non avete veduto Parigi, Madrid, Lisbona, Vienna, Roma, Firenze, Milano, Venezia. Credetemi, non sapete nulla.

BON. Un viaggiatore prudente non disprezza mai il suo paese. Cavaliere, volete il thè?

ERN. Vi ringrazio, ho bevuto la cioccolata. In Ispagna si bee della cioccolata preziosa. Anche in Italia quasi comunemente si usa, ma senza vaniglia, o almeno con pochissima; e sopra ogni città Milano ne porta il vanto. A Venezia si beve il caffè squisito, caffè d'Alessandria vero, e lo fanno a maraviglia. A Napoli poi conviene cedere la mano pei sorbetti. Hanno de' sapori squisiti, e, quello ch' è rimarcabile per la salute, sono lavorati con la neve, e non col ghiaccio. Ogni città

ha la sua prerogativa: Vienna per i gran trattamenti, e Parigi, oh il mio caro Parigi, poi! per la galanteria. Sempre feste, sempre giardini, sempre allegrie, passatempi, tripudi. Oh che bel mondo! Oh che piacere, che passa tutti i piaceri del mondo!

Bon. Ehi! (*chiama*).

Isa. Comandi.

Bon. Porta un bicchiere d'acqua al cavaliere.

Ern. Perchè mi volete far portare dell'acqua?

Bon. Temo che il parlar tanto v'abbia disseccata la gola.

Ern. No, no, risparmiatevi questa briga. Da che son partito da Londra ho imparato a parlare.

Bon. S'impara più facilmente a parlare, che a tacere.

Ern. A parlar bene non s'impara così facilmente.

Bon. Ma chi parla troppo non può parlar sempre bene.

Ern. Caro milord, voi non avete viaggiato.

Bon. E voi mi fate perdere il desio di viaggiare.

Ern. Perchè?

Bon. Perchè temerei anch'io d'acquistare dei pregiudizi.

Ern. Pregiudizio rimarcabile è l'ostentazione che alcuni fanno di una serietà rigorosa. L'uomo deve essere sociabile, ameno. Il mondo è fatto per chi sa conoscerlo, per chi sa prevalersi dei suoi onesti piaceri. Che diavolo volete fare di questa vostra malinconia? Se vi trovate in conversazione, dite dieci parole in un'ora; se andate a passeggiare, per lo più vi compiacete d'esser soli; se andate al teatro, ove si fanno le opere musicali, vi andate per piangere, e vi alletta solo il canto patetico, che dà solletico all'ipocondria. Le commedie inglesi sono critiche, instruttive, ripiene di bei caratteri e di buoni sali, ma non fanno ridere. In Italia almeno si godono allegre e spiritose comme-

die. Oh! se vedeste che bella maschera è l'Arlecchino! È un peccato, che in Londra non vogliano i nostri Inglesi soffrir la maschera sul teatro. Se si potesse introdurre nelle nostre commedie l'Arlecchino, sarebbe la cosa la più piacevole di questo mondo. Costui rappresenta un servo goffo ed astuto nel medesimo tempo. Ha una maschera assai ridicola, veste un abito di più colori, e fa smascellare dalle risa. Credetemi, amici, che se lo vedeste, con tutta la vostra serietà sareste forzati a ridere. Dice delle cose spiritosissime. Sentite alcuni de' suoi vezzi che ho ritenuto in memoria. In vece di dir *padrone*, dirà *poltrone;* in luogo di dir *dottore*, dirà *dolore;* al *cappello* dirà *campanello;* a una *lettera*, una *lettiera*. Parla sempre di mangiare, fa l'impertinente con tutte le donne, bastona terribilmente il padrone....

Art. (*Si alza.*) Milord, amici, a rivederci (*parte*).

Ern. Andate via? Ora me ne sovviene una bellissima, per la quale è impossibile di trattenere il riso. Arlecchino una sera in una sola commedia, per ingannare un vecchio, che chiamavasi Pantalone, si è trasformato in un moro, in una statua movibile, e in uno scheletro, e alla fine d'ogni sua furberia regalava il buon vecchio di bastonate.

Cou. (*Si alza.*) Amico, permettetemi. Non posso più (*parte*).

Ern. Ecco quel che importa il non aver viaggiato (*a Bonfil*).

Bon. Cavaliere, se ciò vi fa ridere, non so che pensare di voi. Non mi darete ad intendere che in Italia gli uomini dotti, gli uomini di spirito ridano di simili sciocchezze. Il riso è proprio dell'uomo, ma tutti gli uomini non ridono per la stessa cagione. V'è il ridicolo nobile che ha origine dal vezzo delle parole, dai sali arguti, dalle facezie spiritose e brillanti. Vi è il riso vile, che nasce

dalla scurrilità, dalla sciocceria. Permettetemi che io vi parli con quella libertà, con cui può parlarvi un congiunto di sangue. Voi avete viaggiato prima del tempo. Era necessario che ai vostri viaggi faceste precedere i migliori studi. La storia, la cronologia, il disegno, le matematiche, la buona filosofia sono le scienze più necessarie ad un viaggiatore. Cavaliere, se voi le aveste studiate prima di uscire da Londra, non avreste fermato il vostro spirito nei trattamenti di Vienna, nella galanteria di Parigi, nell'Arlecchino d'Italia (*parte*).

Ern. Milord non sa che si dica; parla così perchè non ha viaggiato (*parte*).

(Dalla *Pamela nubile*.)

XV

ZANOTTI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

François Marie Zanotti (1692-1777) fut professeur à l'Université de Bologne et secrétaire d'un corps savant dans cette même ville. Son esprit capable de tout comprendre s'est exercé dans les sciences physiques et dans les sciences morales aussi bien que dans l'esthétique et la poésie. Zanotti est un prosateur très-estimé.

DES DÉCOUVERTES DANS LA SCIENCE.

Non solamente voglio ch' egli[1] studi quelle cose ch' egli spera di poter trovare da sè solo; ma, perchè molte ne sono che un solo uomo facilmente ritrovar non potrebbe, voglio che pongasi in comunità con molti, contentandosi, se non ha tutta la lode del ritrovamento, di averne qualche parte. E perchè ne sono ancora di quelle che una sola età compiere non potrebbe, ricercandovisi l' osservazione perpetua e costante di molti secoli, perciò voglio ancora che egli si metta in società coi passati, perfezionando quello che essi ci lasciarono di imperfetto, e conducendo a fine i ritrovamenti che essi finir non poterono. Nel che però dovrà guardarsi da un errore in cui cadono molti; i quali, per aver data l'ultima mano[2], credono essi soli dover essere lodati dell' in-

1. *Egli*, lui (le philosophe).
2. *Per aver data l'ultima mano*, pour avoir mis, parce qu'ils ont mis la dernière main à une découverte, parce qu'ils l'ont achevée.

venzione; la quale invero è un' opinione superba e irragionevole, perciocchè dell' invenzione lodar si debbono tutti quelli che hanno fatto quel che potevano e che era pur necessario di fare, per trovare la cosa. E come, a trovarla, è necessario quasi sempre cercarla prima in più maniere, e tentar vari mezzi, e incamminarsi per varie vie, ed errar molte volte, e tornarne addietro; così quelli che prima di noi tentarono, benchè si avvolgessero in molti errori nè tempo avessero di giungere dove noi siamo giunti, pur fecero quello che era necessario di fare acciocchè noi vi giungessimo, e debbono venire a parte dell' invenzione. E certo io non dirò mai che il maraviglioso sistema del mondo, propostoci ultimamente dall' incomparabile Neuton, sia il ritrovamento d'un uomo solo; nè lo direbbe, cred' io, lo stesso Neuton, che, siccome d' ingegno e di sapere parve che superasse tutti gli altri, così di moderazione e di prudenza non fu superato da niuno. Imperocchè, quel sistema non potea stabilirsi senza prima averne provato molti. Il che fecero, l' un dopo l' altro, più filosofi in più secoli : Pittagora, Aristotele, Tolomeo, Copernico, Ticone, Keplero, Cartesio ed altri assai che precedettero il grandissimo Neuton. I quali, se errarono, fecero quegli errori che avrebbe dovuto far l' ultimo, se non gli avessero fatti essi per lui. Onde io dico che quel sistema, a giudicarne rettamente, non uno solo lo ritrovò, ma lo ritrovarono tutti insieme.

(Dai *Dialoghi sulla forza viva.*)

XVI

VICO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Jean Baptiste Vico naquit à Naples le 23 janvier 1668. Il étudia le droit à l'université de cette ville et devint avocat. A seize ans il défendit les intérêts de son père dans un procès qu'il gagna. Ce succès semblait lui préparer un brillant avenir au barreau; mais ses goûts l'entraînaient dans une autre direction. Passionné pour les travaux d'érudition, il chercha dans la position obscure et tranquille de précepteur le loisir nécessaire pour s'y livrer sans obstacle. Rocca, évêque d'Ischia, l'appela auprès de lui pour enseigner la jurisprudence à ses neveux. Vico accepta et exerça ces fonctions jusqu'en 1697; à cette époque il obtint, dans un concours, une chaire de rhétorique à l'université de Naples Après avoir acquis cette modeste position, Vico se maria et vécut désormais au milieu de sa famille. Ce grand homme, dont les travaux ont servi à Niebuhr, à Hégel et à tous les philosophes qui ont travaillé à découvrir les lois du développement de l'humanité, a été à peu près méconnu par ses contemporains, et est resté toute sa vie simple professeur de rhétorique, aux appointements de cent écus par an.

La *Science nouvelle*, qui est son ouvrage le plus important, parut en 1730. Il mourut en 1744.

LA SAINE PHILOSOPHIE.

La filosofia per giovare al Genere Umano, dee sollevar e reggere l'uomo caduto e debole, non convellergli [1] la natura, nè abbandonarlo nella sua corruzione.

1. *Convellere*, arracher.

Questa degnità[1] allontana dalla Scuola gli *Stoici*[2], i quali vogliono l' *ammortimento de' sensi*, e gli *Epicurei*[3], che *ne fanno regola;* ed entrambi negano la *Provvidenza*, quelli facendosi strascinare nel *Fato*, questi abbandonandosi al *caso*[4]; e i secondi opinando che *muoiano l' anime umane con i corpi;* i quali entrambi si dovrebbero dire *Filosofi monastici o solitarii*[5]; e vi ammette i *Filosofi politici*[6], e principalmente i *Platonici*[7], i quali convengono con tutti i *Legislatori* in questi tre principali punti : che si dia[8] *Provvidenza divina;* che si debbano moderare l' *umane passioni* e farne *umane virtù;* e che *l'anime siano immortali.*

(Dalla *Scienza nuova.*)

MAXIMES PHILOSOPHIQUES.

Gli uomini sono naturalmente portati a conservar le memorie delle leggi e degli ordini[9], che li tengono dentro la loro società[10].

---

1. *Degnità*, axiôme. Ce mot n'a guère été employé en ce sens que par Vico.

2. *Stoici*, ces philosophes sacrifiaient entièrement les sens et prétendaient faire de l'homme un être purement rationnel.

3. *Epicurei*. Les Épicuriens faisaient au contraire des sens la règle de la vie. Vico juge que les doctrines de ces deux sectes philosophiques doivent être exclues de l'enseignement.

4. *Caso*. Les Épicuriens attribuent l'origine du monde au hasard. Les Stoïciens expliquent l'ordre du monde et la marche des choses humaines par la nécessité aveugle ou le destin, *Fato*.

5. *Filosofi monastici o solitarii*, Vico appelle ainsi les Stoïciens et les Epicuriens, parce qu'ils se séparent des traditions et des instincts de l'humanité.

6. *Filosofi politici*, les philosophes qui étudient la société.

7. Platon et les platoniciens se sont beaucoup occupés des questions sociales.

8. *Si dia, darsi*, avoir lieu, exister; mot à mot : qu'on donne, qu'on accorde.

9. *Ordini*, institutions.

10. Qui les maintiennent en société.

La mente umana è naturalmente portata a dilettarsi dell' uniforme.

Ne' fanciulli è vigorosissima la memoria, quindi vivida all' eccesso la fantasia[1], ch' altro non è che memoria o dilatata, o composta[2].

Gli uomini, prima sentono senz' avvertire; dappoi avvertiscono con animo perturbato e commosso; finalmente riflettono con mente pura[3].

Gli uomini sfogano le grandi passioni dando[4] nel canto, come si sperimenta ne' sommamente addolorati ed allegri.

La mente umana è inchinata naturalmente co' sensi a vedersi fuori[5] nel corpo; e con molta difficoltà per mezzo della riflessione ad intendere se medesima.

Gli uomini prima sentono il *necessario;* di poi badano all' *utile*; appresso avvertiscono il *comodo;* più innanzi si dilettano del *piacere;* quindi si dissolvono

1. *Fantasia*, imagination.
2. *Composta*, combinée.
3. *Mente pura*, esprit serein, délivré des émotions sensibles.
4. *Dando nel canto, dare in*, signifie éclater, se répandre. *Dare in pianti*, se répandre en pleurs.
5. L'esprit de l'homme débutant par la sensibilité cherche d'abord à se saisir lui-même au dehors sous une forme sensible.

nel *lusso*; e finalmente impazzano in *istrapazzar le sostanze*.

La natura de' popoli prima è *cruda*; dipoi *severa*, quindi *benigna*, appresso *dilicata*, finalmente *dissoluta*.

XVII

REDI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

La littérature scientifique compte François Redi parmi ses plus dignes représentants. Ses *Consultations médicales* et ses *Expériences* sont exposées en un style aisé et agréable. Ses *Lettres*, remarquables par l'élégance appropriée à ce genre de composition, nous le présentent sous les traits d'un caractère aimable et bienveillant. Il nous a aussi laissé dans son *Bacchus en Toscane* un dithyrambe d'une beauté inimitable. Né à Arezzo en 1626, Redi fit ses études à Pise, enseigna la rhétorique à Rome et exerça auprès du grand duc Ferdinand II de Toscane les fonctions de médecin de la cour. Il mourut à Pise en 1698.

IL FAUT TOLÉRER LES OPINIONS DES AUTRES.

Siamo tutti uomini e per conseguenza soggetti all' errare, solo Iddio è tutto sapiente; il che ben conosciuto dal modestissimo Pittagora, con molta ragione rifiutando il nome di Savio, si prese quello di amatore della sapienza. Io lodo tutte le sètte de' filosofi, ed in tutte trovo molte cose che svelata ci mostrano la verità; ma ve ne trovo ben anche molt' altre che con la verità nè poco nè punto s' accordano. Amo Talete, amo Anassagora, Platone, Aristotele, Democrito, Epicuro e tutti quanti i principi delle filoso-

fiche sétte; ma non fia[1] però ch' io voglia servilmente legarmi a giurar per vero tutto quello che hanno detto o scritto, come lo fa giornalmente la più minuta plebe di molti protervissimi settarii. I quali, per lo soverchio e, per dir così, rabbioso amore che portano al capo della loro scuola, non vogliono udire opinioni contrarie a quella, e forzati ad ascoltarle e da evidenti ragioni alle volte convinti, non sapendo trovare altro scampo o sutterfugio, ricorrono alle cavillazioni a' sofismi ed in ultimo luogo alle strida; e se si vuol far veder loro qualche esperienza, si mettono le mani avanti agli occhi. E so di certo che un profondo maestro in iscrittura peripatetica [2], e molto venerabile uomo, per non esser necessitato a confessar vere le non più vedute [3] stelle e l' altre curiose novità ritrovate in cielo dal Galileo, non volle mai all' occhio adattarsi l'occhiale [4]; ed un altro a cui io diceva, che quelle piccole bòtte, che di state quando comincia a piovere saltellano per le pubbliche polverose strade, non nascono in quell' istante dall' incorporamento della gocciola dell' acqua piovana con la polvere, ma ch' elle son di già nate molti giorni prima; e promettendo di dargliene esperienza vera, col fargli vedere e toccar con mano [5] che tutte quelle che egli si credeva allor allora nate aveano lo stomaco per lo più ripieno d' erba e gli intestini d' escrementi; non fu mai possibile che potessi indurlo a contentarsi che in sua presenza io ne

1. *Non fia*, littéralement, il n'arrivera pas; c'est le même sens que: je me garderai bien, me préserve le ciel, etc.

2. *Iscrittura peripatetica*, philosophie péripatéticienne ou aristotélique, nommée ici *scrittura*, comme si elle était une sorte d'écriture sacrée, à cause de la vénération superstitieuse dont elle était l'objet.

3. *Non più* au lieu de *non mai*.

4. *Occhiale*; ici, lunette d'approche. On dirait aujourd'hui *canocchiale*.

5. *Toccar con mano*, croire sur des preuves palpables.

aprissi una, qual più a lui fosse piaciuta. Miglior costume fu quello di Potamone Alessandrino, inventore della sètta che fu chiamata Elettiva[1]. A questo avveduto filosofo, purchè imparasse qualche verità, poco importava se trovata l' avesse o nella scuola Ionica in bocca d'Anassimandro, o nella Italiana su la cattedra di Pittagora; anzi da tutte le sètte indifferentemente coglieva il più bel fiore delle più vere o per lo meno delle più probabili opinioni.

(Dalle *Osservazioni intorno alle Vipere.*)

1. *Elettiva*, Éclectique.

fare. Quasi che nulla un cavalier venga a perdere mai d'onore in ritenere ad un povero mercenario per anni e anni le dovute mercedi; in usar nel suo tratto[1] tante doppiezze e di opere e di parole; in adulare per interesse persone inferiori a' sè; in calunniar per invidia tanti innocenti; in impedir per malignità tanto bene. Ed è possibil, che voi, voi dico, i quali non dubitate forse di fare tante azioni disonorate per danno della vostr'anima, temiate poi di farne una per suo gran pro?

Benchè, donde inferite voi così gran discapito della vostra riputazione? quasi che nulla si meriti in ciò di credito un Salomone, il quale affermò, che ciò piuttosto è di onore : *Honor est homini, qui separat se a contentionibus*. Perchè le leggi del mondo gridan così? Ma se noi ritroviamo che persone anche nobili più di noi, han praticata questa legge medesima del perdono, senza che quindi rimanga contaminata la loro chiarezza, anche in faccia all'istesso mondo, ci sdegneremo di praticarla anche noi? E che? Chiamerete voi dunque infami i Basilii, infami i Nazianzèni, infami gli Atanagi, infami i Grisostomi, perchè ci lasciarono esempi sì memorabili di perdono? Un Gherardo arcivescovo di Canodia[2] fu sì mansueto, che mentre alcuni del popolo gli lanciavano sassi, egli loro rendeva benedizioni : per questo egli è infame? Un Ambrogio arcivescovo di Milano fu sì pietoso, che somministrò lungamente il vitto ad un traditore, che gli avea tramato rabbiosamente alla vita : per questo egli è infame? un Acacio vescovo di Amida[3] fu sì clemente, che affine di sostentare alcuni suoi dileggiatori pagani, arrivò fino a struggere i

1. *Nel suo tratto*, dans sa manière d'agir.

2. *Canodia*, Chenad, ville de Hongrie. Saint Gérard, vénitien, fut évêque de cette ville dans le onzième siècle, sous le règne de saint Étienne.

3. *Amida*, ville de la Mésopotamie, qui s'appelle aujourd'hui Diarbek.

sacri calici : per questo dovrà chiamarsi infame ancor egli? Se questi chiamate infami, infame sarà dunque non meno un principe Carlomanno, il qual percosso con improvvisa guanciata, in cambio di risentirsi con alterezza, rispose con sommissione : sarà infame un Leone, sarà infame un Zaccaria, sarà infame un Alessandro, tutti e tre sovrani Pontefici, de' quali altri[1] a' suoi persecutori salvò la vita, altri donò ricchezze, altri participò dignità. Che dite? chiamerete infami tutti questi uomini, perchè non hanno aderito alle leggi scellerate del mondo, ma ubbidito ai santissimi insegnamenti di Cristo? Voglio che voi medesimi giudichiate. Fingetevi questi personaggi medesimi non aver perdonato a' loro nemici; ma avergli sterminati, ma avergli spenti, ma avergli ancora scannati di propria mano : sarebbono per questo tenuti in pregio maggiore? Dite, se doveste dar la sentenza, in qual atto gli dichiarereste voi più gloriosi; quando vi mostrasser le mani lorde di sangue come sanno fare anche i Barbari del Brasile, o quando vi scuoprono il cuore puro dagli odi?

(Dalla *Terza predica del quaresimale*).

1. *Altri*, un (d'eux).

XIX

BARTOLI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Ce savant jésuite est un des prosateurs les plus élégants de la littérature italienne. Ses écrits sont nombreux et de genre très-divers. Il s'est occupé de physique et de géographie aussi bien que de grammaire, de morale, de religion et d'éloquence sacrée. Mais son ouvrage le plus parfait est l'*Histoire de la Compagnie de Jésus* dont il raconte les missions apostoliques dans l'Inde, la Chine, le Japon et différentes parties de l'Europe. Giordani dont le jugement n'est pas suspect en matière de goût, fait le plus grand éloge de la prose de cet écrivain. Daniel Bartoli naquit à Ferrare en 1608 ; il entra dans l'ordre des jésuites en 1623 et partagea son existence entre les recherches scientifiques, la composition littéraire et la prédication dans laquelle il brillait par son éloquence. Il mourut en 1685.

LES VEUVES INDIENNES.

Corre[1] una barbara usanza per tutta l' India fra gl' idolatri, d' abbruciarsi vive le mogli in testimonianza di fedeltà e segno di amore, coi cadaveri de' mariti. Ella è solennità che si celebra più o meno pomposa, secondo la qualità delle mogli nobili e ricche, o povere e del volgo. Che s' ella è donna di qualche affare[2], non si gitta in quel medesimo fuoco dove è il marito, ma mentre egli arde, ella quivi

1. *Corre*, est répandue.
2. *Donna di qualche affare*, si c'est une femme de quelque importance, c'est-à-dire, d'une condition au-dessus du commun.

innanzi tutta scapigliata e dolente, strilla a gran voci, si straccia i capelli e i panni, e si dibatte e schiamazza e piange alla disperata. Ridotto in cenere il marito, ella tutto in un subito[1] si rasserena, e preso sembiante e parole e atti della più consolata donna del mondo, tutta si rabbellisce, e in guisa di novella sposa si addobba de' più bei panni e delle più care gioie che abbia, e per tutto dove ha parenti, o va ella stessa tutta imbiutata[2] di sandalo odoroso, e con nell' una mano lo specchio, nell' altra un bel frutto aurino[3] e danzando in mezzo a un coro di sonatori; o, se tanto non vuole, manda chi che altro sia, invitandoli, per lo tal giorno prefisso, a convenire seco nel medesimo campo colà dove arse il cadavere del marito. In tanto ella ed essi ogni dì sono in banchetti e in balli e in ogni altra maniera di barbara allegrezza, come ogni dì fossero nozze. Giunto il termine già prescritto, ella compare il più che mai fosse abbigliata[4] e in ricchi panni e con indosso quanto ha in gioielli e perle e ogni altra simil cosa di pregio (carica più che ornata); e messa sopra un caval bianco per così meglio apparire, a suon di nacchere e di trombe, accompagnata di tutto il parentado[5] che anch' egli come a gran solennità è pomposamente vestito, dà una lunga volta[6] per le più frequentate vie della città: indi n' esce al campo, colà dove le ceneri del marito non ancor sotterrate l' aspettano. Quivi è apparecchiata una fossa, profonda poco più di quanta è l' altezza d' un uomo, e larga quanto alta, piena fino al sommo di preziosi legni per lo soave odore che gittano, sandalo, aquila, aloè, siccome ad

1. *Tutto in un subito*, subitement.
2. *Imbiutata*, fardée.
3. *Aurino*, d'or (adjectif).
4. *Il più che mai fosse abbigliata*, habillée avec plus de luxe qu'elle ne l'avait jamais été.
5. *Tutto il parentado*, tous ses parents.
6. *Volta*, tour, c'est-à-dire promenade.

ognuna il comportano le sue ricchezze. A un lato d'essa e su l'orlo, v'ha un palco sopra cui ella sale per mettersi in veduta dell'infinito popolo che vi s'aduna; e, così alta, in prima tre volte tutto intorno si gira e mostrasi agli spettatori, poi ferma incontro all'oriente, leva su verso il cielo le braccia, e tre volte s'inchina. Ciò fatto, comincia a tôrsi di dosso tutti que' suoi adornamenti di gioie e d'ori, e fra' figliuoli e parenti suoi li riparte[1]; e fallo[2], non che senza in volto sembiante o color di smarrita[3], molto meno d'addolorata o piangente, ma con un'aria tanto giuliva e serena, che sembra doversi gittare a volo verso il paradiso. Vero è che le più d'esse beono innanzi una gran tazza di non so qual fumoso licore che le inebria e toglie più che mezzè di senno[4], tal che ve ne ha di quelle che ballano per intorno[5] alla fossa e fan mille tripudi da pazze. Così rimasa in un guarnello sottile, mentre il sacerdote d'alcun de' loro idoli mette fuoco nella stipa, ella si volta agli uomini, e in voce alta e franca dice: mirino quanto il dover vuole che pregino e che riamino le loro mogli, alle quali è più caro il morir con essi, che il viver senza essi. Indi alle donne: imparino come debbono esser fedeli a' loro mariti. Così detto, si leva in capo[6] una bell'urna piena d'olio o di balsamo, se ne ha, e con essa di lancio[7] si gitta in mezzo alle fiamme: e nel medesimo istante, i figliuoli e i parenti che quivi son d'attorno, le versan sopra, ciascun un vaso d'alcun simil licore, onde in brevissimo spazio arde e si fa cenere.

1. *Riparte*, répartit, partage.
2. *Fallo*, *fa ciò*, elle le fait.
3. *Smarrita*, perdue, qui ne se retrouve pas elle-même, troublée.
4. *Toglie più che mezze di senno*, littéralement: leur ôte, plus qu'à moitié, la raison. *Mezze* s'accorde avec *le donne*.
5. *Per intorno*, même sens qu'*intorno*.
6. *Si leva in capo*, place sur sa tête.
7. *Di lancio*, d'un bond.

XX

PALLAVICINI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Sforza Pallavicini (1607-1687) naquit à Rome; il entra à 29 ans dans la Compagnie de Jésus et reçut, à 57, le chapeau de cardinal. Comme ecclésiastique et prince de l'Église, il a été élevé à d'importantes fonctions auxquelles l'appelaient d'ailleurs son talent et le rang de sa famille. Comme écrivain, il s'est quelquefois laissé entraîner par le mauvais goût de son siècle, surtout dans l'usage des métaphores outrées; mais en général il se distingue par des qualités solides. Son *Histoire du Concile de Trente* est le plus célèbre de ses ouvrages.

ORGUEIL ET GRANDEUR.

Due cose appetisce il superbo : la stima grande assolutamente, e grande comparativamente. Dissi, la stima; poichè quantunque ei richiegga le pompe, gl' inchini, l'ubbidienza, nondimeno tutto ciò brama egli o come segno della stima, o come mezzo per ottener la stima. Or la stima, come accennai, può esser grande in due modi. L' uno è assolutamente, in quella maniera ch' io dico una stella esser grande, benchè a paragone del sole sia picciola. Vero è che, parlando con la severità filosofica, nessuna cosa è grande assolutamente se non l'infinito, come quello di cui nulla è maggiore; nessuna cosa è assolutamente picciola, salvo il punto, di cui nulla è minore. Però saggiamente Aristotele annoverò il grande ed il picciolo nella schiera delle cose relative. Ogni quan-

tità finita è picciola in paragone d' innumerabili altre possibili maggiori di sè, ed è grande in paragone d' innumerabili altre possibili minori di sè. A ciò ebbe riguardo Tullio[1], quando egli disse che niuna[2] vita gli parea lunga, mentre non sia immortale. Tuttavia nel parlar comune chiamansi grandi assolutamente quelle cose, le quali sono maggiori non d'una o d' altra cosa determinata, ma della maggior parte di quelle che son dello stesso genere. Così un pesce di venti libbre dirassi[3] dagli scalchi assolutamente un gran pesce, benchè sia tanto minor di quello, che, pescato nelle riviere d' Ancona, diè occasione a Domiziano[4] di convocare il senato per consultarne la cocitura[5]. E le quaranta perle del duca di Modena[6] si chiameranno assolutamente grandi da' gioiellieri, benchè sieno picciole rispetto alle due famose del re di Ceilan, che adeguano di grandezza l' uova delle colombe. In questo senso dicesi che il leone è grande fra gli animali, il pino grande fra gli alberi, il Po tra' fiumi, l' Appennino tra' monti. L' altra grandezza è comparativa in paragone a quelle cose della medesima specie le quali ora sono, o pur a quelle che sono vicine di tempo ovvero di luogo, sì che agevolmente sovvenga agli uomini di comparare con l' oggetto di cui si parla. In questo senso può dirsi ch' Ennio[7] era un gran poeta nell' età sua, ma non sarebbe stato grande all' età di Augusto[8]; e che Varrone fu gran filosofo in Roma, ma non sarebbe stato per avventura grande in Atene. Or in amendue[9]

1. *Tullio*, Cicéron.
2. *Niuna* au lieu de *nessuna*.
3. *Dirassi* au lieu de *si dirà*.
4. *Domiziano*, empereur romain.
5. *Per consultarne la cocitura*, comme s'il y avait: *per consultarlo intorno al modo con che doveva esser cotto*.
6. A l'époque de l'auteur Modène avait pour maître un duc.
7. *Ennio*, poëte latin, mort vers 169 avant J. C.
8. *Augusto*, Auguste, premier empereur romain.
9. *Amendue*, au lieu de *ambedue* plus usité

questi modi appetisce la grandezza della stima il superbo. L' uno e l' altro si dimostra. Non è sazio il superbo d' esser pregiato più di ciascuno che viva o che mai vivesse, e così non vuol solamente la grandezza comparativa, ma con una idropisia[1] non d'acqua, ma di vento, sempre desidera nuovi titoli, nuove lodi, nuove sommissioni. Dall' altro lato nè men gli basta la grandezza assoluta. Quanta gloria possiede la stessa Divinità sarebbe picciol nutrimento de' suoi appetiti, quand' ei la vedesse comune altrui. Lo stesso nome di *superbia* il dichiara, nome derivato dallo *star sopra*. Quel greco oratore, a cui trasse le lagrime l' udire in Tullio la sublimità dell' eloquenza romana, di che si dolse? Forse che la greca fosse scemata? Non già : prima d' udir Tullio, ei sapeva a che statura[2] si fosse ridotta in quel tempo l' eloquenza vivente in Grecia. Si dolse della picciolezza comparativa rispetto all' eloquenza romana, la qual per addietro non gli era nota.

(Dal *Trattato della Superbia.*)

1. *Con una idropisia di vento*, expressions déclamatoires et de mauvais goût qu'on rencontre quelquefois dans cet écrivain, d'ailleurs nerveux et généralement correct.

2. *Statura*, taille, ici mesure, proportions.

XXI

GALILEO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Galilée n'est pas seulement le père de la physique moderne et un grand astronome; c'est encore un écrivain de premier ordre. Son style est d'une clarté et d'une précision admirables. Galilée a exposé ses idées sur le système du monde en des *Dialogues* qui occupent dans la prose italienne la même place que le Discours de la méthode dans la prose française. Son *Saggiatore* est un modèle de polémique et peut être rapproché des Provinciales. Les hommes remarquables qui sont sortis de l'école de Galilée, ont suivi ses traces dans leur manière d'écrire comme dans leurs travaux scientifiques, de sorte que l'Italie doit à son enseignement un grand nombre de livres et de mémoires où les lettres sont heureusement alliées aux sciences naturelles, et qui par la rectitude de la forme font un contraste singulier avec les autres genres de la littérature italienne au dix-septième siècle. Galilée, né à Pise en 1564, mourut à Florence en 1642. Il enseigna les mathématiques, la physique et l'astronomie à l'Université de Pise et à celle de Padoue. La grandeur de ses découvertes et la nouveauté de son enseignement lui suscitèrent de bonne heure des ennemis qui, aveuglés par les préjugés et par l'envie, le forcèrent à comparaître devant l'Inquisition et à abjurer ses prétendues erreurs.

DU MONDE DE LA LUNE.

Che nella luna o in altro pianeta si generino o erbe o piante o animali simili ai nostri, o vi si facciano pioggie, venti, tuoni come intorno alla terra, io non lo so e non lo credo; e molto meno, che ella

sia abitata da uomini. Ma non intendo già come, tuttavoltachè non vi si generino cose simili alle nostre, si debba di necessità concludere che niuna alterazione vi si faccia, nè vi possano essere altre cose che si mutino, si generino e si dissolvano, non solamente diverse dalle nostre, ma lontanissime dalla nostra immaginazione, e in somma del tutto a noi inescogitabili. E siccome io son sicuro che a uno nato e nutrito in una selva immensa, tra fiere e uccelli, e che non avesse cognizione alcuna dell' elemento dell' acqua, mai non gli potrebbe cadere nell' immaginazione, essere in natura un altro mondo diverso dalla terra, pieno di animali li quali senza gambe e senza ale velocemente camminano, e non sopra la superficie solamente, come le fiere sopra la terra, ma per entro tutta la profondità . e non solamente camminano, ma dovunque piace loro, immobilmente si fermano, cosa che non posson fare gli uccelli per aria; e che quivi di più abitano ancora uomini, e vi fabbricano palazzi e città, e hanno tanta comodità nel viaggiare che senza niuna fatica vanno, con tutta la famiglia e con la casa e con le città intere, in lontanissimi paesi; siccome, dico, io son sicuro che un tale, ancorchè di perspicacissima immaginazione, non si potrebbe già mai figurare i pesci, l'oceano, le navi, le flotte e le armate di mare; così, e molto più, può accadere che nella luna, per tanto intervallo remota da noi e di materia per avventura molto diversa dalla terra, sieno sostanze e si facciano operazioni non solamente lontane, ma del tutto fuori d'ogni nostra immaginazione come quelle che non abbiano similitudine alcuna con le nostre, e perciò del tutto inescogitabili. Avvegnachè quello che noi ci immaginiamo, bisogna che sia o una delle cose già vedute, o un composto di cose o di parti delle cose altra volta vedute, che tali sono le sfingi, le sirene, le chimere, i centauri. Io son molte volte andato

fantasticando sopra queste cose; e finalmente mi pare di poter ritrovar bene alcune delle cose che non sieno nè possan esser nella luna, ma non già veruna di quelle che io creda che vi sieno e possano essere, se non con una larghissima generalità: cioè cose che l'adornino operando e movendo e vivendo, e forse con modo diversissimo dal nostro.

(Dal *Dialogo sopra i due massimi sistemi.*)

XXII

SARPI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Paolo Sarpi (1552-1623), moine vénitien, théologien, savant et historien, fut successivement provincial et procureur général de son ordre. Nommé en 1606 théologien de la République, Sarpi employa tout son zèle et tout son talent à la défendre dans ses démêlés avec le pape Paul V qui l'avait excommuniée. Assailli à coups de poignard par des sicaires, il fut laissé pour mort près de son couvent (1607); il guérit cependant de ses blessures et vécut jusqu'en 1623. Son *Histoire du Concile de Trente* est écrite avec une remarquable liberté de jugement; le style en est simple et grave.

LUTHER A LA DIÈTE DE WORMS.

Si celebrò in Germania la dieta di Vormazia[1] del 1521, dove Lutero fu chiamato con salvacondotto di Carlo, eletto due anni innanzi imperatore, per render conto della sua dottrina. Egli era consigliato a non andarvi, poichè già era pubblicata ed affissa la sua condanna fatta da Leone[2], onde poteva esser certo di non riportare se non conferma della condannazione, se pur non gli fosse avvenuto cosa peggiore. Nondimeno, contra il parere di tutti gli amici, sentendo egli in contrario[3], diceva che, sebben fosse certo d'aver contra tanti diavoli quanti

1. Worms.
2. Léon X.
3. *Sentendo egli in contrario*, étant, lui, d'un avis opposé.

coppi erano nelli tetti delle case di quella città, voleva andarvi; come fece. Ed in quel luogo ai 17 d' aprile, in presenza di Cesare[1] e di tutto il convento de' prencipi[2], fu interrogato se egli era l'autore dei libri che andavano fuora sotto suo nome, de' quali furono recitati i titoli e mostrati gli essemplari posti in mezzo del consesso; e se voleva difendere tutte le cose contenute in quelli o ritrattarne alcuna. Rispose, quanto alli libri, che li riconosceva per suoi, ma il risolversi di difendere o no le cose contenute in quelli essere di gran momento[3], e pertanto avere bisogno di spazio per deliberare. Gli fu concesso tempo quel giorno, per dar risposta il seguente. Il qual venuto[4], introdotto Martino nel consesso fece una longa[5] orazione; scusò prima la sua semplicità, se, educato in vita privata e semplice, non aveva parlato secondo la dignità di quel consesso, e dato a ciascuno i titoli convenienti; poi confermò di riconoscer per suoi i libri. E quanto al difenderli, disse che tutti non erano d'una sorte[6], ma alcuni contenevano dottrina della fede e pietà, altri riprendevano la dottrina de' pontificii, un terzo genere era delli scritti contenziosi contra i difensori della contraria dottrina. Quanto alli primi disse che, se li ritrattasse, non farebbe cosa da cristiano e da uomo dabbene; tanto più quanto per la medesima bolla di Leone, se ben tutti erano condannati, non però tutti erano giudicati cattivi[7]. Quanto alli secondi, che era cosa

1. Les écrivains italiens du seizième et du dix-septième siècles disent indifféremment *Imperatore* ou *Cesare*. Le César dont parle ici Sarpi est Charles-Quint.

2. *Convento*, assemblée. — *Prencipi*, au lieu de *principi*; ne s'emploie plus.

3. *Di gran momento*, d'une grande importance, sous-entendu: chose.

4. *Il qual* se rapporte à *giorno seguente*.

5. *Longa orazione*. *Longa* pour *lunga*; ne s'emploie plus. *Orazione*, discours.

6. *D'una sorte*, d'une seule espèce.

7. *Cattivi*, pernicieux.

pur troppo chiara che tutte le provincie cristiane e la Germania massime erano espilate e gemevano sotto la servitù; e però il ritrattare le cose dette non sarebbe stato altro che confermare quella tirannide. Ma nelli libri del terzo genere confessò d'esser stato più acre e veemente del dovere; scusandosi che non faceva professione di santità, nè voleva difender i suoi costumi, ma ben la dottrina; che era parato di dar conto a qualonque[1] persona si volesse, offerendosi[2] non esser ostinato, ma quando li fosse mostrato qualche suo errore con la Scrittura in mano, era per gettar[3] i libri nel fuoco. Si voltò all' imperatore ed alli prencipi dicendo esser gran dono di Dio quando vien manifestata la vera dottrina, sì come il ripudiarla è un tirarsi addosso causa d'estreme calamità. Finita l'orazione, fu per ordine dell' imperatore ricercato di piena e semplice risposta, se voleva difender o no i suoi scritti. Al che rispose, di non poter revocar alcuna cosa delle scritte o insegnate, se non era convinto con le parole della Scrittura o con evidenti ragioni. Le quali cose udite, Cesare fu risoluto, seguendo i vestigi de' suoi maggiori, difender la Chiesa romana ed usar ogni rimedio per estinguer quell' incendio.

(Dalla *Storia del Concilio di Trento.*)

1. *Qualonque* pour *qualunque;* ne s'emploie plus.
2. *Offerendosi*, déclarant.
3. *Era per gettar nel fuoco*, était prêt à jeter au feu les livres de la troisième espèce.

XXIII

TORQUATO TASSO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

L'auteur de la *Jérusalem délivrée*, Torquato Tasso est né à Sorrente en 1544. Fils de Bernard, poëte comme lui, mais originaire de Bergame, il s'était d'abord fait connaître par un autre poëme, le Renaud (*Rinaldo*) composé pendant sa jeunesse et publié en 1562. Deux ans après il fut accueilli à la cour de Ferrare, où il obtint le loisir et l'aisance qui lui étaient nécessaires pour travailler tranquillement à sa nouvelle épopée. Mais son repos fut troublé par une passion dont les circonstances et les suites le plongèrent dans un abîme de malheurs. Le séjour de Ferrare lui était fatal, et cependant il ne pouvait s'en détacher; deux fois il quitta cette ville et la cour de ses ducs, et deux fois il y retourna. En 1579 le duc Alphonse le fit enfermer à l'hôpital des fous et l'y laissa languir jusqu'en 1586. Pendant ce temps, l'envie, loin de se laisser toucher par les souffrances d'une captivité injurieuse, déchirait le plus bel ouvrage du poëte, et poursuivait l'auteur malheuréux de critiques sans mesure et sans pitié. Ces attaques iniques, jointes au trouble de son âme et aux effets d'un long isolement, contribuèrent, sans doute, à exalter son imagination et à altérer sensiblement sa santé; de sorte qu'après avoir recouvré sa liberté, il ne parvint pas à se délivrer de la tristesse incurable qui rendit jusqu'à la fin son existence si amère. En 1595, tout était disposé à Rome pour son couronnement au Capitole, compensation tardive de ses douloureuses épreuves, lorsque la mort lui enleva cet honneur (23

avril). Les œuvres poétiques du Tasse sont, outre les poëmes du Renaud et de la Jérusalem délivrée, la *Jérusalem conquise*, remaniement du poëme précédent qu'il exécuta sous l'inspiration des injustes critiques dont nous avons parlé, et la *Création du monde* (*il Mondo creato*), poëme en vers non rimés; l'*Aminta*, composition célèbre du genre pastoral; une tragédie intitulée *Torrismond*, et un bon nombre de poésies lyriques. Le Tasse est aussi un prosateur excellent; ses *Dialogues* et ses *Lettres* sont d'un style qui égale celui des grands modèles.

LE POËTE PARLE A UN AMI DE SA FIN PROCHAINE.

Il fine dell' amico è il giovare, dell' adulatore il compiacere. Diletta nondimeno ancora l' amico; ma l' adulatore ha questo sol fine, ed a questo solo è intento : al ritrovar, dico, qualche ragionamento o qualche artificio da piacere. E per ristringere in poche parole questa materia, non è cosa che l' adulatore non stimi conveniente, solo che diletti; ma l'amico facendo sempre quel che conviene, spesso è piacevole, spesso è molesto, nè soverchiamente studia di piacere nè troppo schifa la molestia, sì veramente ch'egli apporti giovamento ed utilità. È proprio dell'amico la libertà del parlare, dell' adulatore il parlare a voglia altrui per acquistarsi grazia e benivolenza; ma essendo l'adulatore astutissimo, cerca d'imitarla, a guisa di cuoco il quale condisce le vivande con diversi sapori, ed acciocchè la soverchia dolcezza non venga a noia, la tempera coll' agro e coll'aceto. Ma l'adulatore non è costante nell' imitazione, ma mutabile in ciascuna forma e vario e sempre diverso da sè stesso : co' cacciatori è cacciatore, e giuocatore co' giuocatori, e musico fra' musici; lieto con lieti, mesto con mesti; sempre consente con gli altri, e dice il parere e discorre ed intende a modo altrui, e suole ancora a voglia degli altri adirarsi.

Sono differenti oltreciò l'amico e l'adulatore, chè l'amico tralascia ne' negozi alcune cose minute e non mostra soverchia diligenza o curiosità; l'adulatore nelle cose sì fatte è assiduo ed infaticabile e non concede ad alcun altro luogo o tempo di servire. L'amico concede l'utilità all'amico, ma l'onestà riserba a sè stesso; l'adulatore concede di leggieri la vittoria delle cose oneste, ed in ciascuna cosa si contenta delle seconde parti se non ne' vizii: ma in quelli vuole il principato. Alcuno dice di amare, egli afferma d'impazzire; se altri si mostra irato, vuol parer furioso. Ma in niuna cosa meglio si conosce che negli uffici e nel modo di servire. Perciocchè gli uffici fatti dall'amico non sono esposti agli occhi di ciascuno a guisa di merci, nè ricercano il plauso del volgo, nè la vana gloria o l'ambizione; ma il più delle volte sono occulti. All'incontro l'ufficio dell'adulatore non ha parte alcuna di giusto e di vero, o di semplice o di liberale; ma si appaga del grido e del corso e dell'apparenza e dell'opinione, come di cosa fatta con molta fatica e con molto studio. Oltreciò l'adulatore non solo rimprovera il fatto beneficio, ma nel farlo è uso di gloriarsene; l'amico, se così fosse necessario, della cosa medesima parlerebbe modestamente, di sè stesso nulla direbbe. Ma non si conosce principalmente l'amico dall'adulatore perchè questo sia avvezzo di servire mal volentieri e di promettere agevolmente, ma piuttosto perchè l'amico serve l'amico nelle cose oneste, l'adulatore nelle brutte; l'uno per far giovamento, l'altro per acquistar grazia. Fra l'altre differenze aggiungerò questa, che l'amico è partecipe piuttosto della infelicità e degli infortunii che dell'ingiustizia; l'adulatore all'incontro fugge colla mala e ritorna colla buona fortuna: ma fuggendo e ritornando è sempre congiunto col vizio. Ma l'amico ne' pericoli ci sovviene, nelle fatiche, e nelle spese e nelle cose

malagevoli : e solamente in quelle che sono congiunte con qualche vergogna ricusa di adoperarsi; l'adulatore, tutto al contrario, si scusa nelle fatiche e nelle operazioni che hanno difficoltà e malagevolezza.

(Dal *Dialogo dell'Amicizia.*)

DERNIÈRE LETTRE A SON AMI ANTOINE COSTANTINI.

Che dirà il mio signor Antonio quando udirà la morte del suo Tasso? E, per mio avviso, non tarderà molto la novella : poichè io mi sento al fine della mia vita; non essendosi potuto mai trovar rimedio a questa mia fastidiosa indisposizione, sopravvenuta alle molte altre mie solite, quasi rapido torrente, dal quale, senza poter avere alcun ritegno, vedo chiaramente esser rapito. Non è più tempo che io parli della mia ostinata fortuna, per non dire dell'ingratitudine del mondo; la quale ha pur voluto aver la vittoria di condurmi alla sepoltura mendico, quando io pensava che quella gloria che, malgrado di chi non vuole, avrà questo secolo da' miei scritti, non fosse per lasciarmi in alcun modo senza guiderdone. Mi sono fatto condurre in questo monastero di Sant'Onofrio, non solo perchè l'aria è lodata dai medici più che d'alcun'altra parte di Roma, ma quasi per cominciare da questo luogo eminente, e colla conversazione di questi devoti Padri, la mia conversazione in cielo. Pregate Iddio per me : e siate sicuro che, siccome vi ho amato ed onorato sempre nella presente vita, così farò per voi nell'altra più vera, ciò che alla non finta, ma verace carità s'appartiene[1]. Ed alla divina grazia raccomando voi e me stesso. Di Roma, in Sant'Onofrio.

1. *Ciò che alla non finta; alla carità non finta, ma verace.* construisez: *ciò che s'appartiene* *Si* est explétif dans *s'appartiene.*

XXIV

DAVANZATI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Henri Étienne, célèbre helléniste français, avait soutenu que la langue italienne est incapable d'égaler en brièveté le latin et le français. Pour répondre à ce reproche, Bernard Davanzati entreprit sa *traduction de Tacite*, le plus concis des écrivains latins, qu'il égala presque toujours et surpassa parfois en brièveté. Malgré l'obscurité de certains passages et la trivialité de certaines expressions, ce travail occupe justement une place distinguée entre les modèles de la prose italienne. Parmi les autres ouvrages de Davanzati le plus célèbre est son *Histoire du schisme d'Angleterre*. Né à Florence en 1539, Davanzati mourut en 1606.

MORT DE JEAN FISCHER.

Tutti gli occhi eran volti nel Roffense [1] e nel Moro [2], incarcerati, primai [3] lumi d'Inghilterra. Moro era laico, gratissimo all'universale: non produsse Inghilterra per molti secoli uomo sì grande; nato nobile in Londra, dottissimo in greco e latino, pratico in magistrati e ambascerie quarant'anni; ebbe due mogli, molti figliuoli; non curò arricchire, non accrebbe cento ducati d'entrata al suo patrimonio; arse d'amore della giustizia e della religione, e di scac-

1. *Roffense*, Fischer était l'évêque de Rochester que l'auteur appelle en italien Roffa.
2. *Moro*, le fameux Thomas Morus, une des victimes du despotisme de Henri VIII.
3. *Primaio*, principal, des premiers. Ne s'emploie plus.

ciare d'Inghilterra le nuove resie [1] di Germania. In quella miseria non faceva segno di dolore, e, come faceto di natura, gli altri rallegrava; diceva che il peccato noi cacciò di paradiso e incarcerò in questo mondo, la morte ce ne trae e mena all'esamina [2]. Dubitando Arrigo se tanto nemico al suo adulterio [3] dovesse lasciar vivere, o spegnere con tanta sua infamia tanta luce, intese che papa Pagolo III aveva fatto cardinale il Roffense, il quale non darebbe mai contro al Papa e a sè; onde deliberò uccidere prima costui, per veder se il Moro si arrendesse. Alli 22 di giugno 1535 il più dotto e santo uomo d'Inghilterra, decrepito e cardinale, fu menato in disamina, indi (per non accettare che Arrigo fosse capo della Chiesa) alla morte. Quando ei vide il palco, gittò via il bastone col quale andava, e disse: « Orsù, piedi, fate questi pochi passi da voi. » Detto il *Te Deum*, mise il collo sotto la mannaia. Il capo si tenne in sul ponte di Londra infilzato in una lancia; e tosto levossi, perchè il diceano parer sempre più venerando e fiorire. Fu consigliere e confessore di Margherita madre d'Arrigo VII, da lui fatto vescovo Roffense; e lo diede per consigliere confessore a Margherita madre d'Arrigo VIII; delli studii e collegi, ond'è uscita questa eccellenza di lettere divine e umane, fu autore. Volle Arrigo VIII dargli il vescovado maggiore, ma egli lo ricusò per aver a rendere ragione di minor gregge. Domandato: se aveva cercato o saputo d'esser cardinale, disse non aver mai procurato [4] onori; tanto meno ora decrepito, in carcere, in bocca alla morte. Confessò, aitò e difese quel libro famoso che

1. *Resie*, *eresie*.

2. *All'esamina*, *all'esame*, au jugement.

3. L'origine du schisme d'Angleterre fut le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon et son nouveau mariage avec Anne Boleyn, qui, selon l'Église catholique, était un adultère.

4. *Procurato*; sous-entendu *a se*.

Arrigo mandò fuori[1] de' sette Sagramenti contra Lutero. Del Sacerdozio, del Sacrifizio, de' Sacramenti, la Gerarchia, ogni parte della religione, e contro alli eretici illustrissimamente scrisse, e predicò; trentatrè anni resse il gregge suo santamente; quindici mesi la carcere tollerò. Quando v' entrò, sergenti andaro[2] a spogliargli la casa, e avvenutisi ad una cassetta di ferro la ruppero, e vi trovaro[3], invece di gioie o moneta, cilicio e disciplina.

(Dallo *Scisma d'Inghilterra*.)

1. N. B. Ce livre fut publié avant le schisme.

2. *Andaro*, andarono.

3. *Trovaro*, trovarono

XXV

CECCHI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Jean-Marie Cecchi appartient à une ancienne famille de Florence qui a fourni plusieurs notaires et chanceliers à la Seigneurie. Jean-Marie se distingua, comme eux, dans l'exercice des charges publiques. Il s'en délassait en composant des comédies.

Le quinzième siècle comprend parmi les comiques italiens des auteurs plus célèbres. Le cardinal Bibiena, l'Arioste et Machiavel ont en effet écrit des comédies qui ont sur celles de Cecchi le double avantage de la priorité et d'une pensée plus forte. Telles sont surtout la *Calandra* de Bibiena et la *Mandragora* de Machiavel. Mais aucun écrivain du même genre ne l'emporte peut-être sur Cecchi dans le maniement du dialogue. Les critiques les plus compétents ont, dans ces derniers temps, appelé l'attention des maîtres sur le style pur, vif et naturel de cet écrivain et l'ont signalé avec raison comme un modèle. Né en 1518, Cecchi mourut en 1587.

EXTRAITS DE LA COMÉDIE INTITULÉE « LA DOT [1]. »

MORO, *servo*, solo.

Noi siam morti, spacciati, e' non ci ha più riparo al caso nostro, la salute stessa non ci potre' salvare.

1. Nous empruntons deux extraits à la comédie de Cecchi intitulée: *la Dot*. Voici ce qu'il faut connaître du sujet de cette pièce pour les entendre.

Un marchand de Florence, Philippe Ravignani, avant de partir pour Londres, a enterré dans sa maison un trésor destiné à servir de dot à sa fille. Il a confié ce secret à son ami Manno qu'il a en même temps

Tornando io adesso da casa Bindo [1] da portar le lettere di Manno [2], un mio amico m' ha detto per vero che Filippo, padre di Federigo e mio padrone, che noi credevamo annegato in mare, è vivo e sano; ed è pur ora giunto in Firenze, ed hallo veduto alla porta a San Gallo [3] far motto quivi al cittadino e a non so chi altri. Che diavolo di partito fia 'l nostro? E' troverà venduto il nido, e dato fondo quasi a ciò ch' egli ci lasciò. Se noi avessimo avuto un po' di spazio [4], via [5]; noi non andavamo però così in un fascio [6]; ma in sì poco che posso io dirci o farci? Federigo non lo saprà, e prima che io l'abbia trovato, il vecchio sarà a casa. Se io lascio andar l'acqua alla china, Federigo, aggiunto questo dispiacere a quello ch' io gli ho fatto di Fazio, mi darà 'l malanno [7]; e sai, che e' non è forse subito! e che ora egli non arà cagione di giocare il disperato [8]! Se io l'aiuto in questa, i' potrò più facilmente ricoprir quella [9]. Orsù ad aiutarlo; ma che potrei io mai fare, s' io fussi tutto acciaio? per questo anco non voglio sbigottire. Ma ecco costoro; questo con questa valigia è il suo

chargé du soin de veiller sur son fils Frédéric. Bientôt, sur de fausses nouvelles, on le croit mort dans un naufrage. Frédéric, entraîné par des compagnons de plaisir, perd beaucoup d'argent et vend la maison. Son père arrive subitement. De là le désespoir du domestique de Frédéric, un Tunisien, appelé *Moro* à cause de son teint.

1. Bindo, ami de Philippe Ravignani qui vient d'arriver.

2. Manno, autre ami de Philippe et curateur des biens de ses enfants.

3. Porte de Florence qui s'appelle encore aujourd'hui du même nom. *Cittadino*, garde placé à cette porte.

4. *Un po' di spazio*, un peu de temps.

5. *Via*, patience, à la bonne heure.

6. *Andar in un fascio*, être perdu, mot à mot: être transformé en un fagot, ou être bon à brûler.

7. *Dare il malanno*, rosser.

8. *Arà* au lieu d'*avrà*. — *Giocare il disperato*, jouer de son reste.

9. *Quella*, allusion à une intrigue manquée et pour laquelle il craint la colère de son maître.

famiglio; ecco lui. S'io so quel ch' i' mi vo' fare, ch' i' corra morto.

FILIPPO, *vecchio;* MORO, *servo.*

FIL. Ringraziato sia Dio, ch' i' son condotto dopo tanti travagli a casa sano; o dolce patria, o cara patria, come è soave il goderti! o casa mia, io ti riveggo pure!

MORO. Questa mi potre' [1] forse riuscire.

FIL. O Dio! gli è già passato l'anno ch' io mi partii; come saranno allegri i miei del mio ritorno!

MORO. Allegri, come se la saetta desse loro addosso; ma lasciami accostar, ch' e' non picchiasse.

FIL. È questo 'l Moro? sì, è; Moro!

MORO. Chi mi.....? chiamaste voi, gentiluomo?

FIL Io, sì, non mi conosci tu?

MORO. I' posso avervi veduto altra volta, ma non vi raffiguro.

FIL. Filippo Ravignani.

MORO. Dove è?

FIL. Son io però così trasfigurato che tu non mi raffiguri?

MORO. Voi siete desso?

FIL. Io son desso, sì.

MORO. Siete voi vivo, o morto?

FIL. Se' tu pazzo? che cosa è morto?

MORO. E' ci fu pur detto, che voi eravate morto.

FIL. E' non lo sapeva bene chi ve lo disse; i' son pur qui, Dio grazia.

MORO. O padron mio dabbene! o padron mio buono!

1. *Potre'* au lieu de *potrebbe.* Le domestique de Frédéric fait semblant de ne pas reconnaître Philippe son père. Lorsqu'il est forcé de le reconnaître, il invente une fable pour l'empêcher d'entrer dans la maison. Il espère ainsi avoir le temps d'avertir Frédéric et d'aviser avec lui aux moyens de sortir de cet embarras. Cette ruse est employée dans bien des pièces.

i' non posso tener le lagrime per la allegrezza; voi siete così a piede?

Fil. I' tolsi a Bologna duo cavalli di rimeno [1], e gli ho passando lasciati al pagliaiuolo di chi gli erano in borgo S. Lorenzo.

Moro. E dove siete voi stato, padron mio?

Fil. Oh! l'è cosa che vuol agio a contarla: che è di Federigo?

Moro. Bene.

Fil. E della Camilla?

Moro. Benissimo: è fatta grande.

Fil. Dov'è Federigo?

Moro. In villa.

Fil. Orsù, apri l'uscio di casa.

Moro. Oimè, padrone! non vi è stata conta la disgrazia?

Fil. Che disgrazia? Dio m'aiuti.

Moro. Voi non la sapete?

Fil. Poich'i' sono in Firenze, io non ho parlato a persona che m'abbi conto disgrazia.

Moro. Ferma costì, tu, posa cotesta valigia più qua, discostati da cotesto uscio.

Fil. Che cosa è stata, Moro?

Moro. Udite; venite più qua, ancora un altro poco.

Fil. Ecc'egli [2] pericolo di peste?

Moro. Eimè! e' ci è di peggio: i' non vorrei essere sentito da persona, chè 'l male che non ha riparo è ben tenerlo nascoso. . . . . .

. . . . . .

Fil. I' non son già per istar fuori tutto il dì: Grillo, va' costì dopo il canto per [3] un magnano.

Moro. Non andar, no; non udite voi che in casa non si può più nè stare, nè entrare?

1. *Cavalli di rimeno*, chevaux qu'on devait reconduire à Florence et qui appartenaient à un marchand de paille.

2. *Ecci* ou *ecc'egli*, y-a-t-il?

3. *Per un magnano*, on ajoutera un verbe en français, pour me chercher un serrurier.

Fil. Che vuol dire?
Moro. La disgrazia nostra.
Fil. Che v'è egli rovinato i palchi [1]?
Moro. Nulla; dite più piano.
Fil. O perchè dunque non si può entrarvi?
Moro. Ell'è piena di spiriti.
Fil. Come? di spiriti?
Moro. Oimè! dite più piano, chè non si scopra quel che sino a ora è stato segreto; deh! andiancene qua, padron, di grazia.
Fil. I' sto ben qui: di' su di questi spiriti.
Moro. (S'io aggiro costui [2], i' son d'assai.) Sappiate, padron mio, che in questa casa è stato mort'uno [3].
Fil. E chi ce l'ha morto?
Moro. Colui da chi voi la comperaste.
Fil. E che ne sai tu?
Moro. Dirovvelo: Federigo vostro era guarito di pochi dì di quel male ch'io vi dicevo adesso, quando una notte io lo sento, che e' grida a testa [4]: io corro in camera sua, e lo trovo nel mezzo dello spazzo mezzo morto; e dice che dormendo venne uno alla volta sua, e sì gli disse: « Quanto mi vuo' tu tener sotterra in questa casa? »
Fil. E' doveva aver bevuto troppo; dissi ben io che cosa è spiriti? Va pel magnano tu.
Moro. Non andare; di grazia, udite il resto.

(Dalla *Dote.*)

1. *I palchi*, les planchers de la maison.
2. *Aggirare uno*, circonvenir quelqu'un. — *I' son d'assai*, je suis un homme d'esprit, plus littéralement : J'ai beaucoup de valeur.
3. *Esser morto*, signifie ici être tué.
4. *A testa*, à tue-tête.

XXVI

VASARI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Le développement prodigieux des beaux arts a suscité en Italie un certain nombre d'écrivains qui en ont raconté l'histoire. Parmi eux Georges Vasari d'Arezzo (1512-1574) est certainement le plus illustre. Il s'appliqua, dès sa première jeunesse, à l'étude de la peinture, et obtint, par la beauté et le nombre de ses tableaux, une réputation méritée. Appelé à la cour de différents princes, honoré de leur amitié, il compta parmi ses protecteurs Clément VII, Alexandre et Côme de Médicis. Ses *Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*, publiées en 1568, sont dédiées à ce dernier. Ce recueil précieux est un modèle de narration simple et claire.

RAPHAEL D'URBIN [1].

Finì il corso della sua vita il giorno medesimo che nacque, che fu il Venerdì Santo, d' anni trentasette [2]; l' anima del quale è da credere, che come di sue virtù ha abbellito il mondo, così abbia di sè medesima adorno il cielo. Gli misero alla morte al capo, nella sala ove lavorava, la tavola [3] della Trasfigurazione che aveva finita per il cardinale de' Medici; la quale opera, nel vedere il corpo morto e

1. Raphaël Sanzio d'Urbin, le plus grand maître de la peinture italienne, né en 1483, fut appelé à Rome dès 1508.

2. Raphaël est mort à Rome en 1520.

3. *Tavola*, tableau peint sur bois.

quella viva, faceva scoppiare l' anima di dolore a ognuno che quivi guardava : la quale tavola per la perdita di Raffaello fu messa dal cardinale a San Pietro a Montorio [1] allo altar maggiore, e fu poi sempre per la rarità d' ogni suo gesto in gran pregio tenuta. Fu data al corpo suo quella onorata sepoltura che tanto nobile spirito aveva meritato, perchè non fu nessuno artefice che dolendosi non piagnesse ed insieme alla sepoltura non l'accompagnasse. Dolse ancora sommamente la morte sua a tutta la corte del papa, prima per avere egli avuto in vita uno officio di cubicularío [2], ed appresso per essere stato sì caro al papa, che la sua morte amaramente lo fece piagnere. O felice e beata anima, da che ogn' uomo volentieri ragiona di te, e celebra i gesti tuoi, ed ammira ogni tuo disegno lasciato! Ben poteva la pittura, quando questo nobile artefice morì, morire anche ella; chè quando egli gli occhi chiuse, ella quasi cieca rimase. Ora a noi, che dopo lui siamo rimasi [3], resta imitare il buono anzi ottimo modo da lui lasciatoci in esempio; e come merita la virtù sua e l' obligo nostro, tenerne nell' animo graziosissimo ricordo, e farne con la lingua sempre onoratissima memoria. Chè in vero, noi abbiamo per lui l' arte, i colori e la invenzione unitamente ridotti a quella fine e perfezione, che appena si poteva sperare; nè di passar lui già mai si pensi spirito alcuno. Ed oltre a questo beneficio che e' fece all' arte, come amico di quella, non restò, vivendo, mostrarci [4] come si negozia con gli uomini grandi, co' mediocri e con gl' infimi. E certo fra le sue doti singulari ne scorgo una di tal valore, che in me stesso stupisco : chè il

1. Église près de Rome.
2. *Cubicularío*, charge qui appartient particulièrement à la cour de Rome.
3. *Rimasi: rimasti.*
4. *Mostrarci*, il faut, pour la régularité, sous-entendre *di* avant ce verbe.

cielo gli diede forza di poter mostrare nell' arte nostra uno effetto sì contrario alle complessioni [1] di noi pittori : questo è che naturalmente gli artefici nostri, non dico solo i bassi, ma quelli che hanno umore d' esser grandi (come di questo umore l' arte ne produce infiniti), lavorando nell' opere in compagnia di Raffaello, stavano uniti e di concordia tale, che tutti i mali umori nel veder lui si ammorzavano, ed ogni vile e basso pensiero cadeva loro di mente [2] : la quale unione mai non fu più in altro tempo che nel suo. E questo avveniva, perchè restavano vinti dalla cortesia e dall' arte sua, ma più dal genio della sua buona natura; la quale era sì piena di gentilezza e sì colmà di carità, che egli si vedeva che fino agli animali l' onoravano, non che gli uomini. Dicesi che ogni pittore che conosciuto l' avesse, ed anche chi non lo avesse conosciuto, se lo avesse richiesto di qualche disegno che gli bisognasse, egli lasciava l' opera sua per sovvenirlo : e sempre tenne infiniti in opera [3], aiutandoli ed insegnandoli con quell' amore che non ad artefici, ma a figliuoli propri si conveniva. Per la qual cagione si vedeva che non andava mai a corte, che partendo di casa non avesse seco cinquanta pittori, tutti valenti e buoni, che gli facevono compagnia per onorarlo. Egli in somma non visse da pittore, ma da principe. Per il che, o arte della pittura, tu pur ti potevi allora stimare felicissima, avendo un tuo artefice che di virtù e di costumi t' alzava sopra il cielo! Beata veramente ti potevi chiamare, da che per l' orme di tanto uomo hanno pur visto gli allievi tuoi come si vive, e che importi [4] l' avere accompagnato insieme arte e vir-

1. *Complessione*, caractère.
2. *Cader di mente*, mot à mot, tomber de l'esprit, en sortir.
3. *Tenne infiniti in opera*, il procura du travail à un nombre infini d'artistes.
4. *Che importi*, combien il importe de.

tute; le quali in Raffaello congiunte, potettero sforzare la grandezza di Giulio II e la generosità di Leone X, nel sommo grado e degnità che egli erono[1], a farselo familiarissimo ed usarli ogni sorte di liberalità; tal che potè col favore e con la facultà[2] che gli diedero fare a sè ed all' arte grandissimo onore. Beato ancora si può dire chi stando a' suoi servigi, sotto lui operò; perchè ritrovo chiunque che lo imitò, essersi a onesto porto ridotto; e così quegli che imiteranno le sue fatiche nell' arte, saranno onorati dal mondo, e ne' costumi santi lui somigliando, remunerati dal cielo.

(Dalle *Vite de' Pittori*)

1. *Degnità* pour *dignità; eronò* au lieu de *erano*. Ne s'emploient plus.

2. *Facultà*, *facoltà*, signifie ici ressources, moyens, richesses.

XXVII

DELLA CASA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Jean Della Casa (1503-1556) est né à Florence; comme le célèbre Bembo, son contemporain, il a été homme d'église et a exercé des fonctions importantes auprès du Saint-Siége. Nommé clerc de la chambre apostolique, puis archevèque de Bénévent, il fut sous Paul III envoyé à Venise en qualité de nonce, et il contribua par son habileté et son éloquence à la conclusion de la ligue contre Charles-Quint. C'est dans cette occasion qu'il prononça ses discours sur ce sujet (*orazioni*). Son *Galateo*, espèce de manuel de la politesse et des belles manières, ne se borne pas à enseigner les convenances extérieures, il prétend aussi former le goût des jeunes gens.

IL FAUT SAVOIR ÉCOUTER.

Alcuni altri tanta ingordigia[1] hanno di favellare, che non lasciano dire altrui. E come noi veggiamo talvolta su per l' aie de' contadini l' un pollo tôrre la spica[1] di becco all' altro, così cavano costoro i ragionamenti di bocca a colui che gli cominciò, e dicono essi. E sicuramente che eglino fanno venir voglia altrui di azzuffarsi con esso[2] loro; perciocchè, se tu guardi bene, niuna cosa muove l' uomo piuttosto ad ira, che quando improvviso[3] gli è guasto la sua voglia e il suo piacere, eziandio minimo : sic-

1. *Ingordigia*, ici fureur.
2. *Spica* ou *spiga*.
3. *Con esso loro ; esso* est explétif et ajoute à la grâce du discours.
4. *Improvviso*, subitement.

come quando tu avrai aperto la bocca per isbadigliare, e alcuno te la tura con mano; o quando tu hai alzato il braccio per trarre la pietra, e egli t' è subitamente tenuto da colui che t' è di dietro. Così adunque come questi modi e molti altri a questi somiglianti, che tendono ad impedir la voglia e l' appetito altrui, ancora per via di scherzo e per ciancia, sono spiacevoli e debbonsi fuggire; così nel favellare si dee piuttosto agevolare il desiderio altrui, che impedirlo. Per la qual cosa, se alcuno sarà tutto in assetto [1] di raccontare un fatto, non istà bene di guastarglielo nè di dire che tu lo sai; o se egli anderà per entro la sua istoria spargendo alcuna bugiuzza, non si vuole improverargliela [2], nè con le parole nè con gli atti, crollando il capo o torcendo gli occhi; siccome molti soglion fare, affermando sè non potere in modo alcuno sostener l' amaritudine della bugia. Ma egli non è questa la cagione di ciò; anzi è l' agrume e lo aloè della loro rustica natura e aspra [3], che sì gli rende venenosi e amari nel consorzio degli uomini, che ciascuno gli rifiuta. Similmente il rompere altrui le parole in bocca [4] è noioso costume, e spiace non altrimenti che quando l' uomo è mosso a correre, e altri lo ritiene.

Nè quando altri favella si conviene di fare che egli sia lasciato e abbandonato dagli uditori, mostrando loro alcuna novità, e rivolgendo la loro attenzione altrove; chè non istà bene ad alcuno licenziar coloro che altri, e non egli, invitò. E vuolsi stare attento quando l' uom favella, acciocchè non ti convenga dire tratto tratto *eh?* o *come?* il qual vezzo sogliono avere molti; e non è ciò minore sconcio a chi favella,

1. *Tutto in assetto*, tout prêt.

2. *Improverare* au lieu de *rimproverare*. Ce mot ne s'emploie plus.

3. *Rustica natura e aspra*, au lieu de *rustica e aspra natura*.

4. *Rompere le parole in bocca a uno*, interrompre quelqu'un; tour énergique.

che lo intoppare ne' sassi a chi va. Tutti questi modi, e generalmente ciò che può ritenere e ciò che può attraversare il corso delle parole di colui che ragiona, si vuol fuggire.

E se alcuno sarà pigro nel favellare, non si vuol passargli innanzi nè prestargli le parole, comecchè tu ne abbia dovizia, ed egli difetto, chè molti lo hanno per male, e specialmente quelli che si persuadono di essere buoni parlatori; perciocchè è loro avviso che tu non gli abbia [1] per quello che essi si tengono, e che tu gli voglia sovvenire nella loro arte medesima: come i mercatanti [2] si recano ad onta che altri profferisca loro danari, quasi eglino non ne abbiano, e siano poveri e bisognosi dell' altrui. E sappi che a ciascuno pare di saper ben dire, comecchè alcuno per modestia lo neghi.

(Dal *Galateo.*)

1. *Che tu non gli abbia per quello che essi si tengono*, ils croient que ton opinion sur eux est au-dessous de celle qu'ils ont d'eux-mêmes.

2. *Mercatanti* pour *mercanti*.

XXVIII

VARCHI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Benoît Varchi appartient avec Pierre Bembo, Della Casa et Castiglione, à ce seizième siècle, pendant lequel la littérature italienne, se développant au milieu d'une culture multiple et raffinée, allia la réflexion critique à l'abondance de la production, et gagna en étendue et en profondeur ce qu'elle perdit en simplicité et en franchise. L'*Ercolano*, dialogue élégant sur la langue italienne, fait de Varchi un continuateur de Bembo. Ses *Leçons académiques*, ses *Commentaires sur Dante*, et ses *Traductions de Boèce* et de *Sénèque* sont d'excellentes études de style. Varchi n'est pas seulement un prosateur harmonieux, un critique et un professeur de rhétorique habile; c'est encore un philosophe et un historien. Son *Histoire de Florence* embrasse la chute de la république et l'institution du pouvoir ducal (1527-1538). La sincérité et la dignité de ce travail font honneur au caractère de Varchi comme à celui du duc Côme de Médicis qui l'en avait chargé. Né en 1502, Varchi mourut en 1565.

FERRUCCIO [1] A GAVINANA [2].

Il Ferruccio, il quale suspicava [3] bene che dovessero venire genti nemiche a rincontrarlo per proi-

1. Avant d'être occupée par les armées de Charles-Quint et de Clément VII qui l'assiégeaient pour y rétablir les Médicis, Florence soutint pendant trois ans une lutte désespérée (1527-1530). Ferruccio, célèbre *condottiere* tenta de la sauver en fondant subitement sur les assiégeants; mais il fut surpris dans sa marche, pris et tué par Fabricius Maramaldo.

2. *Gavinana*, petit pays à vingt milles de Pistoie.

3. *Suspicava*, soupçonnait pour *sospettava*.

birgli 'l passare, ma non già nè tante, nè il principe medesimo [1], nè sì tosto, nè così da lontano, per non lasciare l' esercito di sopra a Firenze a discrezione e quasi in preda di quei di dentro, tosto che sentì le campane di Gavinana sonare con gran furia a martello [2], s' avvisò [3] quello che era, che i nimici fussero presenti. Nè perciò punto smarrito o sbigottito, anzi mostrando col viso quella speranza ch' egli non aveva forse nel cuore, misse [4] spacciatamente tutte le genti in ordinanza, quanto potette il meglio, dividendole in duo [5] battaglie [6]; l' antiguardia, ch' erano quattordici bandiere [7] guidava egli coperto tutto di arme sopra un caval bianco colla spada ignuda in mano; e la retroguardia, ch' erano quindici, il signor Giampagolo [8] : e messe le bagaglie [9] in mezzo, si volse a tutti con lieta cera, e tratto l' elmetto, disse ad alta voce queste parole : *Carissimi e fortissimi soldati compagni miei, il poco tempo e il molto valor vostro tante volte da me e in tanti pericoli conosciuto e commendato, non comportano ch' io possa dirvi altro, o voglia, se non che, considerando che in voi sta e nelle votre mani è posto, o il salvare la città di Firenze o il distruggerla, e i grandi meriti che seguire ve ne debbono, seguitiate me dovunque vedrete che io vada, e vi ricordiate che gli animi generosi eleggono più volentieri il morire onoratamente per vivere in eterno con somma gloria, che il vivere disonorati per morire eternamente con molta ignominia o almeno senza lode alcuna.* E rimessosi l' elmetto s'

1. *Il principe*, le prince d'Orange, chef des impériaux.
2. *Sonare a mortello*, sonner le tocsin.
3. *S'avvisò*, s'aperçut.
5. *Duo*, *due*.
4. *Misse*, *mise*; archaïque.
6. *Battaglie*, divisions de l'armée.
7. *Bandiere*, désigne, non pas les bannières, mais les groupes ou masses qu'on distinguait à leurs bannières.
8. *Giampagolo Orsini*, capitaine à la solde des Florentins.
9. *Bagaglie*, on dit aujourd'hui *bagagli*.

affrettava di giugnere a Gavinana per occuparla egli, avanti che i nimici, i quali erano trattenuti maliziosamente alla porta da' Gavinanesi, l' occupassero essi. I cavalli erano medesimamente divisi in due ordinanze sotto quattro squadroni; i primi guidava il signore Amico d' Arsoli e Niccolò Masi da Napoli di Romania chiamato Pulledro; e le seconde Carlo da Castro e Carlo conte di Civitella. Poteva il Ferruccio schivare il combattere (e ne fu, come dicono, avvertito) pigliando la strada su per la schiena del monte, e camminando per gli gioghi dell' Appennino capitare nelle contrade di Vernio e calare giù nel Mugello; ma egli, o per non mostrare segno alcuno di viltà, o per non perdere le bagaglie, le quali gli conveniva lasciare di necessità, non meno ricca che sicura preda a' nimici, o per non uscire della commessione de' suoi signori [1], essendo quella strada lunga e malagevole molto, o piuttosto tirato da' fati [2], a' quali, essendo incogniti e potentissimi, non si può nè provvedere coll' ingegno nè ricalcitrare colle forze, seguitò il cammino preso; e avvenne per caso, che mentre egli entrava per la porta dinanzi, Fabbrizio [3] avendo attraversato e accorciato il cammino per tragetti, entrava anch' egli da un' altra parte, rotto un muro a secco [4], per un' altra porta. Il che veduto il Ferruccio, smontato a piè, e preso una picca in mano, appiccò una piuttosto terribile e sanguinolenta battaglia, che grossissima e spaventosa scaramuccia, la quale durò gran pezza [5], essendone da ogni parte quasi egualmente morti e feriti molti, sì dalle picche, sì massimamente dagli archibusi. Il Ferruccio ora inanimava i suoi colle parole, chiamando quando

1. *I Signori*, les magistrats qui présidaient à la guerre.

2. *Tirato da' fati*, entraîné par la destinée.

3. C'est ce Fabricius Maramaldo qui tua de sa main Ferruccio blessé et prisonnier.

4. *Muro a secco*, mur construit sans chaux ni ciment.

5. *Gran pezza*, longtemps.

questo e quando quell' altro per nome, e ricordando loro che nelle loro mani era o la salvezza o la distruzione di Firenze, è ora spaventava i nimici co' fatti, ammazzandone e ferendone molti, facendo l' uficio così d' animoso soldato, come di prudente capitano.

(Dalla *Storia fiorentina.*)

XXIX

BENVENUTO CELLINI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Un critique célèbre, Baretti, déclare que dans toute la littérature italienne il ne connaît pas de livre plus agréable que la *Vie de Benvenuto Cellini*. Il est certain que cette biographie porte l'empreinte d'une profonde originalité, et que Cellini s'est peint lui-même, non-seulement dans la narration des faits relatifs à sa vie, mais aussi dans ses pensées et dans son style. Cellini est comme Léonard de Vinci et Michel-Ange un exemple mémorable de la souplesse et de la variété du génie italien. Musicien, orfévre, sculpteur, poëte, soldat et courtisan, cet homme singulier et admirable sut donner à son activité les formes les plus différentes et il réussit en tout sans cesser d'être original. Né à Florence en 1500, il y mourut en 1571, après une existence remplie des aventures les plus bizarres. Cellini a exercé son talent multiple, non-seulement en Italie, à la cour des papes Clément VII et Paul III, et des ducs Alexandre et Côme de Médicis, mais aussi en France au service de François Ier.

SES PARENTS ET SA NAISSANCE.

Andrea Cellini, mio nonno, intendeva assai del modo dell' architettura di quei tempi, e, come sua arte, di quella vivea[1]; Giovanni, che fu mio padre, più che nessuno degli altri vi dette opera. E perchè,

1. *Di quella vivea*, c'est-à-dire du gain que cet art lui procurait.

siccome dice Vitruvio [1], infra le altre cose, volendo far bene detta arte, bisogna avere alquanto di musica e buon disegno; essendo Giovanni fattosi buon disegnatore, cominciò a dar opera alla musica, e insieme con essa imparò a sonar molto bene di viola e di flauto. Ed essendo persona molto studiosa, poco usciva di casa. Aveva per vicino a muro a muro[2] uno che si chiamava Stefano Granacci, il quale aveva parecchie figliuole tutte bellissime. Siccome piacque a Dio, Giovanni vide una di queste fanciulle, che aveva nome Lisabetta, e tanto gli piacque che e' la chiese per moglie: e perchè l' uno e l' altro padre, per la stretta vicinità, si conoscevano benissimo, fu facile a fare questo parentado; e a ciascuno di loro gli pareva d' aver acconce molto bene le cose sue. In prima quei due buoni vecchioni conchiusero il parentado; dipoi cominciarono a ragionar della dote. Ma fu tra di loro qualche poca di disparità; perchè Andrea diceva a Stefano: Giovanni, mio figliuolo, è il più valente giovane di Firenze e d' Italia; e se io prima gli avessi voluto dar moglie, avrei avute delle maggiori doti che si diano in Firenze a' nostri pari. Stefano diceva: Tu hai mille ragioni; ma io mi trovo cinque fanciulle, con tanti altri figliuoli, che, fatto il mio conto, quest' è quanto io mi posso stendere[3]. Giovanni era stato un pezzo a udire nascosto da loro, e sopraggiunto all' improvviso, disse: Ah, mio padre, quella fanciulla è desiderata e amata, e non i suoi denari: tristo a coloro che si vogliono rifare in sulla dote della loro moglie. E siccome voi vi siete vantato che

1. *Vitruvio*, célèbre architecte romain.

2. *A muro a muro*, de manière que leurs habitations se touchaient.

3. *Quanto io mi posso stendere*, tout ce que je puis faire (pour m'approcher de vos prétentions); *stendere*, marque un effort.

io sia così saccente[1], non potrò io dunque dare le spese[2] alla moglie, e soddisfarla ne' suoi bisogni con qualche somma di danari, non manco che il voler vostro[3]? Ora io vi fo intendere che la donna ha da esser mia, e la dote voglio che sia vostra. A questo sdegnossi alquanto Andrea Cellini, il quale era un po' bizzarretto; ma fra pochi giorni Giovanni menò la sua donna[4] e non chiese mai più altra dote. Si goderono il loro santo amore diciotto anni continui con gran desiderio d' aver figliuoli. Dopo i diciotto anni la detta sua donna si sconciò[5] di due figliuoli maschi per causa della poca intelligenza dei medici: dipoi di nuovo ingravidò, e partorì una femmina, alla quale pose nome Rosa, per la madre di mio padre[6]. Dipoi due anni di nuovo ingravidò; e perchè le donne gravide sogliono por cura a certi vizii ch' elle hanno nelle loro gravidanze, in questa essendo appunto come que' del parto davanti[7], credettero che mia madre dovesse fare una femmina come la prima; e già avevano accordato di porle nome Reparata, per rifare la madre di mia madre[8]. Avvenne che ella partorì una notte, che fu quella finito il dì d' Ognissanti a quattr' ore e mezzo, nel 1500 appunto. La levatrice, che sapeva chè quei di casa aspettavano femmina, pulita ch' ell' ebbe la creatura, ed involta in bellissimi panni bianchi, giunse cheta cheta a Giovanni mio padre, e disse: Io vi porto un bel presente, che voi non aspettavate. Mio padre, che era filosofo, stava passeggiando, e

1. *Saccente* se prend aujourd'hui en mauvaise part.

2. *Dare le spese*, même sens que *far le spese*, pourvoir à l'entretien.

3. *Non manco che il voler vostro*, conformément à votre volonté.

4. *Menar donna*, prendre femme, se marier.

5. *Sconciarsi*, accoucher avant terme.

6. *Per*, à cause de.

7 *In questa gravidanza, essendo quei medesimi vizii.*

8. *Per rifare*, pour reproduire.

disse : Quello che Dio mi dà, sempre mi è caro; e, scoperto i panni, vede con l'occhio l'inaspettato figliuolo maschio : onde, congiunte insieme le vecchie palme, con esse alzò gli occhi al cielo, e disse : Signore, io ti ringrazio con tutto il cuor mio; questo m'è molto caro, e sia il ben venuto. Tutte quelle persone che erano quivi, lietamente lo domandarono come se gli aveva a por nome. Giovanni mai non rispose loro altro, se non : Ei sia il ben venuto ; e risolvettesi darmi tal nome al santo battesimo, e così mi vo vivendo con la grazia di Dio.

(Dalla *Vita.*)

XXX

GELLI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Jean Baptiste Gelli de Florence (1493-1565) exerça d'abord la profession de cordonnier. Il s'éleva au-dessus du commun par son talent et ses vertus. Il fut du nombre des professeurs qui exposèrent dans leurs leçons à l'Académie de Florence le poëme du Dante. Gelli a écrit des *comédies*, mais ses compositions les plus connues sont deux dialogues spirituels où les enseignements du moraliste sont présentés avec une grâce qui les rend aimables : ces dialogues sont intulés *Circé* et *Caprices du tonnelier* (*Capricci del bottaio*). On y remarque un amour sincère de la vertu, un juste sentiment de la condition et des devoirs de l'homme.

PRUDENCE DES ANIMAUX.

Cominciando da' minori animali, tu vedrai primieramente la formica essere tanto prudente, che ella ripone la state tutto quello che le bisogna il verno ; ed i ragni tendere molto consideratamente i lacci e le tele loro per pendere alcuni animaletti per cibarsene ; e le vespe e molti altri simili animali nascondersi sotto la terra a quei tempi che sono loro nocivi. Delle pecchie e del prudentissimo governo loro non vo' io ragionarti, essendo fra voi tanti che hanno consumati i loro migliori anni in considerare e descrivere la vita loro e il modo com'elle si governano. Vattene[1] dipoi agli uccelli.

1. *Vattenedi poi agli uccelli*, va-t'-en ensuite aux oiseaux, c'est-à-dire : observe maintenant les oiseaux.

Tu li vedrai tutti mutar luogo, tempo per tempo, secondo che è a proposito alla natura loro. Vedrai di quelli[1], conoscendosi male atti a covare le loro ova ed a nutrire i loro figliuoli, se le fanno covare ed allevare i figliuoli a un altro, com' è il cuculo. Vedrai di quegli che, sospettando che i figliuoli che gli hanno covati non siano loro, hanno trovato con prudenza grandissima il modo d'accertarsene; come l'aquila, che volge loro gli occhi a' raggi del sole. Della prudenza de' gru, che si reggono tanto ordinariamente sotto il principato d'uno di loro, non vo' io ragionarti; e come, quando gli altri si riposano, egli solamente sta col capo alto a guardare gli altri, tenendo con un piè un sasso, per non si addormentare; e sentendo cosa alcuna, lo fa lor noto. Le pernici che prudenza hanno nel difendere dagli uccellatori i loro figliuoli, che le vecchie se gli parano innanzi, tanto che eglino abbian tempo a fuggire, e quando elle veggono dipoi quegli in luogo sicuro, si fuggono elleno! Le rondini, quando elle non trovano del loto per appiccare insieme que' fuscelletti di che elle fanno i nidi (che gli murano in quel modo che fate voi le case vostre), non hanno elleno tanta prudenza, che elle si bagnano nell'acqua, e dipoi, rivolgendosi nella polvere, ne fanno, in quel modo che fate voi, la calcina? Nello allevare dipoi i figliuoli, quanta prudenza usano in fare che ciascuno abbia la parte sua del cibo, e nel cavar similmente ogni bruttura del nido, acciocchè eglino stiano netti! La pica, quando ella si accorge che le ova sue sono state vedute, che prudenza usa ella nel trasmutarle! che, appiccandone due per volta a un fuscello con la materia viscosa che le esce dal ventre, e dipoi mettendovi sotto il collo, e bilanciandole in modo che nessuno di loro penda, le porta altrove. Vattene dipoi

1. Sous-entendu *che* o *i quali*.

agli animali terrestri, e cominciandoti da quelli che hanno quattro piedi, dimmi che prudenza è quella che hanno gli elefanti ed i cammelli. Io non te ne vo' ragionare per esser cosa notissima. Vattene dipoi a' cervi : e considerane i maschi ; che, quando e' si sentono grassi, si nascondono per giudicarsi male atti al correre ; e così ancora quando e' cascano loro le corna, infino a che le rimettono, non parendo loro avere con che difendersi. Della prudenza che usano le femmine nello allevare i figliuoli che ne dirò io? che cercano di figliare solamente in que' luoghi dove elle veggono le pedate degli uomini, pensando che di quivi fuggono le altre fiere, e che l' uomo sia più clemente di quelle; e dipoi, quando ei sono grandicelli, nel menarli sopra gli scogli, e insegnare loro saltare. L' orsa similmente, che prudenza usa nello insegnare a' suoi orsacchini salire su per gli alberi, facendo loro paura acciocchè gli[1] imparino a difendersi dagli altri animali?

(Dalla *Circe*.)

1. *Gli* au lieu de *eglino*. C'est un idiotisme florentin

XXXI

GIAMBULLARI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Pierre François Giambullari de Florence (1495-1555), a passé sa vie dans les paisibles occupations de l'étude et de l'enseignement. Il a écrit une *Histoire de l'Europe* depuis le commencement du moyen âge jusqu'en 913; les meilleurs juges en considèrent le style comme un modèle de simplicité et d'élégance.

MORT DE SUEMBALD, ROI DES MORAVES.

Suembaldo nella grandissima selva Ercinia[1], divenuto fuggiasco e povero e cibandosi di erbe e di pomi, dopo alcune giornate s' incontrò in tre eremiti, con i quali accompagnatosi egli per quarto, senza altrimenti manifestarsi, pazientissimamente sostenne tutto lo insulto della fortuna sino all'ultimo dì della morte. Alla quale sentendosi egli moltó vicino, chiamati a sè i compagni suoi, tutto giocondo disse così : Voi non avete sin qui saputo, amici e fratelli miei, chi io mi sia o donde venuto. Sappiate che io sono Suembaldo re de' Moravi; che in una battaglia grandissima rotto e vinto già da Arnolfo re di Germania[2], me ne venni alla solitudine. E avendo esperimentato in me lungamente la inquieta vita de' grandi e la quietissima de' privati, lieto e

1. *Ercinia*, forêt de la Germanie.

2. Arnulf, d'abord duc de Carinthie, empereur en 888.

contento muoio al presente nella solinga e romita casa di questa santa selva dolcissima, alla tranquillità della quale non si avvicina in maniera alcuna qual si voglia real grandezza o bonaccia della fortuna. Qui almeno, il sonno sicuro fa parere saporite le radici strane dell' erbe, e dolci l' acque delle fontane; laddove i pericoli sempre e le cure fanno amarissimo il vino e il cibo. Quel tempo che tra voi son vivuto, sono vivuto certo beato; e tutto quel che io vissi nel regno, fu piuttosto morte che vita. Seppelliretemi in questo luogo: ed andandovene al mio figliuolo, se per sorte e' fosse ancor vivo, gli direte tutto il successo. Perdonatemi, fratelli miei, e pregate per me il Signore, che non mi conti a peccato quel che io ho fatto. Questo appena potette esprimere di maniera che e' fosse inteso, ed andonne a quell' altra vita. I romiti, come e' voleva, manifestando tutto al figliuolo, fecero chiara la morte sua.

(Dalla *Istoria dell'Europa.*)

XXXII

FIRENZUOLA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Ange Firenzuola (né en 1493 et mort vers 1542), d'abord moine, fut délié de ses vœux par Clément VII. Sa vie n'offre rien de remarquable. Doué d'un goût exquis, cet écrivain est un des prosateurs les plus corrects et les plus élégants de la littérature italienne; mais on lui reproche avec raison le choix de ses sujets et la frivolité de ses idées. Il a traduit l'*Ane d'or* d'Apulée et imité dans ses *Discours des animaux* (*Discorsi degli animali*) les fables d'un auteur indien.

LA TORTUE VANITÉUSE.

Sull' orlo di un laghetto ch' era vicino a certe balze sopra le coste di Agnano, stavano una testuggine e due altri uccelli pur d'acqua; e avvenne per lor mala sorte, che in quel paese in tutto un anno non vi piovè mai, sicchè il lago rimase senza gocciola d'acqua. Veggendo gli uccelli il gran secco [1], per non si morir di sete deliberarono di buscar luogo dove fusse dell' acqua. E per la stretta amicizia che e' tenevan con la testuggine, anzi che e' partissero, le andarono a far motto [2]. Onde la poveretta [3], veggendosi rimaner sola e senza ordine [4] di poter bere, con gli occhi pien di lagrime, disse loro : Amici miei dilet-

1. *Gran secco*, grande sécheresse.
2. *A far motto*, la saluer.
3. *Poveretta*, nous disons en français la pauvrette.
4. *Ordine*; ici, moyen.

tissimi, a voi non puo mai mancar l'acqua, che con un volo potete in breve spazio arrivar in luogo dove ne sia a vostro diletto. Ma lasciate dire a me poverina, che senza [1] non posso fare; e trovarne non mi basta l'animo; chè ben vedete come io son gravicciuola [2] e male atta al camminare. Gran disgrazia è la mia nel vero, che, dove io vo, mi convien portar la casa addosso! E però, amici miei dolcissimi, se in voi ha luogo pietà o misericordia (che so ve l'hanno); se nulla vi cal [3] della nostra amicizia e antica conversazione, abbiate compassione alla mia miseria, e fate ch'io vi sia raccomandata [4] che, se fusse possibile, io desidererei venirmene con esso voi. Mossero le parole della poco avventurata i due uccelli ad una vera pietà; e sì le dissero: Sorella cara, noi non potremmo avere maggior contento che compiacerti; ma non ci si offerisce modo alcuno di poter mettere questa cosa ad effetto, salvo che, se tu pigliassi un buon pezzo di palo, e vi ti attaccassi co' denti, e lo tenessi più stretto che tu potessi, e con tutta la tua forza; e noi due poi col becco, uno da una banda e l'altro dall'altra, pigliando il detto palo, e volandocene a bell'agio [5], ti portassimo dove fusse da bere. Ma a cagione che di questo nostro partito non t'intervenisse scandalo [6] alcuno, egli sarebbe necessario, che tu ti guardassi da una cosa; e questo si è, che se nessuno [7] di quelli che ti vedessero andare per aria in così nuova forma, e per questo si ridessero o si burlassero del fatto tuo [8]

1. *Senza*, sous-entendu *acqua*.

2. *Gravicciuola*, tant soit peu lourde.

3. *Cal* pour *cale*.

4. *E fate che io vi sia raccomandata*, mot à mot, faites en sorte que je vous sois recommandée ou que je vous sois chère; accordez-moi votre protection.

5. *A bell' agio*, à notre aise.

6. *Scandalo*, dommage.

7. *Se nessuno*, comme s'il y avait: *Se alcuno ci fosse di quelli che*.

8. *Del fatto tuo*, de ton fait, de toi.

o ti domandassero di cosa alcuna; che tu per niente non rispondessi a persona, ma sempre facessi vista di non li vedere e non li udire, ma lasciandoli gracchiare, badassi a ir pel fatto tuo. Ed ella senza dire altro, ritrovato il palo, e attaccatavisi la testuggine co' denti, e gli uccelli col becco, ne la menavano senza una fatica al mondo. Ed era il più bello spettacolo che mai si vedesse, e ognun diceva : Che può esser questo? e ognun se ne faceva maraviglia, e ognun se ne rideva. E tra gli altri certi uccelli per darle la baia[1] come fanno i fanciulli quando e' veggono le maschere, gridando dicevano : Or chi vide mai volar testuggine! oh, oh, la testuggine vola! dalle la baia, ell'è la testuggine! e cotali altre ciance. Il che udendo la testuggine, e volendo far del superbo[2], anzi del pazzo, senza ricordarsi delle ammonizioni datele, piena di vanagloria disse (o volle dire, per parlare più corretto) : Io volo sì; orbe'[3], che ne vuoi tu dire? e a mala pena ebbe aperta la bocca, che lasciato il palo, dov' ella stava attaccata co' denti, cadde in terra, e morissi.

(Dai *Discorsi degli animali.*)

1. *Dare la baia*, se moquer de quelqu'un.
2. *Fare del superbo*, *del pazzo*. Faire l'orgueilleux, le fou, se conduire comme eux.
3. *Orbe'* pour *orbene*.

XXXIII

GUICCIARDINI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

François Guichardin (1482-1540) est avec Machiavel le plus grand historien de l'Italie; sa carrière est cependant bien différente de celle du célèbre secrétaire de la république florentine. Successivement professeur de jurisprudence et ambassadeur sous le gouvernement républicain, il passa sans difficulté au service des Médicis et reçut en récompense de sa docilité des charges importantes. Il sut aussi se rendre agréable à la cour de Rome et jouit de la faveur de Léon X, qui le nomma gouverneur d'abord de Reggio et de Modène, ensuite de Parme. Clément VII n'eut pas moins de confiance en ses lumières; car il le chargea de gouverner la Romagne et le nomma lieutenant général de l'armée pontificale dans sa guerre contre Charles-Quint. Devenu gouverneur de Bologne après le pillage de Rome, il quitta le service pontifical à la mort de Clément VII (1534) et rentra à Florence où il concourut, sous le duc Alexandre, à la réorganisation du gouvernement. L'*Histoire* de Guichardin (*Istoria d'Italia*) embrasse la période qui s'étend de 1490 à 1532. Son style est noble, harmonieux et abondant, mais sa période est parfois trop longue et ses inversions ne sont pas toujours naturelles. Avec Guichardin l'imitation du latin, commencée par Boccace, atteint son plus grand développement et marque d'un cachet caractéristique la littérature du seizième siècle.

LUDOVIC SFORZA S'ENFUIT DE NOVARE EN COSTUME DE SUISSE ET EST FAIT PRISONNIER PAR LES FRANÇAIS.

I capitani svizzeri che erano con Lodovico, benchè nell' espugnazione di Novara avessino dimostrata fede e virtù, si erano per mezzo de' capitani svizzeri che erano nell' esercito de' Franzesi [2], convenuti occultamente con loro [3]. Della qual cosa cominciando per alcune conietture Lodovico a sospettare, sollecitava che quattrocento cavalli e ottomila fanti che si ordinavano a Milano, si unissino seco. Cominciarono a tumultuare in Novara i Svizzeri [4], instigati da' capitani, pigliando per occasione, che 'l dì destinato al pagamento, non si numeravano i danari. Ma il duca, correndo subito al tumulto, con benignissime parole e con tali prieghi che generavano non mediocre compassione, donati ancora loro tutti i suoi argenti, gli fece stare pazienti ad aspettare che da Milano venissino [5] i danari. Ma i capitani loro, temendo che se col duca si univano le genti che si preparavano a Milano, s' impedisse il mettere ad esecuzione il tradimento disegnato; operarono [6] che l' esercito franzese, messosi in arme, si accostò innanzi alle mura di Novara [7], attorniandone una gran parte, e mandati

1. Dans les premiers mois de l'année 1500 le duc de Milan, Ludovic Sforza, dit le More, était parvenu à recouvrer une partie de ses états conquis par Louis XII. Dans les deux armées étaient des Suisses soudoyés par les deux compétiteurs. Ces mercenaires s'entendirent et Ludovic, abandonné devant Novare par ses défenseurs, chercha son salut dans la fuite. Trahi de nouveau, il fut pris et finit ses jours au château de Loches.

2. *Franzesi*, pour *Francesi*.

3. *Con loro*, avec les Français.

4. *I Svizzeri* au lieu de *Gli Svizzeri*, plus régulier.

5. *Venissino* au lieu de *venissero*.

6. *Operarono* firent en sorte.

7. *Novara*, voyez page 4.

alcuni cavalli tra la città e il fiume del Tesino [1], per torre al duca e agli altri la facultà di fuggirsi verso Milano. Il quale, sospettando ogn' ora più del suo male, volle uscire con l'esercito di Novara per combattere con gl' inimici, avendo già mandati fuora i cavalli leggieri e i Borgognoni a cominciare la battaglia. Alla qual cosa gli fu apertamente contradetto da' capitani de' Svizzeri; allegando che senza licenzia de' suoi signori [2], non volevano venire alle mani co' parenti e co' fratelli propri, e con gli altri della sua nazione [3]. Co' quali poco dipoi mescolatisi come se fussino [4] di uno esercito medesimo, dissono [5] volersi partire subito per andarsene alle loro case. Nè potendo il duca, nè con prieghi, nè con le lagrime, nè con infinite promesse piegare la loro barbara perfidia, si raccomandò loro efficacemente, che almeno conducessino lui in luogo sicuro. Ma perchè erano convenuti co' capitani franzesi di partirsi e non menarlo seco; negato di concedergli la sua dimanda, consentirono si mescolasse tra essi in abito d' uno de' loro fanti, per istare alla fortuna, se non fusse riconosciuto, di salvarsi. La quale condizione accettata da lui per ultima necessità, non fu suffiziente [6] alla sua salute. Perchè camminando essi in ordinanza per mezzo dell' esercito franzese, fu (per la diligente investigazione di coloro che e ano preposti a questa cura, o insegnato dai medes mi Svizzeri) riconosciuto, mentre che, mescolato nello squadrone, camminava a piede, vestito e armato come svizzero : e subitamente ritenuto prigione [7]. Spettacolo sì miserabile, che commosse le lagrime insino a molti degl' i-

1. *Tesino* pour *Ticino*, le Tessin.

2. *Suoi Signori* pour *loro Signori*.

3. *Della sua nazione*, de la nation suisse.

4. *Fussino* pour *fossero*.

5. *Dissono* pour *dissero*, seul usité aujourd'hui.

6. *Suffiziente* pour *sufficiente*.

7. *Prigione*, ici prisonnier.

nimici. Fu condotto a Lione, dove allora era il re [1], e introdotto in quella città in sul mezzodì, concorrendo infinita moltitudine a vedere un principe, poco innanzi di tanta grandezza e maestà e per la sua felicità invidiato da molti, ora caduto in tanta miseria. Donde, non ottenuta grazia d'essere, come sommamente desiderava, intromesso al cospetto del re, dopo duoi dì fu menato nella torre di Locces [2] : nella quale stette circa dieci anni, e insino alla fine della vita, prigione; rinchiudendosi in una angusta carcere i pensieri e l'ambizione di colui che prima appena capevano [3] i termini di tutta Italia. Principe certamente eccellentissimo per eloquenza, per ingegno e per molti ornamenti dell' animo e della natura, e degno d'ottenere nome di mansueto e di clemente, se non avesse imbrattata questa laude l' infamia per la morte del nipote [4]; ma da altra parte d' ingegno vano e pieno di pensieri inquieti ed ambiziosi, e disprezzatore delle sue promesse e della sua fede, e tanto presummendo [5] del sapere di se medesimo, che ricevendo somma molestia che e' fusse celebrata la prudenzia e il consiglio degli altri, si persuadesse [6] di potere con l'industria ed arti sue volgere dovunque gli paresse i concetti di ciascuno.

(Dalla *Storia d'Italia*, lib. IV.)

---

1. *Il re*, Louis XII.
2. *Locces*, Loches, château de la Touraine.
3. *Capevano*, embrassaient.
4. Ce neveu dont Guichardin reproche le meurtre à Ludovic le More, est Jean Galéas Sforza qu'il fit, dit-on, empoisonner pour s'emparer du pouvoir.
5. *Presummendo*, *presumendo* au lieu de *presumente*.
6. *Si persuadesse*; *si persuadeva*

LE MOINE JÉROME SAVONAROLE [1].

Costui, avendo esposto pubblicamente il Verbo di Dio più anni continui in Firenze, e aggiunta a singolare dottrina grandissima fama di santità, avea appresso alla maggior parte del popolo vindicatosi [2] nome e credito di profeta; perchè, nel tempo che in Italia non appariva segno alcuno se non di grandissima tranquillità, avea nelle sue predicazioni predetto molte volte la venuta d' eserciti forestieri in Italia, con tanto spavento degli uomini, che e' non resisterebbero loro nè mura nè eserciti; affermando non predire questo e molte altre cose le quali continuamente prediceva, per discorso umano nè per scienze di scritture, ma semplicemente per divina revelazione [3]. E aveva accennato ancora qualche cosa della mutazione dello Stato di Firenze; e in questo tempo, detestando pubblicamente la forma deliberata nel parlamento, affermava la volontà di Dio essere, che e' s' ordinasse un governo assolutamente popolare, e in modo che non avesse a essere in potestà di pochi cittadini alterare nè la sicurtà nè la libertà degli altri; talmente che congiunta la riverenza di tanto nome al desiderio di molti, non potettero quegli che sentivano altrimenti resistere a tanta inclinazione. Ma il dì seguente a quello nel quale terminò la vita di Carlo [4] (giorno celebrato dai Cristiani per la solennità delle Palme), terminò in Firenze l' autorità

1. Jérôme Savonarole, de l'ordre de Saint-Dominique, (1452-1498) a été un réformateur politique et religieux. Il s'est fait le chef d'un parti contraire aux Médicis, et il a tenté de réformer les mœurs du clergé. Vaincu par les ennemis de cette double réforme, il a été sacrifié à leur vengeance et brûlé vif en 1498.

2. *Vindicatosi*, *acquistatosi*.

3. *Revelazione; rivelazione*.

4. *Carlo*, Charles VIII, roi de France.

del Savonarola. Il quale essendo molto prima stato accusato al pontefice, che scandolosamente predicasse contro a' costumi del clero e della corte romana, che in Firenze nutrisse discordie, che la dottrina sua non fosse al tutto cattolica, e per questo stato chiamato con più brevi apostolici a Roma (il che avendo ricusato con allegare diverse scuse), era finalmente l' anno precedente stato dal pontefice separato con le censure dal consorzio della Chiesa. Per la qual sentenza poichè si fu astenuto per qualche mese dal predicare, arebbe [1], se si fosse astenuto più lungamente, ottenuta con non molta difficultà l'assoluzione; perchè il pontefice, tenendo per sè stesso poco conto di lui, si era mosso a procedergli contro più per le suggestioni e stimoli degli avversari, che per altra cagione. Ma egli giudicando che dal silenzio declinasse così la sua riputazione, o s' interrompesse il fine per il qual si moveva, come si era principalmente aumentato dalla veemenza del predicare, disprezzati i comandamenti del pontefice, ritornò di nuovo pubblicamente al medesimo ufizio, affermando le censure pubblicate contro a lui, come contrarie alla divina volontà e come nocive al bene comune, essere ingiuste e invalide, mordendo [2] con grandissima veemenza il papa [3] e tutta la Corte. Da che essendo nata sollevazione grande, perchè i suoi avversari, l'autorità de' quali ogni giorno nel popolo diventava maggiore, detestavano questa inubbidienza, riprendendo che per la sua temerità si alterasse l' animo del pontefice in tempo massimamente che, trattandosi da lui con gli altri collegati della restituzione di Pisa, era conveniente fare ogni opera per confermarlo in questa inclinazione; e da altra parte lo difendevano i suoi fautori allegando, non doversi

1. *Arebbe, avrebbe.*
2. *Mordendo*, blâmant.
3. Le pape était alors Alexandre VI.

per i rispetti umani turbare le opere divine, nè consentire che sotto questi colori[1] i pontefici cominciassero a intromettersi nelle cose della loro Repubblica. Nella qual contenzione essendosi perseverato molti giorni, sdegnandosi maravigliosamente il pontefice e fulminando con nuovi brevi e con minacce di censura contro a tutta la città, fu finalmente comandatogli da' magistrati che desistesse dal predicare. A' quali avendo egli ubbidito, facevano nondimeno molti de' suoi frati in diverse chiese il medesimo. Ma non essendo minore la divisione tra' religiosi che tra' laici, non cessavano i frati degli altri ordini di predicare ferventemente contro a lui, e proruppero alla fine in tanto ardore, che uno de' frati aderenti al Savonarola e uno de' frati Minori si convennero d'entrare in presenza di tutto il popolo nel fuoco, acciocchè, salvandosi o abbruciandosi quello del Savonarola, restasse certo ciascuno se egli era o profeta o ingannatore[2]; imperocchè prima aveva molte volte predicando affermato, che per segno della verità delle predizioni otterrebbe, quando fosse di bisogno, grazia da Dio di passare senza lesione per mezzo del fuoco. E nondimeno essendogli molesto che il ragionamento del farne di presente esperienza fosse stato mosso senza saputa sua, tentò con destrezza d' interromperlo; ma essendo la cosa per sè stessa andata molto innanzi e sollecitata da alcuni cittadini che desideravano che la città si liberasse da tanta molestia, fu necessario finalmente procedere più oltre. E però, essendo il giorno deputato venuti i due frati, accompagnandoli tutti i suoi religiosi, in sulla piazza che è innanzi al Palagio pubblico[3], ove era concorso non solo tutto il popolo fiorentino ma molti delle

1. *Colori*, prétextes, comme en français.
2. *Ingannatore*, imposteur.
3. La place principale, appelée place de la Seigneurie.

città vicine, pervenne a notizia de' frati Minori, il Savonarola avere ordinato che il suo frate quando entrava nel fuoco portasse in mano il Sagramento. Alla qual cosa cominciando a reclamare, e allegando che con questo modo si cercava di mettere in pericolo l'autorità della fede cristiana, la quale negli animi degli imperiti declinerebbe molto se quell' Ostia abbruciasse, e perseverando pure il Savonarola, che era presente, nella sua sentenza, nata tra loro discordia, non si procedette a farne esperienza. Per la qual cosa declinò tanto del suo credito, che il dì seguente, nato a caso certo tumulto, gli avversari suoi prese le armi, e aggiunta all' armi loro l'autorità del sommo magistrato, espugnato il monasterio di San Marco[1] dove abitava, lo condussero insieme con due dei suoi frati nelle carceri pubbliche. Nel qual tumulto i parenti di coloro che l' anno passato erano stati decapitati ammazzarono Francesco Valori, cittadino molto grande e primo dei fautori del Savonarola, perchè l' autorità sua era sopra tutti gli altri stata cagione che e' fossero stati privati della facultà di ricorrere al giudicio del Consiglio popolare. Fu dipoi esaminato con tormenti, benchè non molto gravi, il Savonarola; e in sull' esamine[2] pubblicato un processo, il quale, rimovendo tutte le calunnie che gli erano state date o d' avarizia o di costumi inonesti o d' aver tenuto pratiche occulte con principi, conteneva, le cose predette non per rivelazione divina ma per opinione propria fondata in sulla dottrina e osservazione della Scrittura Sacra; nè essersi mosso per fine maligno o per cupidità d' acquistare con questo mezzo grandezza ecclesiastica, ma bene aver desiderato che per

1. Couvent des Dominicains.

2. *In sull' esamine*, sur ce qu'il avait répondu dans l'interrogatoire, ou simplement dans l'interrogatoire. *Esamine* est un vieux mot qui ne s'emploie plus. On dit aujourd'hui *esame*.

opera sua si convocasse il concilio universale, nel quale si riformassero i costumi corrotti del clero, e lo stato della Chiesa di Dio, tanto trascorso[1], si riducesse in più similitudine che fosse possibile a' tempi che furono prossimi ai tempi degli Apostoli. La qual gloria di dar perfezione a tanta e sì salutare opera, avere stimato molto più che il conseguire il pontificato, perchè quello non poteva succedere se non per mezzo d' eccellentissima dottrina e virtù e di singolare riverenza che gli avessero tutti gli uomini; ma il pontificato ottenersi spesso o con male arti, o per benefizio di fortuna. Sopra il qual processo confermato da lui in presenza di molti religiosi, eziandio del suo Ordine, ma con parole (se è vero quel che poi divulgarono i suoi seguaci) concise e da poter ricevere diverse interpretazioni, gli furono per sentenza del general di San Domenico e del vescovo Romolino che fu poi cardinal di Surrento, commissari deputati dal pontefice, insieme con gli altri due frati, aboliti, con le cerimonie instituite dalla Chiesa romana, gli ordini sacri, e lasciato in potestà della corte secolare dalla quale furono impiccati e abbruciati; concorrendo allo spettacolo della degradazione e del supplicio non minore moltitudine d' uomini, che il dì destinato a fare l' esperimento d' entrar nel fuoco fosse concorsa nel luogo medesimo all' espettazione del miracolo promesso da lui. La qual morte sopportata con animo costante, ma senza esprimer parola alcuna che significasse o il delitto o l' innocenza, non spense la varietà de' giudicii e delle passioni degli uomini; perchè molti lo riputarono ingannatore, molti per contrario credettero, o che la confessione che si publicò fosse stata falsamente fabbricata, o che nella complessione sua molto delicata avesse potuto più la forza dei tormenti che la verità, scu-

1. *Tanto trascorso*, si dégénéré.

sando questa fragilità con l' esempio del principe degli Apostoli, il quale non incarcerato nè astretto da tormenti o da forza alcuna straordinaria, ma a semplici parole d' ancille e di servi, negò d' esser discepolo di quel Maestro, nel quale aveva veduto tanti santi precetti e miracoli.

(Ivi.)

XXXIV

CASTIGLIONE

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Balthazar Castiglione de Mantoue (1468-1529) est comme Della Casa un esprit très-cultivé et un écrivain élégant. Il a vécu avec Bembo à la cour de Guidobaldo, duc d'Urbin, dans la société des hommes les plus instruits de son temps. Tandis que Della Casa a écrit le *Galateo*, espèce de manuel de l'homme bien élevé, Castiglione a composé un livre du même genre pour ceux qui fréquentent la cour, de sorte que ces deux ouvrages se touchent par beaucoup de points : le degré de la condition sociale à laquelle ils s'adressent établit entre eux la seule différence qu'il importe de noter. Ils peignaient l'un et l'autre les habitudes d'une société plus brillante que saine, plus cultivée qu'énergique et vertueuse. Le livre de Castiglione renferme cependant sur la beauté et sur l'amour des passages élevés et d'une éloquence qui s'est heureusement inspirée de Platon.

FRÉDÉRIC III, DUC D'URBIN.

Federico a' dì suoi fu lume della Italia, nè mancano veri e amplissimi testimoni che ancor vivono della sua prudenza, della umanità, della giustizia, della liberalità, dell'animo invitto e della disciplina militare. Della quale precipuamente fanno fede le sue tante vittorie, le espugnazioni dei lochi inespugnabili, la subita prestezza nelle espedizioni, l' avere molte volte con pochissime genti fugato numerosi e validissimi eserciti, nè mai essere stato perditore in battaglia alcuna : di modo che possiamo non senza ragione a molti famosi antichi agguagliarlo. Questi

tra l'altre cose sue laudevoli, nell' aspro sito d' Urbino edificò un palazzo, secondo l' opinione di molti, il più bello che in tutta Italia si ritrovi; e d' ogni opportuna cosa sì ben lo fornì, che non un palazzo, ma una città in forma di palazzo, esser pareva. E non solamente di quello che ordinariamente si usa (come vasi d'argento, apparamenti di camere di ricchissimi drappi d' oro, di seta, e d' altre cose simili), ma per ornamento v' aggiunse una infinità di statue antiche di marmo e di bronzo, pitture singularissime, instrumenti musici d' ogni sorte; nè quivi cosa alcuna volse[1] se non rarissima ed eccellente. Appresso con grandissima spesa adunò un gran numero di eccellentissimi e rarissimi libri greci, latini ed ebraici, i quali tutti ornò d' oro e d' argento, estimando che questa fusse la suprema eccellenza del suo magno palazzo. Costui adunque seguendo il corso della natura, già di sessantacinque anni, come era visso[2], così gloriosamente morì, e un figliuolino di dieci anni, che solo maschio aveva, e senza madre, lasciò signore dopo sè, il quale fu Guid' Ubaldo.

(Dal *Cortigiano*.)

1. *Volse, volle.*

2. *Visso*, aujourd'hui *vissuto*.

XXXV

NARDI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Jacques Nardi est avec Varchi, Segni et Nerli, un des historiens de la dernière période du gouvernement républicain de Florence. Témoin et acteur dans les événements qui ont accompagné la chute des anciennes institutions de sa patrie, il a décrit ce qu'il a vu lui-même ou appris directement de ses contemporains. Son *Histoire* va de 1492 à 1531. Fidèle à ses convictions, Nardi, après l'institution du pouvoir ducal, se retira à Venise et finit ses jours en exil.

ANTOINE GIACOMINI [1].

Fu Antonio di statura più che mediocre, di corpo robusto e in tutti i membri assai bene proporzionato, di colore ulivigno, e di complessione collerica, declinante alla melanconia. Profondo e fisso nelle cogitazioni, nondimeno in tutte le sue azioni presto e risoluto, e molto pronto ed efficace, e impaziente dell' indugio : perchè credeva e affermava la pigrizia e la tardità esser nimica delle occasioni. Nella gioventù e mentre era sano, paziente de' disagi. Fu eziandio parco nel vestire; e ridevasi di quelli che si dilettavano de' soverchi ornamenti delle vesti, quasi che non avessero altra parte onde si rendessero riguardevoli nel suo vivere privato, quanto alla

1. Célèbre capitaine florentin.

delicatezza delle vivande; ma la mensa voleva che fosse abbondante, così nella vita domestica e privata come quando era ne' reggimenti e negli eserciti. Perchè era molto ospitale e largo nel ricevere gli amici; e i medesimi ai quali ei comandava in campo, trattandoli secondo la dignità del grado suo, intratteneva poi e accarezzava umanissimamente in casa secondo la loro qualità, e come si conveniva al privato cittadino. Sicchè la famigliarità non lo faceva disprezzabile, ma amabile; come la maestà de' magistrati da lui esercitati non lo aveva fatto odioso, ma venerabile. Con l'astinenza e sobrietà del mangiare e del bere, come che non fosse perfettamente sano, si rendeva bastante a sopportare le vigilie che nella guerra e ne' tempi pericolosi erano quasi continove, andando egli spesse volte per il campo, sconosciuto e poco accompagnato, per vedere come si facevano le guardie e per correggere gli errori. Nel punir quelli era rigidissimo : dicendo che i falli della milizia portano seco congiunta troppo tosto la pena della quale ne sente non meno l'innocente che il delinquente. Ma molto più fu egli larghissimo rimuneratore, e massimamente delle cose fatte valorosamente dai soldati : e diceva che gli onori li facevano correre come gli sproni i cavalli; ma che il premio di questi era il pallio, e di quelli alla fine la morte. E tale possiamo dire che fosse il premio e il fine insieme delle opere di quest' egregio cittadino, poichè egli ebbe speso la maggior parte de' migliori anni suoi e la sua sanità ne' servigi della patria.

(Dalla *Vita di Antonio Giacomini*.)

XXXVI

MACHIAVELLI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Ce nom rappelle des polémiques ardentes et des jugements contradictoires. Il est certain que dans son *Prince*, Machiavel décrit une politique qui est la négation de la morale, tandis que dans ses *Discours sur la première décade* de Tite-Live, il s'applique tantôt à suivre la marche de la tyrannie et tantôt à montrer celle de la justice. Les artifices d'un despotisme inique et perfide étaient malheureusement si communs de son temps que les écrits de ce grand observateur du monde politique devaient nécessairement en reproduire l'image.

Dans un siècle passionné pour l'imitation du latin Machiavel, sans qu'il s'en détache entièrement, se fait cependant remarquer par la force, l'originalité et la franchise de son style. Son *Histoire de Florence* est un de ses titres les plus solides. On y trouve le jugement et le savoir d'un homme auquel le maniement des affaires, l'expérience des choses humaines et la connaissance profonde des grands modèles de l'antiquité ont assuré les qualités d'un historien accompli. Secrétaire de la Seigneurie à vingt-neuf ans, employé pour la république dans un grand nombre d'ambassades et d'affaires importantes, Machiavel est un de ces écrivains qui se sont formés dans l'exercice de leurs fonctions, autant que par l'étude et la méditation. Accusé d'être hostile aux Médicis, il fut privé de son emploi après la restauration de leur puissance et mis par leur ordre à la torture, après une conspiration dans laquelle il fut soupçonné d'avoir trempé (1512).

Né à Florence, en 1469, il mourut en 1527. Son *Art de la guerre* et ses *Comédies* témoignent de la variété admirable de son génie et de ses connaissances.

UN DES SEIGNEURS DE FLORENCE DÉTOURNE GAUTHIER, DUC D'ATHÈNES, DE S'EMPARER DU POUVOIR DANS CETTE CITÉ[1].

Noi veniamo, o signore, a voi mossi prima dalle vostre domande, di poi dai comandamenti che voi avete fatti per ragunar il popolo; perchè ci pare esser certi che voi vogliate straordinariamente ottenere quello, che per l'ordinario non vi abbiamo acconsentito. Nè la nostra intenzione è con alcuna forza opporci ai bisogni vostri, ma solo di dimostrarvi quanto sia per esservi grave il peso che voi vi recate addosso, e pericoloso il partito che voi pigliate; acciocchè sempre vi possiate ricordare dei consigli nostri, e di quelli di coloro, i quali altrimenti non per vostra utilità, ma per sfogare la rabbia loro vi consigliano. Voi cercate far serva una città, la quale sempre è vivuta libera; perchè la signoria che noi concedemmo già ai Reali di Napoli[2], fu compagnia, e non servitù. Avete voi considerato quanto in una città simile a questa importi, e quanto sia gagliardo il nome della libertà, il quale forza alcuna non doma, tempo alcuno non consuma, e merito alcuno non contrappesa? Pensate, signore, quante forze sieno

1. En 1342 les Florentins étaient en guerre avec les Pisans auxquels ils disputaient la possession du territoire de Lucques. Ils demandèrent du secours à Robert, roi de Naples, et celui-ci leur envoya Gauthier de Brienne, appelé le duc d'Athènes, du nom du duché que son père avait possédé en Grèce et qu'il avait perdu en 1312. Gauthier avait déjà gouverné Florence en 1326 en qualité de lieutenant du duc de Calabre, et les Florentins n'avaient eu qu'à se louer de sa conduite. Il n'en fut pas de même en 1342. Gauthier voulut s'emparer du pouvoir et se faire tyran. Il fut chassé par le peuple insurgé.

2. En 1312 et en 1326 Florence se donna aux rois de Naples en échange des secours qu'ils lui fournirent. L'orateur fait observer que la ville ne leur avait pas cédé l'autorité entière, mais le partage du pouvoir.

necessarie a tenere serva una tanta città. Quelle che forestiere voi potete sempre tenere non bastano; di quelle di dentro voi non vi potete fidare, perchè quelli che vi sono ora amici, e che a pigliare questo partito vi confortano, come eglino avranno battuti coll'autorità vostra i nimici loro, cercheranno come possino[1] spegnere voi, e farsi Principi loro. La plebe, in la quale voi confidate, per ogni accidente, benchè minimo, si rivolge; in modo che in poco tempo voi potete temere di avere tutta questa città nimica; il che fia[2] cagione della rovina sua e vostra. Nè potrete a questo male trovare rimedio; perchè quelli signori possono fare la loro signoria sicura che hanno pochi nimici, i quali, o con la morte, o con l'esilio, è facile spegnere. Ma negli universali odj non si trovò mai sicurtà alcuna; perchè tu non sai donde ha a nascere il male, e chi teme di ogni uomo, non si può mai assicurare di persona[3]. E se pure tenti di farlo, ti aggravi nei pericoli; perchè quelli che rimangono, si accendono più negli odj, e sono più parati[4] alla vendetta. Che il tempo a consumare i desiderj della libertà non basti, è certissimo; perchè s'intende spesso quella[5] essere in una città da coloro riassunta che mai la gustarono, ma solo per la memoria che ne avevano lasciata i padri loro, l'amano; e perciò quella ricuperata con ogni ostinazione e pericolo conservano. E quando mai i padri non l'avessero ricordata, i palagi pubblici, i luoghi de' magistrati, l'insegne de' liberi ordini la ricordano; le quali cose conviene che siano con grandissimo desiderio da cittadini conosciute. Quali opere volete voi che siano le vostre, che contrappesino

1. *Possino* pour *possano*.
2. *Fia*, *sarà*.
3. *Di persona*, même sens que personne en français; en italien on dit plus généralement *alcuno*, *nessuno*.
4. *Parati*, prêts.
5. *Quella*, la liberté.

alla dolcezza del vivere libero, o che faccino[1] mancare gli uomini del desiderio delle presenti condizioni? non se voi aggiugneste a questo imperio tutta la Toscana, e se ogni giorno tornassi[2] in questa città trionfante de' nimici nostri; perchè tutta quella gloria non sarebbe sua, ma vostra; ed i cittadini non acquisterebbero sudditi, ma conservi, per i quali si vedrebbero nella servitù raggravare. E quando i costumi vostri fussero santi, i modi benigni, i giudizi retti, a farvi amare non basterebbero. E se voi credessi che bastassero, ve ne ingannereste; perchè ad uno consueto a vivere sciolto, ogni catena pesa, ed ogni legame lo stringe. Ancora che[3] trovare uno stato violento con un principe buono sia impossibile, perchè di necessità conviene o che diventino simili, o che presto l'uno per l'altro rovini. Voi avete dunque a credere o di avere a tenere con massima violenza questa città, alla qual cosa le cittadelle, le guardie, gli amici di fuora molte volte non bastano; o di essere contento a quella autorità che noi vi abbiamo data a che noi vi confortiamo, ricordandovi che quel dominio è solo durabile, che è volontario; nè vogliate, acciecato da un poco d'ambizione, condurvi in luogo, dove non potendo stare, nè più alto salire, siate, con massimo danno vostro e nostro di cadere necessitato.

(Dalle *Storie fiorentine*, lib. II.)

1. *Faccino* pour *facciano*.
2. *Tornassi* pour *tornaste* et plus bas *credessi* pour *credeste*.
3 *Ancora che*, locution elliptique, comme s'il y avait: ajoutez à cela que.

JEAN DE MÉDICIS [1].

In questo tempo Giovanni de'Medici ammalò, e conoscendo il mal suo mortale, chiamò Cosimo e Lorenzo suoi figliuoli, e disse loro : « Io credo esser vivuto quel tempo che da Dio e dalla natura mi fu, al mio nascimento, consegnato. Muoio contento, poichè io vi lascio ricchi, sani, e di qualità che voi potrete, quando voi seguitiate le mie pedate, vivere in Firenze onorati e con la grazia di ciascuno. Perchè niuna causa mi fa tanto morir contento, quanto mi ricordare [2] di non aver mai offeso alcuno, anzi piuttosto, secondo ch'io ho potuto, beneficato ognuno. Così conforto a far voi. Dello Stato, se voi volete vivere sicuri, toglietene quanto ve ne è dalle leggi e dagli uomini dato, il che non vi recherà mai nè invidia nè pericolo : perchè quello che l'uomo si toglie, non quello che all'uomo è dato, ci fa odiare; e sempre ne avrete molto più di coloro che, volendo la parte d'altri, perdono la loro, e avanti che la perdano vivono in continui affanni. Con queste arti io ho tra tanti nimici, tra tanti dispareri non solamente mantenuta, ma accresciuta la riputazione mia in questa città. Così, quando seguitiate le pedate mie, manterrete ed accrescerete voi; ma quando faceste altrimenti, pensate che il fine vostro non ha ad essere altrimenti felice, che sia stato quello di coloro che, nella memoria nostra, hanno rovinato sè e distrutta la casa loro. » Morì poco dipoi, e nell'universale della città lasciò di sè un grandissimo desiderio, secondochè meritavano le sue ottime qualità. Fu Giovanni misericordioso, e non solamente dava elemosine a chi le domandava, ma molte volte al bisogno

1. Jean de Médicis réussit par ses largesses et par sa bienveillance à rétablir le pouvoir de sa famille à Florence. Gonfalonier en 1421, il mourut en 1429.

2. *Mi ricordare*, au lieu de *ricordarmi*.

de' poveri senza essere domandato soccorreva. Amava ognuno, i buoni lodava, e de' cattivi aveva compassione. Non domandò mai onori, ed ebbegli tutti. Non andò mai in palagio [1] se non chiamato. Amava la pace, e fuggiva la guerra. Alle avversità degli uomini sovveniva, le prosperità aiutava. Era alieno dalle rapine pubbliche, e del bene comune aumentatore. Ne' magistrati grazioso; non di molta eloquenza, ma di prudenza grandissima. Mostrava nella presenza [2] melanconico, ma era poi nella conversazione piacevole e faceto. Morì ricchissimo di tesoro, ma più di buona fama e di benivolenza [3]. La cui eredità, così de' beni della fortuna come di quelli dell' animo, fu da Cosimo non solamente mantenuta, ma accresciuta.

(Dalle *Storie fiorentine*.)

1. Il s'agit du palais de la Seigneurie ou du Gouvernement.

2. *Mostrava nella presenza melanconico*, sous-entendu *si*. Mot à mot il se montrait mélancolique dans son aspect.

3. *Benivolenza* pour *benevolenza*.

XXXVII

LEONARDO DA VINCI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Peintre, sculpteur, architecte, ingénieur, mathématicien, physicien, naturaliste, philosophe, écrivain didactique et poëte improvisateur, inventeur dans toutes les sphères de l'art et de la science, Vinci a étonné ses contemporains par la puissante fécondité et l'harmonie prodigieuse d'un génie unique peut-être dans l'histoire de l'esprit humain. Comme il a traité tous les genres, il a nécessairement disséminé ses forces, et il est plus difficile de faire ressortir d'une manière complète sa puissante originalité. La plupart de ses écrits sont encore inédits. Son *Traité de la peinture* renferme avec les règles de cet art des considérations d'un ordre élevé. Il a vécu de 1452 à 1519. Né à Vinci, près d'Empoli, en Toscane, il passa sa jeunesse à Florence, se rendit célèbre par ses œuvres de peinture et de sculpture, ainsi que par ses travaux hydrauliques, à la cour de Ludovic le More, duc de Milan; après la chute de ce prince il resta quelque temps au service de César Borgia comme ingénieur militaire, fit un court séjour à Florence et finit ses jours en France au service de François Ier.

COMMENT ON DOIT REPRÉSENTER UNE TEMPÊTE.

Se tu vuoi figurar bene una fortuna[1], considera e poni bene i suoi effetti, quando il vento soffiando

1. *Fortuna*, tempête.

sopra la superficie del mare o della terra rimove e porta seco quelle cose che non sono ferme con la universale massa. E per figurar fortuna, farai prima le nuvole spezzate e rotte drizzarsi per il corso del vento, accompagnate dall'arenose polveri levate da' lidi marini : e rami e foglie, levate per la potenza del vento, sparse per l' aria in compagnia di molte altre cose leggiere : gli alberi ed erbe piegate a terra, quasi mostrar di voler seguire il corso de' venti, con i rami storti fuor del naturale loro stato, con le scompigliate e rovesciate foglie : e gli uomini, che vi si trovano, parte caduti e rivolti per li panni e per la polvere quasi sieno sconosciuti[1]; e quelli che restano ritti, sieno dopo qualche albero abbracciati a quello, perchè il vento non gli strascini : altri con le mani agli occhi per la polvere chinati a terra, ed i panni ed i capelli dritti al corso del vento. Il mare turbato e tempestoso sia pieno di ritrosa spuma infra le elevate onde, ed il vento faccia levare infra la combattuta aria della spuma più sottile, a guisa di spessa ed avviluppata nebbia. I navigli che dentro vi sono, alcuni se ne faccia con vela rotta, ed i brani d'essa ventilando fra l'aria in compagnia d'alcuna corda rotta : alcuni con alberi rotti caduti col naviglio attraversato e rotto infra le tempestose onde ; ed uomini gridando, abbracciare il rimanente del naviglio. Farai le nuvole cacciate da impetuosi venti, battute nell' alte cime delle montagne, e fra quelle avviluppate e ritorte a guisa o similitudine dell' onde percosse negli scogli : l'aria spaventosa per l' oscure tenebre fatte dalla polvere, nebbia, e nuvoli folti.

(Dal *Trattato della Pittura.*)

1. Méconnaissables à cause de la poussière qui les environne.

XXXVIII

PANDOLFINI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Son *Traité de la famille* est une étude des devoirs relatifs à la société domestique. Il est précieux pour l'histoire des idées et des mœurs, non moins que pour la beauté d'un style pur et bien en rapport, par sa noble simplicité, avec les vertus dont il retrace l'image. L'auteur de cet écrit célèbre est florentin ; il vécut de 1365 à 1446

LA CAMPAGNE.

La villa porge utile grande e onesto. Tutti gli altri esercizi si trovano pieni di travagli, di pericoli, di sospetti, di danni, pentimenti e temimenti[1]. Imperocchè nel comprare si richiede cura ; in conducere[2], paura ; in serbare, pericolo ; in vendere, sollecitudine ; in credere[3], sospetto; in ritrarre, fatica ; nel commutare inganno : e così d'ogni esercizio resultano molti danni e affanni e agonie[4] di mente. La villa si trova graziosa, fidata, veridica. Se tu la governi a' tempi e con amore, mai le parrà averti sodisfatto, sempre ti aggiunge premio a premio. Alla primavera, la villa ti dà grandi sollazzi, verzure, fiori, odori, canti di uccelli ; ed isforzasi con ogni maniera farti lieto e giocondo. Tutta ti ride, e prometteti grande ricolta ; riempieti d' ogni buona speranza, diletto e piacere.

1. *Temimenti* pour *timori* ; mot archaïque.
2. *Conducere*, louer, archaïque.
3. *Credere*, prêter. Ce mot ne s'emploie plus en ce sens.
4. *Agonie*, angoisses.

Di poi, quanto si trova la villa cortese! Ella ci manda a casa ora uno, ora un altro frutto; mai lascia la casa vota di qualche suo premio. All'autunno, ti rende la villa alle tue fatiche ed a' tuoi meriti ismisurato frutto, premio e mercè; e quanto volentieri, e con quanta abbondanza! Per uno, dodici; per un piccolo sudore, più botti di vino; e quello che è vecchio in casa, la villa te lo dà nuovo, stagionato, netto e buono. Riempieti la casa per tutto il verno d'uve fresche e secche, susine, noci, fichi, pere, mele, mandorle, nocciuole, giuggiole, melagrane e altri frutti sani e pomi odoriferi e piacevoli; e di dì in dì non resta mandarti[1] degli altri frutti più serotini. Nel verno, non dimentica esserci liberale : ella ci manda legne, olio, sermenti, lauri, ginepri, per farci, ritirati dalle nevi e da' venti, fiamma odorifera e lieta. E se ti diletta starti[2] seco, la villa ti conforta di splendido sole; porgeti la lepre, il capriuolo, il porco salvatico, le starne, i fagiani e più altre ragioni[3] d'uccelli, ed il campo lato, che tu possa correre loro dietro con tuo grande spasso. Datti de' polli; latte, capretti, giuncate e delle altre delizie, che tutto l' anno ti serba : e sforzasi che in tutto l' anno in casa non ti manchi nulla. Ingegnasi che nell' animo tuo non entri alcuna malinconia o angustia; ti riempie di piacere e d' utile. E se ti richiede opere, te le ricompensa in più doppi, e vuole che l' opere ed il tuo esercizio sia pieno di diletto, e non minore alla tua sanità[4], che utile alla cultura. Che bisogna più dirne? Non si potrebbe lodare a mezzo quanto la villa fa pro alla sanità, ed è comoda al vivere nostro, e necessaria alla famiglia. Sempre fu detto da' savi : la villa essere refugio de' buoni uomini, onesti, giusti e massai[5], e guadagno

1. *Non resta*, ne cesse pas.
2. *Starti* pour *stare*.
3. *Ragione* pour *specie*.
4. *Non minore*, non moins convenable.
5. *Massai*, économes.

con diletto. Spasso piacevolissimo, uccellare, cacciare, pescare a' tempi competenti. Nè bisogna, come negli altri mestieri ed esercizi, temere perfidie nè fallacie: nulla vi si fa in oscuro, nulla non veduto e conosciuto da tutti; non vi se' ingannato; non bisogna chiamare nè giudici nè notai nè testimoni, nè fare litigi, nè altre cose simili odiose e dispettose e piene di turbazioni, chè il più delle volte sarebbe meglio in quelle perdere, che con tante molestie d'animo guadagnare. E meglio[1], che potete ridurvi in villa, vivere con molto più riposo e procurare[2] voi medesimi a' fatti vostri. Ne' dì delle feste[3], sotto l'ombra, con ragionamenti piacevoli degli armenti, della lana, del bue, delle vigne, delle sementi[4]; senza contenzione, relazione e rumori, i quali nella città mai non restano[5]. Tra' cittadini sono ingiurie, risse, superbie, e altre disonestà orribili a dirle. Nella villa nulla può dispiacere; tutto vi si ragiona con diletto; da tutti siamo volentieri e uditi e compiaciuti; ciascuno ricorda quello che s'appartiene alla cultura, e ciascuno emenda e insegna, ove tu errassi in piantare e sementare. Ivi niuna invidia, niuno odio, niuna malevolenza può nascere[5]: ma piuttosto lode. Godonsi alla villa que' dì ariosi e chiari e aperti; hannovisi leggiadri e giocondi spettacoli, ragguardando que' colletti fronzuti, que' piani vezzosi, quelle fonti e que' rivi che saltellando si nascondono fra quelle chiome dell'erbe. E quello che più diletta, fuggonsi gli strepiti, i tumulti e la tempesta della città, della piazza e del palagio. Puoi alla villa nasconderti per non vedere le superbie, le maggiorie[6],

1. *E meglio*, il y a mieux, car vous pouvez.

2. *Procurare* pour *aver cura*, avoir soin.

3. Sous-entendu : *te ne stai*, tu te tiens.

4. *Sementi; semente* est plus usité.

5. *Non restano*, ne s'arrêtent jamais.

6. *Le maggiorie*, pouvoir exorbitant.

gli sforzamenti, i superchi oltraggi, le iniquità, le ingiustizie, le disonestà, la tanta quantità de' mali uomini; i quali per la città continuamente ti si parano innanzi, nè mai restano di empierti gli orecchi di strane loro volontà. Vita beata starsi alla villa; felicità non conosciuta!

(Dal *Governo della famiglia.*)

XXXIX

PALMIERI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Palmieri a écrit un traité *De la Vie politique* ou du citoyen dans lequel on reconnaît l'influence de la renaissance. Ce traité peut être comparé à celui *De la famille* qu'on attribue à Agnolo Pandolfini. L'un et l'autre sont remarquables par la rectitude des idées et des sentiments comme par la grâce et l'élégance du style. Palmieri, né à Florence en 1405, y mourut en 1475.

L'AMITIÉ.

Sono di fama immortale Damone e Pizia, dei quali preso l'uno da Dionisio Siracusano tiranno, e condannato alla morte, domandò a lui tanto tempo da andare a rivedere la propria famiglia ed ordinare certe sue cose, e non dubitò promettere l'altro per mallevadore della vita. Impetrato il partirsi, lasciò l'amico e andò assai lungi. Dionisio e tutti gli altri, maravigliandosi di sì grande ed inaudita fede, dubbiosamente aspettavano il fine. Poi appressandosi il dì del termine[1], ciascuno si faceva beffe di sì sciocca promessa; il mallevadore continuamente affermava di niente dubitare; infine l'ultimo dì del termine ecco tornare il principale[2] alla morte. Dionisio, vedendo tanta costante fede, tutto commosso, la sua crudeltà mutò in mansuetudine, l'odio in

1. Le jour fixé.

2. Ici le condamné.

amore, e la pena remunerò con premio, pregandoli piacesse loro di riceverlo terzo in tale amicizia. In simile effetto Pilade ed Oreste, non conosciuti dal re che voleva uccidere Oreste, efficacemente affermavano ciascuno essere Oreste, volendo ciascuno di loro piuttosto la propria morte consentire, che quella dell' amico vedere. Grandissima forza è quella dell'amicizia; quando la sperienza[1] mostra, che ella fa agli uomini sprezzare la morte (che, quando è consiglio, non è senza eccellente virtù); e la quale, come approvatamente si dice, che non può essere se non fra buoni. Perocchè da Dio è stata ordinata per aiuto della virtù e non per compagnia de' vizi, e solo si conviene e sta bene con coloro nei quali risplende alcuna virtù degna d' essere amata. Quando infra tali uomini è congiunta la carità della scambievole dilezione[2], mirabili sono le attitudini ed i frutti che seguono da quella prima: è cosa conveniente a nostra natura, attissima a godere ogni prosperità, consolatrice delle miserie nostre, e sicuro refugio di ogni nostro detto e fatto; perocchè nulla cosa è nella vita più dolce che avere con chi ogni cosa conferire, come teco medesimo. Dovunque vai, l' amicizia t' accompagna, assicura ed onora; sempre ti giova, sempre ti diletta e non è mai molesta o grave, in ogni luogo si usa ed è necessaria ed utile; tutte le prosperità accresce, falle abbondanti e splendide: le avversità comunica, divide, e falle sopportar più leggieri[3], in qualunque infermità sempre è presente, conforta e sovviene; mantiene l' unione, la memoria di chi è assente, e fa presente quelli che sono di lungi, ricordandosene, e seguitandoli col desiderio dell' animo come se fossero presenti. Sopra ogni altra cosa, l'amicizia mantiene le comodità e gli or-

1. *Sperienza* pour *esperienza*.

2. *Dilezione*, mot vieilli.

3. *Leggieri* pour *leggiere*.

namenti del mondo, perocchè tolta di terra, niuna famiglia si trova sì stabile, nè sì potente e ferma repubblica, che non fosse brevissimamente con ruina in ultimo sterminio disfatta; perocchè per la concordia le cose piccole sempre crescono, e per la discordia grandissime si distruggono.

(Dal *Trattato della Vita civile.*)

XL

BOCCACCIO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Fils d'un marchand de Certaldo, en Toscane, Jean Boccace est né à Paris en 1313. Il exerça la profession de son père pendant sa jeunesse; mais sa passion pour les lettres, son admiration pour Dante et les grands auteurs de l'antiquité, les conseils de Pétrarque et surtout les heureuses dispositions de son talent, jointes à des études persévérantes, en firent un écrivain de premier ordre. Boccace est le prosateur le plus accompli du premier âge de la littérature italienne. Il est pur comme ses devanciers, mais il a sur eux l'avantage d'une culture exquise et d'un goût plus délicat. Il est cependant le premier qui ait mis la prose sur la pente de l'imitation latine; on le remarque surtout dans ses périodes souvent trop longues et dans ses inversions quelquefois peu naturelles. Le *Décaméron*, recueil de nouvelles divisées en dix journées, est le plus célèbre de ses ouvrages; les récits dont il se compose ne peignent que trop bien les mœurs corrompues de son temps et le côté le moins noble de sa vie. Il mourut dans son pays en 1375.

LE JUIF MELCHISEDEC ÉVITE UN GRAND DANGER GRACE AU CONTE DES TROIS ANNEAUX.

Il Saladino[1] il valore del qual fu tanto, che non solamente di piccolo uomo il fe di Babilonia soldano, ma ancora molte vittorie sopra li re saracini e cristiani gli fece avere, avendo in diverse guerre e in grandissime sue magnificenze speso tutto il suo tesoro, e per alcuno accidente[2] sopravvenutogli bisognandogli una buona quantità di danari, nè veggendo donde così prestamente, come gli bisognavano, aver gli potesse, gli venne a memoria un ricco Giudeo, il cui nome era Melchisedech, il quale prestava ad usura in Alessandria, e pensossi costui avere da poterlo servire, quando volesse; ma sì era avaro, che di sua volontà non l'avrebbe mai fatto, e forza non gli voleva fare[3] : per che, stringendolo il bisogno, rivoltosi tutto a dover trovar modo come il Giudeo il servisse, s'avvisò di fargli una forza da alcuna ragion colorata[4]. E fattolsi[5] chiamare, e familiarmente ricevutolo, seco il fece sedere, e appresso gli disse : valente uomo, io ho da più persone inteso che tu se' savissimo, e nelle cose di Dio senti molto avanti[6], e perciò io saprei volentieri da te, quale delle tre leggi[7] tu reputi la verace, o la giudaica[8], o la sara-

1. Ce Saladin est vraisemblablement celui qui reconquit Jérusalem sur Guy de Lusignan en 1187.

2. *Accidente*, événement imprévu.

3. *Far forza*, forcer, obtenir par la violence.

4. *Forza colorata da alcuna ragione*, violence cachée sous quelque apparence de raison.

5. *Fattolsi chiamare*, syncope qui ne s'emploie plus. *Fattolo chiamare a sè.*

6. *Sentire molto avanti*, sentir, penser en avançant beaucoup, c'est-à-dire avoir des idées profondes, être profondément instruit.

7. *Leggi*, lois religieuses, religions.

8. Celle des Juifs, ou celle des etc.

cina, o la cristiana. Il Giudeo, il quale veramente era savio uomo, s'avvisò troppo bene che il Saladino guardava di pigliarlo nelle parole[1], per dovergli muovere alcuna quistione, e pensò non potere alcuna di queste tre più l'una che l'altra lodare, che il Saladino non avesse la sua intenzione[2]. Per che, come colui il qual pareva d'aver bisogno di risposta, per la quale preso non potesse essere, aguzzato lo ingegno[3], gli venne prestamente avanti quello che dir dovesse, e disse : Signor mio, la quistione la qual voi mi fate è bella, e a volervene dire ciò che io ne sento, mi vi convien dire una novelletta, qual voi udirete. Se io non erro, io mi ricordo aver molte volte udito dire che un grande uomo e ricco fu già, il qual[4] intra l'altre gioie più care, che nel suo tesoro avesse, era un anello bellissimo e prezioso; al quale per lo suo valore e per la sua bellezza volendo fare onore, e in perpetuo lasciarlo ne' suoi discendenti, ordinò che colui de' suoi figliuoli, appo il quale, sì come lasciatogli da lui, fosse questo anello trovato, che colui s'intendesse essere il suo erede, e dovesse da tutti gli altri essere come maggiore onorato e riverito. Colui, al quale da costui fu lasciato, tenne simigliante ordine[5] ne' suoi discendenti, e così fece come fatto avea il suo predecessore. Ed in brieve[6] andò questo anello di mano in mano a molti successori; ed ultimamente pervenne alle mani ad uno, il quale avea tre figliuoli belli e

1. *Guardare di pigliarlo nelle parole*, cherchait à le surprendre dans les mots, pour lui faire payer une grosse amende et lui extorquer l'argent dont il avait besoin.

2. *Intenzione*, l'intention pour le but.

3. *Aguzzar l'ingegno*, aiguiser l'esprit, faire un effort pour trouver la pensée qu'on cherche.

4. *Il quale*, relatif suspendu, qui ne régit point de verbe, mais qui suppose une préposition sous-entendue comme *appo; appo il quale*.

5. *Tenne simigliante ordine*, suivit la même disposition.

6. *Brieve* pour *breve*.

virtuosi e molto al padre loro obedienti[1]; per la qual cosa tutti e tre parimente gli amava. E i giovani, li quali la consuetudine dello anello sapevano[2], sì come vaghi ciascuno d'essere il più onorato tra' suoi, ciascuno per sè, come meglio sapeva, pregava il padre, il quale era già vecchio, che quando a morte venisse, a lui quello anello lasciasse. Il valente uomo[3] che parimente tutti gli amava, nè sapeva esso medesimo eleggere a qual piuttosto lasciar lo volesse, pensò, avendolo a ciascun promesso, di volergli tutti e tre soddisfare: e segretamente ad un buon maestro[4] ne fece fare due altri, li quali sì furono simiglianti al primiero, che esso medesimo, che fatti gli avea fare, appena conosceva qual fosse il vero. E venendo a morte, segretamente diede il suo[5] a ciascun dei figliuoli: li quali dopo la morte del padre volendo ciascuno l'eredità e l'onore occupare, e l'uno negandolo all'altro, in testimonianza di dover ciò ragionevolmente fare, ciascuno produsse fuori il suo anello. E trovatisi gli anelli sì simili l'uno all'altro, che qual fosse il vero non si sapeva conoscere, si rimase la quistione, qual fosse il vero erede del padre, in pendente ed ancor pende. E così vi dico, Signor mio, delle tre leggi alli tre popoli date da Dio Padre, delle quali la questione proponeste: ciascuno la sua eredità, la sua vera legge ed i suoi comandamenti si crede avere a fare; ma chi se l'abbia[6], come degli anelli, ancora ne pende la questione. Il Saladino conobbe, costui ottimamente essere saputo uscire del laccio il quale davanti a' piedi teso gli aveva; e perciò dispose di aprirgli il suo bisogno[7] e vedere se

1. *Obedienti* s'écrirait aujourd'hui *obbedienti*.

2. *La consuetudine dello anello*, l'usage qu'on faisait de l'anneau.

3. *Valente*, prudent.

4. *Maestro*, maître en orfévrerie, orfèvre.

5. *Il suo*, son anneau.

6. *L'abbia*. *La* se rapporte à la vraie religion.

7. *Aprírgli il suo bisogno*,

servire il volesse; e così fece, aprendogli ciò che in animo avesse avuto di fare, se così discretamente, come fatto avea, non gli avesse risposto. Il Giudeo liberamente[1] d'ogni quantità che il Saladino richiese il servì; e il Saladino poi interamente il soddisfece; ed oltre a ciò gli donò grandissimi doni, e sempre per suo amico l'ebbe, e in grande e onorevole stato appresso di sè il mantenne.

ui manifester son besoin d'argent.

1. *Liberamente*, sans contrainte, volontiers.

XLI

VILLANI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Jean Villani, le plus célèbre chroniqueur de Florence, raconte lui-même que s'étant rendu à Rome, en l'an 1300, à l'occasion du jubilé, la vue des monuments de la capitole du monde ancien, jointe à son admiration pour les écrivains qui en ont célébré les origines et la grandeur, lui inspira l'idée de consacrer à l'histoire de sa ville natale un récit qui remontât à la fondation de Florence et en suivît les accroissements jnsqu'à son temps. Admirable pour la simplicité et la naïveté du style, l'ouvrage de Villani est dépourvu de cet esprit critique que réclame l'histoire, et la fable s'y trouve trop souvent mêlée à la vérité. Il est cependant très-instructif et généralement exact lorsqu'il s'agit des événements les plus rapprochés de son temps, et surtout de ceux dans lesquels il a été témoin ou acteur. Livré au commerce et aux affaires politiques, Villani servit sa patrie avec une honorable activité. On ignore la date de sa naissance; il mourut de la peste en 1348. Sa *Chronique*, divisée en douze livres, a été continuée par son frère Mathieu jusqu'à l'année 1363, et ensuite par Philippe, fils de ce dernier.

LE PÈLERIN A LA COUR DE RAIMOND BERLINGHIERI.

Il conte Raimondo fu gentile signore di legnaggio, e fu d'una progenia di que' della casa d'Araona[1], e di quella del conte di Tolosa. Per retaggio fu sua la

1. *Araona* pour *Aragona*.

Proenza[1] di qua dal Rodano; signore fu savio e cortese, e di nobile stato e virtuoso, e al suo tempo fece onorate cose; e in sua corte usarono[2] tutti i gentili uomini di Proenza, e di Francia e Catalogna per la sua cortesia e nobile stato; e molte cobbole e canzoni provenzali di gran sentenzie fece[3]. Arrivò in sua corte un romeo[4] che tornava da San Jacopo[5], e udendo la bontà del conte Raimondo, ristette in sua corte, e fu sì savio e valoroso, e venne tanto in grazia al conte, che di tutto il fece maestro e guidatore; il quale sempre in abito[6] onesto e religioso si mantenne, e in poco tempo per sua industria e senno raddoppiò la rendita di suo signore in tre doppi, mantenendo sempre grande e onorata corte. E avendo guerra col conte di Tolosa per confini[7] di loro terre (e il conte di Tolosa era il maggiore conte del mondo, e sotto sè avea quattordici conti), per la cortesia del conte Raimondo, e per lo senno del buono romeo e per lo tesoro ch' egli avea raunato, ebbe tanti baroni e cavalieri, ch' egli venne al dissopra[8] della guerra e con onore. Quattro figliuole avea il conte, e nullo figliuolo maschio. Per lo senno e procaccio[9] del buono romeo, prima gli maritò la maggiore al buono re Luigi di Francia per moneta[10], dicendo al conte : Lasciami fare, e non ti gravi il costo; che se tu mariti bene la prima, tutte le altre

1. *Proenza* pour *Provenza*.
2. *Usarono in sua corte*, fréquentèrent sa cour.
3. *Cobbole e canzoni provenzal*, couplets, anciennes compositions lyriques provençales; *di gran sentenzie*, remplies de hautes pensées.
4. *Romeo* signifiait pèlerin; ce nom vient de Rome dont le pèlerinage était le plus populaire et le plus fréquent.
5. *San Jacopo*, Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, province d'Espagne.
6. *Abito*, habitudes, mœurs.
7. *Per confini*, au sujet des frontières de leurs territoires.
8. *Venne al disopra della guerra*; il eut le dessus dans la guerre.
9. *Procaccio*, soin, administration.
10. *Per moneta*, moyennant une bonne dot.

per lo suo parentado mariterai meglio e con meno costo. E così venne fatto, che incontanente il re d'Inghilterra, per essere cognato del re di Francia, tolse[1] l'altra per poca moneta. Appresso il fratello, eletto re de' Romani, tolse la terza; la quarta rimanendo a maritare, disse il buono romeo: Questa voglio che abbi un valente uomo, che sia per tuo figliuolo[2], che rimanga tuo erede; e così fece. Trovando Carlo conte d'Angiò fratello del re di Francia, disse: A costui la dà, ch'è per essere il migliore uomo del mondo; profetando di lui: e così fu fatto. Avvenne poi per invidia, la quale guasta ogni bene, ch' e' baroni di Proenza apposero[3] al buono romeo, ch' egli avea male guidato il tesoro del Conte, e feciongli domandare conto. Il valente romeo disse: Conte, io t' ho servito gran tempo, e messoti di picciolo stato in grande, e di ciò per lo falso consiglio di tue genti se'[4] poco grato. Io venni in tua corte povero romeo, e onestamente del tuo sono vissuto: fammi dare il mio muletto, e il bordone, e scarsella come io ci venni, e quetoti ogni servigio[5]. Il conte non volea si partisse; per nulla[6] non volle rimanere, e com' era venuto, così se n' andò; che mai non si seppe onde si fosse, nè dove s' andasse. Avvisossi per molti[7] che fosse santa l' anima sua.

(Dalla *Cronica fiorentina.*)

1. *Tolse l'altra*, épousa l'autre, la seconde.
2. *Per tuo figliuolo*, qui te tienne lieu de fils.
3. *Apposero*, attribuèrent, reprochèrent.
4. *Se'* pour *sei*.
5. *Quetoti ogni servigio*, je te tiens quitte de tous les services que je t'ai rendus.
6. *Per nulla*, pour rien au monde.
7. *Avvisossi per molti*. Beaucoup furent d'avis.

XLII

DINO COMPAGNI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Contemporain et compatriote du Dante, Dino Compagni vécut de 1265 à 1323, et participa aussi au gouvernement de son pays en qualité de *prieur* et de *gonfalonier de justice*. Sa *Chronique de Florence* (*Cronica fiorentina*) qui embrasse la période comprise entre 1280 et 1312 est regardée comme un modèle. Par la simplicité et la force de son style, Dino Compagni s'est élevé au premier rang parmi les prosateurs du treizième siècle.

LA BATAILLE DE CAMPALDINO [1].

Mossono le insegne al giorno ordinato [2] i Fiorentini per andare in terra di nimici, e passarono per Casentino, per male vie : ove se avessono trovato i nimici, avrebbono ricevuto assai danno ; ma non volle Dio. E giunsono presso Bibbiena, a un luogo si chiama [3] Campaldino, dove erano i nimici : e quivi si fermarono, e feciono una schiera. I capitani della guerra misono i feditori [4] alla fronte della schiera, e i pavesi [5] col campo [6] bianco e giglio vermiglio furono attelati [7] dinanzi.

1. La bataille de Campaldino fut livrée le 11 juin 1289 entre les Guelfes de Florence et les Gibelins d'Arezzo et de Florence.

2. *Al giorno ordinato*, au jour fixé.

3. *Si chiama*, sous-entendu *che*, qui s'appelle.

4. *Feditori*, pour *feritori*, fantassins armés à la légère, et armés pour frapper de loin.

5. *I pavesi*, les pavois au lieu des soldats armés de pavois.

6. Lys vermeil sur champ blanc, enseigne des Guelfes.

7. *Attelati*, disposés, rangés en bataille. Mot vieilli.

Messer Barone de' Mangiadori da Samminiato, franco ed esperto cavaliere in fatti d'arme, raunati gli uomini d'arme, disse loro : Signori, le guerre di Toscana soleansi vincere per[1] bene assalire, e non duravano; e pochi uomini vi moriano, chè non era in uso l'ucciderli. Ora è mutato modo, e vinconsi per istare bene fermi, il perchè io vi consiglio che voi stiate[2] forti, e lasciateli assalire. E così disposono[3] di fare. Gli Aretini assalirono il campo sì vigorosamente e con tanta forza, che la schiera de' Fiorentini forte rinculò. La battaglia fu molto aspra e dura. Cavalieri novelli vi s'erano fatti dall' una parte e dall'altra. Messer Corso Donati, colla brigata de' Pistoiesi, fedì i nimici per costa[4]. Le quadrella[5] piovevano[6]; gli Aretini n'avevan poche, ed erano fediti per costa onde[7] erano scoperti[8]. L'aria era coperta di nuvoli, la polvere era grandissima[9]. I pedoni degli Aretini si metteano carpone sotto i ventri de' cavalli colle coltella in mano e sbudellavangli : e de' loro feditori[10] trascorsono[11] tanto, che nel mezzo della schiera furono morti molti di ciascuna parte. Molti quel dì, che erano stimati di grande prodezza, furono vili; e molti, di cui non si parlava, furono stimati[12]. Furono rotti gli Aretini, non per viltà nè per poca prodezza, ma per lo soperchio[13] de' nimici furono messi in cac-

1. *Per*, par le moyen de.
2. *Star forti*, ne pas plier devant l'attaque, ne pas s'ébranler.
3. *Disposono*, résolurent, archaïque pour *disposero*.
4. *Per costa*, par le flanc.
5. *Le quadrella*, les flèches.
6. *Piovevano*, pleuvaient.
7. *Per costa onde*, du côté par lequel, du côté où.
8. *Scoperti*, découverts, non défendus.
9. On a ici un exemple de la manière dont ce grand chroniqueur sait représenter les choses qu'il raconte
10. *De' loro feditori*, sous-entendu : *alcuni*.
11. *Trascorsono tanto*, s'avancèrent tellement, littéralement : passèrent au delà.
12. *Furono stimati*, sous-entendu, dans cette journée.
13. *Soperchio*, supériorité du nombre.

cia uccidendoli. I soldati fiorentini che erano usi alle sconfitte, gli ammazzavano: i villani non n'avevano pietà. Molti popolani di Firenze che avevano cavallate [1], stettono fermi : molti niente seppono, se non quando i nimici furon rotti. Non corsono ad Arezzo colla vittoria, che si sperava con poca fatica l'avrebbono avuta.

(Dalla *Cronica fiorentina.*)

1. *Cavallate*, bandes, escadrons de cavaliers.

Digitized by Google

POÉSIE

AUTEURS DU XIXe SIÈCLE

I

MAMIANI

(Voir la notice biographique, p. 4.)

SERMENT DES LOMBARDS A PONTIDA, 1167.

.....Pinamonte Vimercato [1] il primo
Sorse (che di più ville era messaggio),
E della lega proferì il solenne
Gran sacramento [2]. — Al Re dei Cieli io giuro
E a Nostra Donna e ai tutelari Spirti,
Che questa spada mia qui sui Vangeli
Posata, come fora [3] in sui ginocchi
Di Dio tremendi, a me staccar dal fianco
Nulla cosa potrà salvo che morte,
In fino al dì che un sol Tedesco beva

1. Le poéte désigne par ce nom un des représentants de la ligue lombarde conclue en 1167 contre l'empereur Barberousse.

2. *Sacramento*, pour *giuramento*.

3. *Come fora*, *come se fosse*, comme si elle était.

Le dolci aure lombarde. Io giuro a Cristo
Giudice e padre, e a te, del Ciel Regina,
Che ognun de' federati avrò diletto [1]
Come amico d'infanzia, e l'avrò sacro
Come fratello, e pugnerò per lui;
Chè il suo danno è mio danno e il suo dolore
E mio dolor. Se il comun patto oblìo,
Se in qual sia modo la promessa infrango,
Questa lingua ch'io movo arda e s'infarci [2];
Paralitica tremi intorno all'else
Questa mia mano e, in forza altrui caduta,
Io la patria crollar veggia dal sommo,
E sotto gli occhi miei fender la gola
Del vecchio padre, e vìolarsi il letto
Mio maritale, e tener veggia i figli
L'umili staffe alla più vil barbuta [3]
Di Federico. S'io dal cor non giuro,
Che i Santi di lassù, le cui nudate
Reliquie io tocco, innanzi a Cristo assorgano
Nel novissimo dì, d'ogni mio fallo
Accusatori, e che la mia perduta
Alma ruini nel più basso inferno,
Tanto che giaccia sotto il piè di Giuda.

(Dall'*Inno a Dio.*)

1. *Diletto*, cher.
2. *S'infarci*, s'épaississe.
3. *Barbuta*, casque, se dit aussi du guerrier qui porte un casque. Ici il est pris dans ce dernier sens.

II

MANZONI

(Voir la notice biographique, p. 7.)

LE CINQ MAI

ODE SUR LA MORT DE NAPOLÉON [1].

Ei fu! siccome immobile,
Dato il mortal sospiro,
Stette la spoglia immemore
Orba [2] di tanto spiro [3],
Così percossa, attonita
La terra al nunzio sta;
Muta pensando all' ultima
Ora dell' Uom fatale [4],
Nè sa [5] quando una simile
Orma di piè mortale
La sua cruenta polvere
A calpestar verrà.
Lui sfolgorante in soglio
Vide il mio genio e tacque :
Quando con vece assidua
Cadde, risorse e giacque,
Di mille voci al sonito
Mista la sua non ha [6].

1. Napoléon Ier est mort le 5 mai 1821.
2. *Orba*, privée.
3. *Spiro*, souffle pour vie, âme.
4. *Uom fatale*, homme du destin, son instrument.
5. *Nè sa* a pour sujet *la terra*.
6. *La sua*, sa voix.

Vergin di servo encomio
E di codardo oltraggio,
Sorge or commosso al subito
Sparir di tanto raggio,
E scioglie all' urna un cantico
Che forse non morrà.
Dall' Alpi alle Piramidi,
Dal Mansanare al Reno,
Di quel securo il fulmine
Tenea dietro al baleno;
Scoppiò da Scilla[1] al Tanai[2],
Dall' uno all' altro mar.
Fu vera gloria? Ai posteri
L' ardua sentenza. Nui
Chiniam la fronte al Massimo
Fattor, che volle in Lui
Del creator suo spirito
Più vasta orma stampar.
La procellosa e trepida
Gioja d' un gran disegno,
L' ansia d' un cor che indocile
Serve pensando al regno,
E il giunge, e tiene un premio
Ch' era follìa sperar,
Tutto ei provò; la gloria
Maggior dopo il periglio,
La fuga e la vittoria,
La reggia e il tristo esiglio;
Due volte nella polvere,
Due volte in sull' altar.
Ei si nomò; due secoli,
L' un contra l' altro armato,
Sommessi a Lui si volsero
Come aspettando il fato:

1. *Scilla*, Scylla, rocher fameux du détroit de Messine.

2 *Tanai*, le Tanaïs des anciens, aujourd'hui le Don.

Ei fe' silenzio, ed arbitro
S' assise in mezzo a lor.
Ei sparve; e i dì nell' ozio
Chiuse in sì breve sponda[1],
Segno d' immensa invidia
E di pietà profonda,
D' inestinguibil odio
E d' indomato amor.
Come sul capo al naufrago
L' onda s' avvolve e pesa,
L' onda su cui del misero
Alta pur dianzi e tesa
Scorrea la vista a scernere
Prode remote invan :
Tal su quell' alma il cumulo
Delle memorie scese :
Oh! quante volte ai posteri
Narrar sè stesso imprese[2],
E sulle eterne pagine
Cadde la stanca man!
Oh! quante volte al tacito
Morir d' un giorno inerte,
Chinati i rai fulminei,
Le braccia al sen conserte,
Stette, e dei dì che furono
L' assalse[3] il sovvenir!
E ripensò le mobili
Tende e i percossi valli,
Il lampo de' manipoli,
E l' onda de' cavalli,
Il concitato imperio,
E il celere obbedir.
Ah! forse a tanto strazio

1. Le rivage de l'île Sainte-Hélène qui a 17 kil. de long sur 10 de large.

2. *Sè stesso* au lieu de *sue geste*, ses actions.

3. *Assalse* pour *assalì*.

Cadde lo spirto anelo,
E disperò; ma valida
Venne una man dal cielo,
Che in più spirabil aere
Pietosa il trasportò;
E l' avviò sui floridi
Sentier della speranza,
Ai campi eterni, al premio
Che i desideri avanza[1],
Ov' è silenzio e tenebre
La gloria che passò.
Bella, immortal, benefica
Fede, ai trionfi avvezza,
Scrivi ancor questo, allegrati :
Chè più superba altezza
Al disonor del Golgota[2]
Giammai non si chinò.
Tu dalle stanche ceneri
Sperdi ogni ria parola;
Il Dio, che atterra e suscita,
Che affanna e che consola,
Sulla deserta coltrice[3]
Accanto a Lui posò.

1. *Che avanza*, qui surpasse les désirs.

2. *Disonor del Golgota*, la croix, instrument d'un supplice déshonorant, changée en signe du salut par la mort du Christ.

3. Allusion au Crucifix que Napoléon, étendu sur son lit de mort, tenait entre ses mains.

III

LEOPARDI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Les *Poésies lyriques* de Jacques Léopardi sont, avec celles de Dante et de Pétrarque, les compositions les plus achevées que l'Italie possède en ce genre. Ses Pensées (*Pensieri*) sont l'œuvre d'un prosateur éminent et d'un moraliste qu'on admirerait complétement sans le doute désolant qui s'y trahit. Les souffrances de sa faible organisation, augmentées par une vie très-laborieuse, ne sont peut-être pas étrangères à cet état de son âme et à ce caractère de ses écrits. Léopardi est né à Recanati (dans les Marches), en 1798, et il est mort à Naples en 1837.

LE MOINEAU SOLITAIRE.

D' in su la vetta della torre antica
Passero solitario, alla campagna
Cantando vai finchè non muore il giorno;
Ed erra l' armonia per questa valle.
Primavera dintorno
Brilla nell' aria, e per li campi esulta,
Sì ch' a mirarla intenerisce il core.
Odi greggi belar, muggire armenti;
Gli altri augelli contenti, a gara insieme
Per lo libero ciel fan mille giri,
Pur festeggiando il lor tempo migliore :
Tu pensoso in disparte il tutto miri;
Non compagni, non voli,

Non ti cal[1] d' allegria, schivi gli spassi[2]:
Canti, e così trapassi
Dell' anno e di tua vita il più bel fiore.
Oimè, quanto somiglia
Al tuo costume il mio! Sollazzo e riso,
Della novella età dolce famiglia,
E te german di giovinezza, amore,
Sospiro acerbo de' provetti giorni,
Non curo, io non so come; anzi da loro
Quasi fuggo lontano;
Quasi romito, e strano
Al mio loco natìo,
Passo del viver mio la primavera.
Questo giorno ch' omai cede alla sera,
Festeggiar si costuma al nostro borgo.
Odi per lo sereno un suon di squilla,
Odi spesso un tonar di ferree canne,
Che rimbomba lontan di villa in villa.
Tutta vestita a festa
La gioventù del loco
Lascia le case, e per le vie si spande;
E mira ed è mirata, e in cor s' allegra.
Io solitario in questa
Rimota parte alla campagna uscendo,
Ogni diletto e gioco
Indugio in altro tempo : e intanto il guardo
Steso nell' aria aprica
Mi fere[3] il Sol che tra lontani monti,
Dopo il giorno sereno,
Cadendo si dilegua, e par che dica
Che la beata gioventù vien meno.
Tu, solingo augellin, venuto a sera

1. *Cal*, *cale*, de *calere*, verbe irrégulier qui ne s'emploie qu'à la troisième personne du singulier.

2. *Spassi*, amusements, plaisirs.

3. *Fere* pour *ferisce*, de *ferire*, frapper.

Del viver che daranno a te le stelle,
Certo del tuo costume
Non ti dorrai; chè di natura è frutto
Ogni vostra vaghezza.
A me, se di vecchiezza
La detestata soglia
Evitar non impetro,
Quando muti questi occhi all' altrui core,
E lor fia vôto il mondo, e il dì futuro
Del dì presente più noioso e tetro,
Che parrà di tal voglia?
Che di quest' anni miei? che di me stesso?
Ahi pentirommi, e spesso,
Ma sconsolato, volgerommi indietro.

(*Il Passero solitario.*)

IV

NICCOLINI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Jaan-Baptiste Niccolini a traité dans ses drames des sujets tirés de l'histoire nationale, et y a déployé une passion et un mouvement qui font de lui le plus illustre successeur d'Alfieri. *Foscarini*, *Jean de Procida*, *Arnauld de Brescia*, *Filippo Strozzi*, *Nabucodonosor*, sujet ancien qui lui a servi à représenter des personnages modernes, ont rendu son nom populaire. Ses poésies lyriques sont très-estimées; ses leçons de mythologie sont le fruit de l'enseignement dont il était chargé à l'Académie des Beaux-Arts de Florence. Niccolini est né dans cette ville en 1782 et y est mort en 1861.

LA VIEILLESSE.

Già dello spirto il memore
  Moto veloce langue,
  E lento scorre e gelido
  In ogni vena il sangue.
Già fatte peso all'anima
  Sono le membra inferme
  Cresce il cibo difficile
  Dentro la bocca inerme.
Dove le care immagini
  Son dell' età primiera?
  D'un superato ostacolo
  Dove la gioia altera?
Qual trema in sulla foglia
  Stilla a cader vicina

Nel vasto interminabile
Grembo della marina;
Tal tra i flutti e le tenebre
D' un mar che non ha lito,
Sente smarrita l' anima
L' orror dell' infinito.
Che fu l' ambita gloria?
Un lume menzognero[1]
Che dai sepolcri sorgere
Ignora il passeggero;
Ei della luce tremula
Segue l' infida traccia :
La crede alfin raggiungere,
E sol tenebre abbraccia.
E mentre manda un gemito,
Chè dell' error s' avvede,
S' apre la tomba gelida
Sotto lo stanco piede.

(*La Vecchiezza.*)

1. Allusion aux phosphorescences qui se produisent quelquefois, pendant l'été, dans les cimetières.

V

FOSCOLO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

La vie d'Ugo Foscolo (1778-1827) a été très-agitée. Né à Zante, il fit ses études universitaires à Padoue, et y entendit un maître illustre, Melchior Cesarotti. Soldat, puis officier dans l'armée de la République Cisalpine, il la suivit à Gênes, puis à Saint-Omer, où l'appelaient les ordres de Napoléon. Dispensé du service militaire et nommé professeur d'éloquence à Pavie, il fut bientôt privé de ces fonctions par la suppression de sa chaire et contraint de s'éloigner. Après la chute de Napoléon (1814), Foscolo rentra en Lombardie, mais l'établissement de la domination autrichienne détruisit ses espérances et compromit sa sécurité; il se réfugia d'abord en Suisse et ensuite en Angleterre, où il demeura jusqu'à sa mort. Foscolo a exercé son imagination passionnée et son talent inquiet dans des genres très-divers. Son *Jacopo Ortis*, sorte de roman composé de lettres, est une imitation du Werther de Gœthe, où les passions sont portées jusqu'à une exaltation extrême. Son poëme sur les *Tombeaux*, ses hymnes aux *Grâces* et son ode pour la marquise Pallavicini lui ont acquis une gloire méritée.

LES TOMBEAUX DES GRANDS HOMMES ENCOURAGENT LES VIVANTS.

A egregie cose il forte animo accendono
L' urne de' forti, o Pindemonte[1]; e bella

1. *Pindemonte*, poëte, ami de l'auteur; il a répondu au petit poëme que Foscolo lui a adressé, par une autre composition sur le même sujet. Voir la notice, page 172.

E santa fanno al peregrin la terra
Che le ricetta. Io quando il monumento
Vidi, ove posa il corpo di quel grande[1],
Che temprando lo scettro a' regnatori
Gli allôr ne sfronda, ed alle genti svela
Di che lagrime grondi e di che sangue;
E l' arca di colui[2] che nuovo Olimpo
Alzò in Roma a' celesti; e di chi vide[3]
Sotto l' etereo padiglion rotarsi
Più mondi, e il sole irradïarli immoto,
Onde all' Anglo[4] che tanta ala vi stese
Sgombrò primo le vie del firmamento[5];
Te beata[6], gridai, per le felici
Aure pregne di vita e pe' lavacri
Che da' suoi gioghi a te versa Appennino!
Lieta dell' äer tuo veste la luna
Di luce limpidissima i tuoi colli
Per vendemmia festanti; e le convalli,
Popolate di case e d'oliveti,
Mille di fiori al ciel mandano incensi.
E tu prima, Firenze, udivi il carme,
Che allegrò l' ira al Ghibellin fuggiasco[7],
E tu i cari parenti e l'idïoma
Desti a quel dolce di Calliope labbro[8]
Che Amore, in Grecia nudo e nudo in Roma,
D' un velo candidissimo adornando,
Rendea nel grembo a Venere celeste[9].

1. Machiavel, selon l'avis de Foscolo, aurait composé son livre du Prince pour dévoiler les artifices des tyrans.

2. La construction de la coupole de Saint-Pierre de Rome a été dirigée par Michel-Ange.

3. Galilée.

4. Newton.

5. Ces tombeaux sont dans l'église de *Santa Croce* de Florence, Panthéon de l'Italie.

6. *Te beata*, sous-entendu: Firenze.

7. Suivant l'opinion d'un certain nombre d'historiens, Dante commença la Divine Comédie avant son exil.

8. Pétrarque naquit dans l'exil, de parents florentins.

9. Les anciens distinguaient

Ma più beata, chè in un tempio [1] accolte
Serbi l'itale glorie, uniche forse,
Da che le mal vietate Alpi e l'alterna
Onnipotenza delle umane sorti
Armi e sostanze t' invadeano ed are
E patria e, tranne la memoria, tutto.
Chè ove speme di gloria agli animosi
Intelletti rifulga ed all'Italia,
Quindi trarrem gli auspicj. E a questi marmi
Venne spesso Vittorio [2] ad ispirarsi.
Irato a' patrii Numi, errava muto
Ove Arno è più deserto, i campi e il cielo
Desïoso mirando; e poi che nullo
Vivente aspetto gli molcea la cura,
Qui posava l' austero, e avea sul volto
Il pallor della morte e la speranza.
Con questi grandi abita eterno, e l'ossa
Fremono amor di patria [3]. Ah sì! da quella
Religïosa pace un nume parla;
E nutria contro a' Persi in Maratona,
Ove Atene sacrò tombe a' suoi prodi [4],
La virtù greca e l'ira. Il navigante
Che veleggiò quel mar sotto l' Eubea [5],
Vedea per l' ampia oscurità scintille
Balenar d' elmi e di cozzanti brandi,
Fumar le pire igneo vapor, corrusche

deux Vénus, l'une terrestre et sensuelle, l'autre céleste et spirituelle.

1. L'Église *Santa Croce* mentionnée plus haut.

2. Victor Alfieri, le plus grand auteur tragique de l'Italie. Son tombeau est aussi dans ce temple glorieux auquel il venait demander des inspirations.

3. Rétablissez les mots omis par le poëte ainsi qu'il suit: *con questi grandi abita eterno l'amor di patria, e di amor di patria fremono l'ossa di quelli.*

4. « Dans la plaine de Marathon sont les tombeaux des Athéniens morts dans la bataille: toutes les nuits on y entend les hennissements des chevaux et on y voit des fantômes de combattants. » (Pausanias, Voyage dans l'Attique.)

5. L'île d'Eubée, Négropont.

D' armi ferree vedea larve guerriere
Cercar la pugna; e all' orror de' notturni
Silenzi si spandea lungo ne' campi
Di falangi un tumulto e un suon di tube
E un incalzar di cavalli accorrenti
Scalpitanti su gli elmi a' moribondi,
E pianti ed inni e delle Parche il canto[1].

(Dal carme *J Sepolcri.*)

1. On croyait que les Parques prédisaient, en chantant, les destinées des hommes. Voir dans les *Noces de Thétis et de Pélée* par Catulle la prédiction de la destinée d'Achille.

VI

MONTI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Vincent Monti (1754-1828) a exercé sa féconde imagination dans presque tous les genres de poésie, et s'y est distingué surtout par la beauté de sa forme classique et l'harmonie de ses vers. La Beauté de l'Univers (*Bellezza dell' Universo*) et la Basvillienne (*Basvilliana*) sont les plus célèbres de ses petits poëmes. Il a aussi composé des tragédies qui ont rendu son nom populaire et dont quelques-unes se jouent encore. Sa *Traduction de l'Iliade* a obtenu plus de succès que toutes celles qui l'ont précédée. On reproche à Monti d'avoir montré moins de caractère dans sa conduite que de talent dans ses ouvrages. En effet, il a non-seulement servi, mais célébré dans ses vers, les différents gouvernements qui se sont succédé en Lombardie depuis la fin du siècle dernier jusqu'à l'institution du royaume lombardo-vénitien en 1815. Nommé professeur de littérature à l'université de Pavie après la bataille de Marengo, dont il chanta le vainqueur, Monti reçut du premier empire français les titres et les fonctions d'historiographe et de poëte impérial, une place à l'Institut et d'autres marques de distinction.

A MONSIEUR DE MONTGOLFIER [1].

Quando Giason dal Pelio
Spinse nel mar gli abeti,

1 Joseph de Montgolfier, né en France en 1740 et mort en 1810, inventeur des aérostats. Selon toutes les apparences, cette ode se rapporte à une ascension effectuée à Paris par son mécanicien Robert, en 1784.

E primo corse a fendere
Co' remi il seno a Teti [1];
Su l' alta poppa intrepido
Col fior del sangue acheo
Vide la Grecia ascendere
Il giovinetto Orfeo.
Stendea le dita eburnee
Su la materna lira [2] :
E al tracio [3] suon chetavasi
De' venti il fischio e l' ira.
Meravigliando accorsero
Di Doride le figlie [4].
Nettuno ai verdi alipedi
Lasciò cader le briglie.
Cantava il vate odrisio [5]
D' Argo la gloria intanto;
E dolce errar sentivasi
Su l' alme greche il canto.
O della Senna, ascoltami,
Novello Tifi invitto [6] :
Vinse i portenti argolici
L' aereo tuo tragitto.
Tentar del mare i vortici
Forse è si gran pensiero,
Come occupar de' fulmini
L' inviolato impero?
Deh! perchè al nostro secolo

1. Jason, chef de l'expédition des Argonautes. Le navire Argo était construit de pins tirés du mont Pélion. Thétis, déesse de la mer.

2. *Materna lira.* Orphée est considéré ici comme fils de Calliope, une des neuf muses. Par suite la lyre, inventée par Orphée, est aussi regardée comme un don de sa mère.

3. *Tracio*, Orphée était originaire de la Thrace.

4. *Di Doride le figlie*, les Néréides.

5. *Odrisio*, nom d'une ancienne peuplade de la Thrace. Il est ici pour *tracio*.

6. *Novello Tifi.* Tiphys était le timonier du navire Argo. Le poëte lui compare Montgolfier.

Non diè propizio il fato
D' un altro Orfeo la cetera,
Se Montgolfier n' ha dato?
Maggior del prode Esonide [1]
Surse di Gallia il figlio.
Applaudi, Europa attonita,
Al volator naviglio.
Non mai Natura, all' ordine
Delle sue leggi intesa,
Dalla potenza chimica
Soffrì più bella offesa.
Mirabil arte, ond' alzasi
Di Stahlio e Black la fama [2],
Pera lo stolto cinico
Che frenesia ti chiama!
De' corpi entro le viscere
Tu l' acre sguardo avventi,
E invan celarsi tentano
Gl' indocili elementi :
Dalle tenaci tenebre
La verità traesti,
E delle rauche [3] ipotesi
Tregua al furor ponesti :
Brillò Sofia più fulgida
Del tuo splendor vestita;
E le sorgenti apparvero,
Onde il creato ha vita.
L'igneo terribil aere [4]

1. *Esonide*. Jason était fils d'Eson, roi d'Iolcos.

2. *Stahlio e Black*, deux chimistes célèbres. Georges Ernest Stahl, né dans la Franconie en l'an 1660, mourut à Berlin en 1734. — Joseph Black, né à Bordeaux en 1728, mourut à Édimbourg en 1799.

3. Le poëte appelle *rauche* les hypothèses renversées par la chimie, par allusion aux disputes bruyantes qui usurpaient autrefois la place de la Science.

4. Le poëte parle de l'hydrogène, gaz qui sert à gonfler les ballons. Il l'appelle *aere igneo*, air enflammé.

Che dentro il suol profondo
Pasce i tremuoti e i cardini
Fa vacillar del mondo,
  Reso innocente or vedilo
Da' marzi corpi uscire [1],
E già domato ed utile
Al domator servire.
  Per lui del pondo immemore
(Mirabil cosa!) in alto
Va la materia, e insolito
Porta alle nubi assalto.
  Il gran prodigio immobili
I riguardanti lassa [2]
E di terrore un palpito
In ogni cor trapassa.
  Tace la terra, e suonano
Del ciel le vie deserte:
Stan mille volti pallidi,
E mille bocche aperte.
  Sorge il diletto e l'estasi
In mezzo allo spavento,
E i piè mal fermi agognano
Ir dietro al guardo attento.
  Pace e silenzio, o turbini:
Deh! non vi prenda sdegno
Se umane salme varcano
Delle tempeste il regno.
  Rattien la neve, o Borea,
Che giù dal crin ti cola;
L'etra sereno e libero
Cedi a Robert che vola.

1. *Da' marzii corpi uscire.* Au point de vue scientifique cette idée n'est pas exacte. On obtient l'hydrogène en décomposant l'eau qui le contient avec l'oxygène. L'oxygène est absorbé par le fer que l'auteur appelle ici *corpi marzi*, mais l'hydrogène n'en sort pas.

2. *Lassa* pour *lascia*.

Non egli vien d'Orizia[1]
A insidiar le voglie:
Costa rimorsi e lagrime
Tentar d'un dio la moglie.
Mise Teseo nei talami[2]
Dell'atro Dite il piede:
Punillo il fato; e in Erebo
Fra ceppi eterni or siede.
Ma già di Francia il Dedalo[3]
Nel mar dell'aure è lunge:
Lieve lo porta zeffiro,
E l'occhio appena il giunge.
Fosco di là profondasi
Il suol fuggente ai lumi;
E come larve appaiono
Città, foreste e fiumi.
Certo la vista orribile
L'alme agghiacciar dovria:
Ma di Robert nell'anima
Chiusa è al terror la via.
E già l'audace esempio
I più ritrosi acquista;
Già cento globi ascendono
Del cielo alla conquista:
Umano ardir, pacifica
Filosofia sicura,
Qual forza mai, qual limite
Il tuo poter misura?
Rapisti al ciel le folgori,
Che debellate innante
Con tronche ali ti caddero

1. Orithye, fille d'Érichtée, sixième roi d'Athènes, fut enlevée par Borée. Le poëte rassure le Dieu des aquilons pour le rendre favorable à l'aéronaute.

2. Thésée tenta d'enlever Proserpine.

3. *Di Francia il Dedalo*, Robert, appelé ici le Dédale français.

E ti lambîr le piante [1].
  Frenò guidato il calcolo [2]
Dal tuo pensier ardito
Degli astri il moto e l'orbite,
L'olimpo e l'infinito.
  Svelaro il volto incognito
Le più rimote stelle,
Ed appressâr le timide
Lor vergini fiammelle.
  Del sole i rai dividere,
Pesar quest'aria osasti [3]:
La terra, il foco, il pelago,
Le fere e l'uom domasti.
  Oggi a calcar le nuvole
Giunse la tua virtute;
E di natura stettero
Le leggi incerte e mute.
  Che più ti resta? Infrangere
Anche alla Morte il telo,
E della vita il nettare
Libar con Giove in cielo.

1. Allusion au paratonnerre.
2. Il s'agit, dans cette strophe et dans les suivantes, des découvertes de l'astronomie.
3. Il s'agit de la décomposition de la lumière solaire et de la mesure de la pression atmosphérique.

VII

PINDEMONTE

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Hippolyte Pindemonte est né en 1753 à Vérone, d'une famille noble. Homme du monde, doué d'un caractère doux et aimable, il a partagé sa vie entre les plaisirs de l'amitié, le culte des muses et les voyages. Ses poésies respirent une tendresse parfois mélancolique, qui fait un contraste remarquable avec la hauteur d'Alfieri et la passion impétueuse de Foscolo. Il a connu intimement Cesari, Monti, Alfieri, et doit être placé avec eux parmi les écrivains les plus dévoués à la restauration du goût et des traditions classiques. Ses *Poésies diverses*, ses *Tombeaux*, adressés à Foscolo en réponse à une composition de ce poëte sur le même sujet, sa traduction de l'Odyssée et ses *Epîtres*, sont ses ouvrages les plus importants. Pindemonte est mort à Vérone en 1828.

LA MÉLANCOLIE.

Fonti e colline
Chiesi agli Dei :
M' udiro al fine;
Pago io vivrò.
Nè mai quel fonte
Co' desir miei
Nè mai quel monte
Trapasserò.
Gli onor che sono?
Che val ricchezza?
Di miglior dono

Vommene altier :
D' un' alma pura
Che la bellezza
Della Natura
Gusta e del Ver.
Nè può di tempre
Cangiar[1] mio fato :
Dipinto sempre
Il ciel sarà.
Ritorneranno
I fior nel prato
Sin che a me l' anno
Ritornerà.
Melanconía,
Ninfa gentile,
La vita mia
Consegno a te.
I tuoi piaceri
Chi tiene a vile,
Ai piacer veri
Nato non è.
O sotto un faggio
Io ti ritrovi
Al caldo raggio
Di bianco ciel;
Mentre il pensoso
Occhio non movi
Dal frettoloso
Noto ruscel :
O che ti piaccia
Di dolce Luna
L' argentea faccia
Amoreggiar;
Quando nel petto
La notte bruna

1. *Cangiar di tempre* : mot à mot changer de trempe, changer.

Stilla[1] il diletto
Del meditar:
Non rimarrai,
No, tutta sola:
Me ti vedrai
Sempre vicin.
Oh come è bello
Quel di vïola
Tuo manto[2], e quello
Sparso tuo crin!
Più dell' attorta
Chioma, e del manto
Che roseo porta
La Dea d'Amor;
E del vivace
Suo sguardo, oh quanto
Più il tuo mi piace
Contemplator!
Mi guardi amica
La tua pupilla
Sempre, o pudica
Ninfa gentil;
E a te soave
Ninfa tranquilla,
Fia sacro il grave
Nuovo[3] mio stil.

1. *Stilla*, fait descendre comme une goutte, introduit peu à peu.

2. *Quel di vïola tuo manto*, comme s'il y avait : *quel tuo manto, color di viola.*

3. Pindemonte a employé dans ces vers un mètre nouveau.

VIII

ALFIERI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Victor Alfieri, né en 1749 à Asti (Piémont), mort à Florence en 1803, est le plus grand des auteurs tragiques de l'Italie. La manière dont s'est formé son talent est un exemple remarquable de ce que peut la volonté pour développer les facultés littéraires et pour perfectionner l'art. Né d'une famille noble, élevé dans les habitudes et les préjugés de sa classe, Alfieri n'avait reçu de sa première éducation rien qui pût le faire devenir un grand poëte ; cependant il a osé entreprendre de créer le théâtre tragique en Italie, et il a réussi. Ignorant l'italien, auquel la noblesse piémontaise préférait alors le français, ne sachant ni le latin, ni le grec, ni l'histoire, il a par lui-même acquis toutes ces connaissances et a surmonté, à force d'énergie et de persévérance, tous les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de son dessein. Il a profondément étudié Euripide, Sophocle, Eschyle, Sénèque le tragique dans leur propre langue, et il est parvenu à les imiter et à rivaliser avec eux. Le trait distinctif des drames d'Alfieri consiste dans la force et la profondeur des passions. Pourtant, dans le *Saül* et dans d'autres pièces, il a prouvé qu'il était également capable de remuer l'âme par les sentiments tendres et délicats. Alfieri a emprunté les sujets de ses pièces à l'histoire grecque, à l'histoire romaine, à l'histoire moderne de l'Italie et de l'Espagne et à la Bible. Parmi ses chefs-d'œuvre, nous citerons, outre le *Saül* dont nous donnons une scène, la *Mirra*, le *Filippo*, l'*Ottavia*, la *Congiura dei Pazzi*, la *Virginia*.

Alfieri s'est aussi exercé dans d'autres genres de littérature, et particulièrement dans la satire. Les *Mémoires* dans lesquels il a raconté sa vie offrent un grand intérêt.

SCÈNE TIRÉE DE SAÜL [1].

SAUL, GIONATA, MICOL, DAVID.

GIONATA.

Deh! vieni, amato padre : a' tuoi pensieri
Da' tregua un poco : or l' aura aperta e pura
Ti fia ristoro; vieni; alquanto siedi
Tra i figli tuoi.

SAUL.

Che mi si dice?

MICOL.

Ah! padre.

SAUL.

Chi sete [2] voi?... Chi d' aura aperta e pura
Qui favellò? Questa? è caligin densa;
Tenebre sono; ombra di morte.... Oh! mira;
Più mi t' accosta; il vedi? il sol dintorno
Cinto ha di sangue ghirlanda funesta....
Odi tu canto di sinistri augelli?
Lugubre un pianto sull' aere si spande,
Che me percuote e a lagrimar mi sforza.
Ma che? Voi pur, voi pur piangete?

GIONATA.

O sommo
Dio d'Israello, or la tua faccia hai tolta

1. Nous donnons ici une scène du Saül d'Alfieri. Le grand tragique y a représenté le roi israélite en proie à cette sombre mélancolie et à cette fureur qui, selon l'Écriture, s'emparèrent de son âme après sa désobéissance aux ordres divins. Les personnages qui prennent part à cette scène sont, outre Saül, son fils Jonas, sa fille Micol et David, vainqueur de Goliath, sauveur de son pays et devenu le gendre d'un souverain ingrat et soupçonneux.

2. *Sete*, poétique pour *siete*.

Dal re Saul così? lui, già tuo servo,
Lasci or così dell' avversario in mano?

MICOL.

Padre, hai la figlia tua diletta al fianco :
Se lieto sei, lieta è pur ella, e piange
Se piangi tu.... Ma, di che pianger ora?
Gioia tornò.

SAUL.

David vuoi dire? Ah!... David....
Deh perchè non mi abbraccia anch' ei co' figli?

DAVID.

Oh padre!... Addietro or mi tenea temenza
Di non t' esser molesto. Ah! nel mio core
Perchè legger non puoi? son sempre io teco.

SAUL.

Tu.... di Saulle.... ami la casa dunque?

DAVID.

S' io l' amo? Oh ciel! degli occhi miei pupilla
Gionata egli[1] è; per te periglio al mondo
Non conosco, nè curo, e la mia sposa
Dica, se il può, ch' io nol potrei, di quanto,
Di quale amore io l' amo.

SAUL.

Eppur, te stesso
Stimi tu molto....

DAVID.

Io me stimare?... In campo
Non vil soldato, e tuo genero in corte
Mi tengo, e innanzi a Dio nulla mi estimo.

SAUL.

Ma sempre a me d' Iddio tu parli; eppure,

1. *Egli*, explétif.

Ben tu il sai, da gran tempo, hammi partito
Da Dio l' astuta ira crudel tremenda
De' sacerdoti[1]. Ad oltraggiarmi, il nomi?

DAVID.

A dargli gloria, io 'l nomo. Ah! perchè credi
Ch' ei più non sia con te? Con chi nol[2] vuole
Non sta : ma a chi l' invoca, a chi riposto
Tutto ha sè stesso in lui, manca egli mai?
Ei sul soglio chiamotti; ei vi ti tiene :
Sei suo se in lui, ma se in lui sol, ti affidi.

SAUL.

Chi dal ciel parla?... Avviluppato in bianca
Stola è costui, che il sacro labbro or schiude?
Vediamlo.... Eh no : tu sei guerriero, e il brando
Cingi; or t' inoltra, appressati; ch' io veggia,
Se Samuele o David mi favella. —
Qual brando è questo? ei non è già lo stesso
Ch' io di mia man ti diedi....

DAVID.

È questo il brando
Cui mi acquistò la povera mia fionda.
Brando che in Ela a me pendea tagliente
Sul capo; agli occhi orribil lampo io 'l vidi
Balenarmi di morte, in man del fero
Goliat gigante; ei lo stringea : ma stavvi
Rappreso pur, non già il mio sangue, il suo[3].

SAUL.

Non fu quel ferro, come sacra cosa,
Appeso in Nobbe al tabernacol santo?
Non fu nell' Efod[4] mistico ravvolto

1. Dans sa fureur Saül accuse les prêtres d'avoir attiré sur lui la colère céleste.

2. *Nol*, au lieu de *non lo*.

3. *Il suo*, celui de Goliath.

4. *Efod*, lin sacré.

E così tolto a ogni profana vista?
Consecrato in eterno al Signor primo?

DAVID.

Vero è; ma....

SAUL.

Dunque, onde l' hai tu? Chi ardiva
Dartelo? chi?

DAVID.

Dirotti : Io fuggitivo
Inerme in Nob giungea : perchè fuggissi
Tu il sai. Piena ogni via di trista gente,
Io, senza ferro, a ciascun passo stava
Tra le fauci di morte. Umil la fronte
Prosternai là nel tabernacol, dove
Scende d' Iddio lo spirto : ivi, quest' arme
(Cui s' uom mortal riadattarsi al fianco
Potea, quell' uno esser potea ben David)
La chiesi io stesso al sacerdote.

SAUL.

Ed egli?

DAVID.

Diemmela.

SAUL.

Ed era?

DAVID.

Abimelech.

SAUL.

Fellone!
Vil traditore.... Ov' è l' altare?... oh rabbia!
Ahi tutti iniqui! traditori tutti!...
D' Iddio nemici : a lui ministri, voi?
Negr' alme in bianco ammanto.... Ov' è la scure?

Ov' è l' altar? si atterri.... Ov' è l' offerta?
Svenarla io voglio.

MICOL.

Ah! padre!

GIONATA.

Oh ciel! che fai?
Ove corri? che parli?... Or, deh! ti placa;
Non havvi altar; non vittima : rispetta
Nei sacerdoti Iddio che sempre t' ode.

SAUL.

Chi mi rattien?... Chi di seder mi sforza?
Chi a me resiste?

GIONATA.

Padre....

DAVID.

Ah tu il soccorri
Alto Iddio d' Israele : a te si prostra,
Te ne scongiura il servo tuo.

SAUL.

La pace
Mi è tolta; il sole, il regno, i figli, l' alma,
Tutto mi è tolto!... Ahi Saùl infelice!
Chi te consola? al brancolar tuo cieco
Chi è scorta, o appoggio?... I figli tuoi, son muti;
Duri son, crudi.... Del vecchio cadente
Sol si brama la morte : altro nel core
Non sta dei figli, che il fatal diadema
Che il canuto tuo capo intorno cinge.
Su, strappatelo, su : spiccate a un tempo
Da questo omai putrido tronco il capo
Tremolante del padre...,. Ahi fero stato!
Meglio è la morte. Io voglio morte.

MICOL.

Oh! padre....
Noi vogliam tutti la tua vita : a morte
Ognun di noi, per te sottrarne, andrebbe.

GIONATA.

Or poichè in pianto il suo furor già stemprasi [1],
Deh! la tua voce a ricomporlo in calma,
Muovi, o fratello. In dolce oblio l' hai ratto [2]
Già tante volte coi celesti carmi.

MICOL.

Ah! sì; tu il vedi, all' alitante petto
Manca il respiro; il già feroce sguardo
Nuota in lagrime : or tempo è di prestargli
L' opra tua.

DAVID.

Deh! per me gli parli Iddio.
O tu che eterno, onnipossente, immenso
Siedi sovran d' ogni creata cosa;
Tu per cui tratto io son dal nulla, e penso,
E la mia mente a te salir pur osa;
Tu che se il guardo inchini, apresi il denso
Abisso, e via non serba a te nascosa;
Se il capo accenni, trema lo Universo;
Se il braccio innalzi, ogni empio ecco è disperso
Già su le ratte folgoranti piume
Di Cherubin ben mille un dì scendesti;
E del tuo caldo irresistibil nume [3]
Il condottiero d'Israello empiesti :
Di perenne facondia a lui tu fiume,

1. *In pianto il suo furor già stemprasi*, sa fureur s'adoucit et se change en pleurs. *Stemprarsi* a ici cette signification complexe.

2. *Ratto* est employé ici pour *rapito*.

3. *Nume* a ici le même sens que le *numen* des Latins: puissance divine.

Tu brando e senno e scudo a lui ti festi.
Deh di tua fiamma tanta un raggio solo
Nubi-fendente or manda a noi dal polo.
Tenebre e pianto siamo....

SAUL.

Odo io la voce
Di David? Trammi[1] di mortal letargo;
Folgor mi mostra di mia verde etade[2]

DAVID.

Chi vien, chi vien, ch' odo e non veggo? Un nembo
Negro di polve rapido veleggia[3]
Dal torbid' euro spinto.
Ma già si squarcia; e tutto acciar lampeggia
Dai mille e mille, ch' ei si reca in grembo....
Ecco, qual torre, cinto
Saùl la testa d' infuocato lembo.
Traballa il suolo al calpestio tonante
D' armi e destrieri:
La terra e l' onde e il cielo è rimbombante
D' urli guerrieri:
Saùl si appressa in sua terribil possa:
Carri, fanti, destrier sossopra ei mesce:
Gelo, in vederlo, scorre a ogni uom per l' ossa
Lo spavento di Dio dagli occhi gli esce.
Figli di Ammon[4], dov' è la ria baldanza?
Dove gli spregi e l' insultar, che al giusto
Popol di Dio già feste?
Ecco ora il piano ai vostri corpi angusto:
Ecco, a noi messe sanguinosa avanza
Di vostre tronche teste;

1. *Trammi*, au lieu de: *mi trae*.

2. *Folgor*, un éclair. *Mostrami folgor di mia verde etade*.

3. *Veleggia*, littéralement: fait voile, s'avance comme un navire à pleines voiles.

4. *Figli di Ammon*, les Ammonites, peuple ennemi des Israélites.

Ecco ove mena in falsi iddii fidanza. —
Ma donde ascolto altra guerriera tromba
Mugghiar repente?
È il brando stesso di Saùl, che intomba[1]
D' Edom la gente.
Così Moab, Soba così sen vanno,
Con l' iniqua Amelech[2], disperse in polve:
Saùl, torrente al rinnovar dell' anno[3],
Tutto inonda, scompon, schianta, travolve.

SAÙL.

Ben questo è grido de' miei tempi antichi,
Che dal sepolcro a gloria or mi richiama.
Vivo, in udirlo, ne' miei fervidi anni....
Che dico?... ahi lasso! a me di guerra il grido
Si addice omai?... L' ozio, l' oblio, la pace,
Chiamano il veglio a se.

DAVID.

Pace si canti.
Stanco, assetato, in riva
Del fiumicel natio,
Siede il campion di Dio,
All' ombra sempre viva
Del sospirato alloro.
Sua dolce e cara prole,
Nel porgergli ristoro,
Del suo affanno si duole,
Ma del suo rieder gode;
E pianger ciascun s' ode
Teneramente,
Soavemente
Sì che il dir non v' arriva.

1. *Intomba*, fait descendre dans la tombe, littéralement : met dans la tombe.
2. Edom, Moab, Soba, Amelech désignent les pays ennemis d'Israël.
3. *Saul, torrente*, apposition et métaphore.

L' una sua figlia slaccia
L' elmo folgoreggiante;
E la consorte amante,
Sottentrando, lo abbraccia;
L' altra, l' augusta fronte
Dal sudor polveroso
Terge, col puro fonte.
Quale un nembo odoroso
Di fior sovr' esso spande :
Qual, le man venerande
Di pianto bagna :
E qual si lagna
Ch' altra più ch' ella faccia.
Ma ferve in ben altr' opra
Lo stuol del miglior sesso,
Finchè venga il suo amplesso [1].
Qui l' un figlio si adopra
In rifar mondo e terso
Lo insanguinato brando :
Là, d' invidia cosperso,
Dice il secondo : e quando
Palleggerò quest' asta,
Cui mia destra or non basta?
Lo scudo il terzo,
Con giovin scherzo,
Prova come il ricopra [2].
Di gioia lagrima
Su l' occhio turgido
Del re si sta [3] :

1. *Finchè venga il suo amplesso*, jusqu'au moment où ils pourront, à leur tour, embrasser leur père. *Lo stuol del miglior sesso*, mot à mot, la troupe du sexe plus fort, désigne les garçons par opposition aux filles auxquelles les treize vers de la strophe précédente ont été consacrés.

2. Construisez: *Il terzo prova come lo scudo ricopra lui. Il* pour *lo, lui.*

3. Construisez: *Lagrima di gioia si sta su l'occhio turgido del re.*

Ch' ei di sua nobile
Progenie amabile
È l' alma, e il sa.
Oh bella la pace!
Oh grato il soggiorno,
La dove hai d' intorno
Amor sì verace,
Sì candida fè!
Ma il sol già celasi;
Tace ogni zeffiro;
E in sonno placido
Sopito è il re.

SAUL.

Felice il padre di tal prole! Oh bella
Pace dell' alma!... Entro mie vene un latte
Scorrer mi sento di tutta dolcezza....
Ma che pretendi or tu? Saùl far vile
Infra i domestich' ozi; il pro Saulle
Di guerra or forse arnese inutil giace?

DAVID.

« Il re posa, ma i sogni del forte
Con tremende sembianze gli vanno
Presentando i fantasmi di morte.
Ecco il vinto nemico tiranno,
Di sua man già trafitto in battaglia;
Ombra orribil, che omai non fa danno.
Ecco un lampo, che tutti abbarbaglia....
Quel suo brando che ad uom non perdona,
E ogni prode al codardo ragguaglia [1].
Tal non sempre la selva risuona
Del leone al terribil ruggito,
Ch' egli in calma anco i sensi abbandona;
Nè il tacersi dell' antro romito [2]

1. *Ragguagliare*, égaler.
2. *Il tacersi dell'antro*, le silence de l'antre (pendant le repos du lion).

All' armento già rende il coraggio;
Nè il pastor si sta men sbigottito,
Ch' ei sa, ch' esce a più sangue ed oltraggio [1].
Ma il re già già si desta,
Armi, armi ei grida.
Guerriero omai qual resta?
Chi, chi lo sfida?
« Veggio una striscia di terribil fuoco
Cui forza è loco — dien le ostili squadre :
Tutte veggio adre — di sangue infedele
L' armi a Israele. — Il fero fulmin piomba;
Sasso di fromba — assai men ratto fugge,
Di quel che strugge — il feritor sovrano,
Col ferro in mano. — A inarrivabil volo
Fin presso al polo — aquila altera [2] ei stende
Le reverende — risonanti penne
Cui da Dio tenne — ad annullar quegli empi,
Che in falsi tempj — han simulacri rei
Eatti lor Dei [3]. — Già da lontano io 'l seguo;
il Filisteo perseguo
incalze e atterro e sperdo : e assai ben mostro
Che due spade ha nel campo il popol nostro [4]....

SAUL.

Chi, chi si vanta? Havvi altra spada in campo
Che questa mia ch' io snudo? Empio è; si uccida,
Pera, chi la sprezzò.

MICOL.

T' arresta : oh cielo!

GIONATA.

Padre, che fai?

1. *Ch' esce*, se rapporte au lion.

2. *Aquila altera*, comme un aigle superbe, il étend, etc.

3. *Han simulacri*; construisez : *hanno fatto loro dei* (c'est-à-dire ont choisi pour dieux) *rei simulacri*.

4. *Due spade*, deux épées pour deux guerriers.

DAVID.

Misero re!

MICOL.

Deh! fuggi....
A gran pena il teniam: deh fuggi, o sposo.

(Dal *Saùl*, atto 3, sc. 4.)

IX

PARINI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Sauf de brillantes exceptions, les poëtes italiens du dix-septième siècle, appelés par les critiques littéraires de la péninsule, les *Secentisti*, sont entachés de mauvais goût, de recherche et de déclamation. Ces défauts, favorisés par la décadence générale des mœurs et des études, se sont aussi communiqués à la prose et ont envahi les différentes parties de la littérature. Dans le siècle suivant, l'esprit vigoureux et profondément honnête de Joseph Parini s'est efforcé d'opposer une barrière à cette corruption. Ses *Poëmes satiriques*, conçus par une raison sévère et revêtus d'une forme châtiée, renferment d'admirables leçons de goût et de moralité. Parini est né dans le Milanais en 1729 et il est mort en 1799. Il nous a laissé, outre ses poëmes satiriques intitulés : le *Matin*, le *Midi*, le *Soir* et la *Nuit*, des *Poésies lyriques* et un ouvrage en prose sur les *Principes fondamentaux des belles-lettres*.

LA MAITRESSE INHUMAINE [1].

.... Or le sovviene il giorno,
Ahi fero giorno! allor che la sua bella
Vergine Cuccia de le Grazie alunna [2]
Giovenilmente vezzeggiando, il piede

1. Les petits poëmes satiriques de Parini sont dirigés, en grande partie, contre les vices des nobles de son temps. Il s'agit, dans ce morceau, d'une dame qui avait chassé de sa maison un vieux domestique, coupable d'avoir repoussé, du pied, une petite chienne qui l'avait mordu.

2. *Cuccia*, c'est le nom de la petite chienne. *De le Grazie alunna*, nourrisson des Grâces, nourrie, élevée par elles.

Villan del servo con l' eburneo dente
Segnò di lieve nota ;[1] ed egli audace
Con sacrilego piè lanciolla : e quella
Tre volte rotolò; tre volte scosse
Gli scompigliati peli, e da le molli
Nari soffiò la polvere rodente[2].
Indi i gemiti alzando : aita, aita,
Parea dicesse; e da le aurate volte
A lei l' impietosita Eco rispose;
E dagl' infimi chiostri i mesti servi
Asceser tutti, e da le somme stanze
Le damigelle pallide tremanti
Precipitàro. Accorse ognuno; il volto.
Fu spruzzato d' essenze a la tua dama[3];
Ella rinvenne alfin. L' ira, il dolore
L' agitavano ancor. Fulminei sguardi
Gettò sul servo, e con languida voce
Chiamò tre volte la sua Cuccia; e questa
Al sen le corse : in suo tenor vendetta
Chieder sembrolle : e tu vendetta avesti,
Vergine Cuccia de le Grazie alunna.
L' empio servo tremò; con gli occhi al suolo
Udì la sua condanna. A lui non valse
Merito quadrilustre[4] : a lui non valse
Zelo d' arcani uffici; invan per lui
Fu pregato e promesso : ei nudo andonne,
Dell' assisa[5] spogliato, ond' era un giorno
Venerabile al vulgo. Invan novello
Signor sperò; chè le pietose dame
Inorridiro, e del misfatto atroce

1. *Con l' eburneo dente segnò di lieve nota*, périphrase élégante pour exprimer la morsure faite par la chienne au pied du domestique.

2. *Rodente*, qui ronge, expression exagérée à dessein.

3. *A la tua dama*, amie de celui auquel le poëte s'adresse dans ses vers.

4. *Merito quadrilustre*, un service de quatre lustres ou de vingt années.

5. *Assisa*, livrée.

Odiâr l'autore. Il misero si giacque,
Con la squallida prole e con la nuda
Consorte a lato, su la via, spargendo
Al passeggiere inutile lamento :
E tu, vergine Cuccia, idol placato
Da le vittime umane, isti[1] superba.

(Dal *Mezzogiorno.*)

1. *Isti*, de *ire*, *andasti*. *Andar superbo*, même sens qu'*insuperbire*.

X

GOZZI

(Voir la notice biographique, p. 37.)

CONTRE LE GOUT POÉTIQUE DE SON ÉPOQUE.

Perchè più tacerò? dicea Macrino[1],
Spolpato e giallo pe' sofferti stenti
Fra libri, calamai, fogli e lucerne :
Ho lingua, ho penna, ed han misura e suono
Anche i miei versi. Oh! son di bile vôto,
Uomo di spugna e d' annacquato sangue?
A te l' attacco[2], di Latona figlio,
Mendace Apollo, tu sai pur che un tempo,
Alle pendici di tua sacra rupe,
Qual di tuo buon seguace e di poeta
È l' uffizio ti chiesi. Il cielo e il mare
Mi mostrasti e la terra, e degli abissi
Fin le nude ombre ed i più cupi fondi,
E dall' alto gridasti : Pennelleggia,
Imitatore. — Agl' infiniti aspetti
Posto in mezzo, temei, come la prima
Volta uscita dal nido rondinetta
L' ampio orror dell' Olimpo intorno teme.
Ma chi creder potea che farmi inganno
Dovesse Apollo? Ricercai boscaglie,
Pensoso imitator, segrete stanze,
Incoronate di verdi erbe fonti[3];

1. *Macrino*, le poëte désigne par ce nom un partisan des études classiques.

2. *A te l'attacco*, A toi l'attaque; c'est à toi que je m'attaque, que j'en veux.

3. Construisez *fonti incoronate*, etc.

Me medesmo [1] oblïai. Colla man vôlsi
La notte e il dì sceltissimi quaderni
Di gran maestri, e di defunti corpi
Venerai chiari nomi e vivi ingegni :
Qual d'edifizio diroccato sbuca
Fuor di sfasciumi e calcinacci il gufo,
Alfine uscii : poche parole, e agli usi
Male acconce del mondo in sulla lingua
Mi suonarono in prima. Omero e Dante
Dalla chiusa de' denti uscirmi spesso
Lasciai con laude. — Oh, di qual tomba antica
Fuggì questo di morti e fracidumi
Tisico lodatore? udii d'intorno
Zufolarmi, ed il suon di larghi intesi [2]
Sghignazzamenti, e vidi atti di beffe. —
N' andai balordo; e di saper qual fosse
Bramai di nuovo la poetic' arte,
Di cui mal chiesto avea forse ad Apollo.
Seppilo alfine. Poesia novella
È una canna di bronzo atta e gagliarda,
Confitta in un polmon pieno di vento,
Che, mantacando [3], articoli parole,
E rutti [4] versi. Se aver don potesse
Di favella un mulino, una gualchiera [5],
Chi vincerebbe in poesia le ruote
Vôlte dall' acqua che per doccia corre?
Tanto solo il romor s' ama e il rimbombo!
Su la chiavica [6] dunque; un lago sgorghi
Rimbalzando, spumando, rintuonando,
Di poesia. Del Venosin si rida [7],

1. *Medesmo*, poëtique pour *medesimo*.

2. Construisez: *intesi il suon di*, etc.

3. *Mantacando*, comme s'il y avait: *soffiando come mantice*.

4. *Ruttar versi*, vomir des vers; faire beaucoup de mauvais vers.

5. *Gualchiera*, presse, machine à fouler le drap.

6. *Su la chiavica*; sus l'écluse; haussez l'écluse.

7. *Venosino*, le poëte de Venouse, Horace.

Di palizzate e di ritegni artista,
Che a sì ricco diluvio un dì s' oppose.
Ogni uom sia tutto. Il sofocleo[1] coturno
Calzi o il socco di Plauto : or la sampogna
Di Teocrito suoni, or alla tromba
Gonfi le guance, o dalle mura spicchi
Di Pindaro la cetra, o il molle suono
D' Anacreonte fra le tazze imiti;
Anzi pur meschi la canora bocca
Quel che la magra Antichità distinse[2]
Bello è che a' casi di Medea, si rida,
E orror mova lo Zanni[3]. È novitate
Quel che ancor non s' intese. Alto[4], poeti;
Questa libera età non vuol pastoie :
Tutto concede. Oggi cucir si puote
Lo scarlatto al velluto, augelli e serpi,
Polli e volpi accoppiar, pecore e lupi.
Bastan festoni d' annodargli[5] : lega
Per la coda o pe' piedi ; io non mi curo.
D' entusïasmo sempre ardente fiamma
Chiedeasi un tempo; e senza posa un' alma
Star sull' ale vedeasi, e rivoltarsi
Or quinci or quindi misurata e destra.
Era contro natura. Ah, non può sempre
L' arco teso tenersi, e talor fiacca!
Or basta, ch' empia all' uditor gli orecchi
Sul cominciar sonoritade e pompa;
Poi t' allenta, se vuoi, poeta, e dormi.
Tal nella prima ammattonata chiostra
Movesi il cocchio, e con picchiar di ruote
E ferrate ugne, qual di tuon, fa scoppio :
Esce poscia sul fango o sull' arena,

1. Le cothurne de Sophocle.
2. Construisez: *la canora bocca di lui meschi quel che la magra Antichità distinse:* — *meschi* pour *mescoli.*
3. *Zanni*, nom propre, bouffon de comédie.
4. *Alto.* Halte, arrêtez.
5. Le sens est : pourvu qu'on ait de quoi les attacher.

E fa vïaggio taciturno e cheto.
Fu già lungo fastidio e dura legge
Studiar costumi : favellava in versi
Quale in selva Amarilli; e sulla scena,
Qua nel porto Sigéo[1], parlava Achille.
Or comune linguaggio hanno le piazze,
La corte, i boschi, e Nestore e Tersite[2]
E può la spaventata pastorella
Da notturne ombre, da fragor di nembo,
Da folgore di Dio che i marmi rompe,
Di sè stessa oblïarsi, ed aver campo
Di meditare e proferir sentenze,
Filosifica testa, in tal periglio.
Trovar può il re la fidanzata sposa
In preda al sonno, all' empio servo in braccio;
Egli cheto parlar, faceto il servo.
Faceto! e di che temi? hai forse il sale
A cercar delle arguzie, ove nudrisce
Gioconda urbanità spirti gentili?
No : la Mattea che con la cioppa[4] in capo,
Rivendugliola va di casa in casa,
N'è gran maestra, e chi sbevazza, e a coro
Fa tra boccali gargagliate[5] e tresche.....
Sì cinguettava, e favellar più oltre
Volea Macrin; ma gli tirò l' orecchio
Crucciato il lunge-säettante Apollo.
Che fai? gli disse; e perchè più bestemmi?
Vedi il mio coro. — Alzò Macrino gli occhi,
E vide le divine alme Sorelle[6]

1. *Sigéo*, promontoire de la mer Egée, sur lequel s'élevait une ville avec un port du même nom.

2. *Nestore*, Nestor, roi de Pylos, qu'Homère fait vivre pendant trois générations et dans lequel il personnifie la sagesse. *Tersite*, célèbre bouffon de l'armée grecque conduite par Agamemnon contre Troie.

3. *Aver campo di*, avoir le loisir de.

4. *Cioppa*, vêtement grossier de femme. *Mattea*, nom d'une femme du peuple.

5. *Gargagliate*, vacarme.

6. *Alme Sorelle*, les Muses.

Preste a fuggirsi, e ad apprestar Parnaso
In gelate nevose alpi tedesche,
E a vestir d'armonia rigida lingua
Coscïenza lo morse : il mento al petto
Conficcò, tacque ; e confessò che il vero
La prima volta gli avea detto Apollo.

(Dai *Sermoni*.)

XI

METASTASIO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Métastase s'appelait Pierre Trapassi. Né à Rome en 1698 de parents pauvres et doué d'un admirable talent d'improvisateur, il rencontra, encore enfant, un juge éclairé, Gravina, qui devint son protecteur et dirigea son instruction. On trouva convenable de remplacer son nom de famille par l'équivalent grec, et il s'appela désormais Métastase. En 1718, Gravina mourut et lui laissa un héritage considérable. Métastase justifia les espérances de son bienfaiteur par le succès de ses travaux. Il s'appliqua de préférence au mélodrame et fit des efforts persévérants pour se perfectionner dans ce genre de composition. Il y réussit tellement qu'il effaça, en peu de temps, l'éclat de Zéno, son prédécesseur dans cette carrière, et qu'il s'attira de Voltaire les éloges les plus flatteurs. Le nombre des mélodrames composés par Métastase est très-grand. Sa *Didon abandonnée*, sa *Clémence de Titus*, son *Joas*, son *Régulus* sont des plus célèbres. Successeur de Zéno dans la place de poëte césarien (*poeta cesareo*) à la cour de Vienne, Métastase a joui de l'estime et de l'amitié de l'empereur Charles VI et de Marie-Thérèse. La facilité et l'harmonie de la versification, la beauté des pensées et la noblesse des sentiments sont les mérites principaux qu'on s'accorde généralement à reconnaître dans la poésie de Métastase.

Il mourut, à Vienne, en 1782.

LA GLOIRE.

Tu palpiti, o mio cor! Qual nuovo è questo
Moto incognito a te? Sfidasti ardito

Le tempeste del mar, l'ire di Marte,
D'Africa i mostri orrendi,
Ed or tremando il tuo destino attendi[1]?
Ah! n'hai ragion. Mai non si vide ancora
In periglio sì grande
La gloria mia : ma questa gloria, o Dei,
Non è dell'alme nostre
Un affetto tiranno? Al par d'ogni altro
Domar non si dovrebbe? Ah no. De' vili
Questo è il linguaggio. Inutilmente nacque
Chi sol vive a se stesso : e sol da questo
Nobile affetto ad obliar s'impara
Se per altrui. Quanto ha di ben la terra
Alla gloria si dee. Vendica questa
L'umanità del vergognoso stato
In cui saria senza il desio d'onore
Toglie il senso al dolore,
Lo spavento ai perigli,
Alla morte il terror; dilata i regni,
Le città custodisce, alletta, aduna
Seguaci alla virtù; cangia in soavi
I feroci costumi,
E rende l'uomo imitator dei Numi.

(Dall' *Attilio Regolo.*)

1. On sait que Régulus fait prisonnier par les Carthaginois fut chargé par eux de négocier avec les Romains l'échange des prisonniers. Le héros romain, plus soucieux de la grandeur de son pays que de sa propre vie, dissuada ses concitoyens d'un acte contraire à leurs intérêts. Les paroles qu'il prononce ici sur la gloire sont inspirées par cette situation.

XII

MAFFEI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Le comte Scipion Maffei de Vérone (1675-1755) est un de ces polygraphes de génie qui étonnent par la variété de leurs aptitudes et de leurs ouvrages. Maffei a en effet cultivé, avec succès, les genres les plus différents et s'est élevé au premier rang dans la poésie dramatique et dans l'archéologie. Sa *Mérope* est regardée comme un chef-d'œuvre. Sa *Vérone illustrée* le place parmi les plus illustres créateurs de l'archéologie. Il a en outre embrassé la morale, l'économie politique, l'histoire ecclésiastique et la controverse religieuse. La *Mérope* de Maffei commença une ère nouvelle pour le théâtre italien. Elle fut représentée en 1713. Avant cette époque, l'Italie ne manquait pas de tragédies, mais elle était restée, en ce genre, au-dessous de la France et de l'Angleterre. L'exemple donné par Maffei ne fut pas perdu ; Alfieri ne tarda pas à illustrer la scène italienne par des œuvres originales et vigoureuses.

SCÈNE DE MÉROPE[1].

MEROPE A POLIFONTE.

Ah scelerato !
Tu mi dileggi ancora : or più non fingi,
Ti scopri al fin : forse il piacer tu speri

1. Mérope, fille de Cypselus roi d'Arcadie, avait pour mari Cresphonte roi de Messénie. Polyphonte tua ce dernier et s'empara du pouvoir. Téléphon, fils de Cresphonte et de Mérope, vengea son père par le meurtre de l'assassin couronné.

Di vedermi ora qui morir di duolo;
Ma non l' avrai : vinto è il dolor dall' ira,
Sì che vivrò per vendicarmi; omai
Nulla ho più da temer : correr le vie
Saprò le vesti lacerando e 'l crine,
E co' gridi e col pianto il popol tutto
Infiammar a furor, spingere all' armi.
Chi vi sarà, che non mi segua? all' empia
Tua magion mi vedrai con mille faci;
Arderò, spianterò le mura, i tetti;
Svenerò i tuoi più cari; entro il tuo sangue
Sazierò il mio furor : quanto contenta,
Quanto lieta sarò nel rimirarti
Sbranato e sparso!... Ahi che dico io? che penso?
Io sarò allor contenta? io sarò lieta?
Misera, tutto questo il figlio mio
Riviver non farà. Tutto ciò allora
Farsi dovea, che per cui farlo v' era[1] :
Or che più giova? Oimè! chi provò mai
Sì fatte angosce? Io 'l mio consorte amato,
Io due teneri figli a viva forza
Strappar mi vidi e trucidar. Un solo
Rimaso m' era appena; io per camparlo
Mel divelsi dal sen, mandandol lungi,
Lassa! e 'l piacer non ebbi di vederlo
Andar crescendo, e i fanciulleschi giuochi
Di rimirarne. Vissi ognora in pianto,
Sempre avendolo innanzi in quel vezzoso
Sembiante, ch' egli avea quando al mio servo
Il pòrsi. Quante lagrimate notti!
Quanti amari sospir! quanto desio!
Pur cresciuto era al fine; e già si ordiva

Telles sont les scènes de sang et de vengeance d'où Maffei a tiré le sujet de sa tragédie. On peut la comparer avec celle de Voltaire.

1. Il faut, pour bien comprendre, compléter le sens ainsi: *Tutto ciò si dovea far allora che vi era quegli pel quale si dovea fare.* C'est-à-dire lorsque mon fils vivait.

Di porlo in trono, e già pareami ognora
D'irgli[1] insegnando qual regnar solea
Il suo buon genitor; ma nel mio core,
Misera, io destinata infin gli avea
La sposa : ed ecco un improvviso colpo
Di sanguinosa inesorabil morte
Me l'invola per sempre; e senza ch'io
Pur[2] una volta il vegga, e senza almeno
Poterne aver le ceneri, trafitto,
Lacerato, insepolto, ai pesci in preda,
Qual vil bifolco da torrente oppresso...
Ma perchè dunque, o Dei, salvarlo allora
Perchè finora conservarlo? ahi lassa!
Perchè tanto nodrir la mia speranza?
Chè non farlo perir ne' dì fatali
Della nostra ruina, allora quando
Il dolor della sua col gran dolore
Di tante morti si saria confuso?
Ma voi studiate crudeltà[3]; pur ora
Sul traditor stetti con l'asta, e voi
Mi confondeste i sensi; ond'io rimasi
Quasi fanciulla : mi si niega ancora
L'infelice piacer d'una vendetta.
Cieli, che mai fec'io? Ma tu, che tutto
Mi togliesti, la vita ancor mi lasci?
Perchè se godi sì del sangue, il mio
Ricusi ancor? per mio tormento adunque
Vedremti[4] infino diventar pietoso?
Tal già non fosti col mio figlio. Oh stelle!
Se del soglio temevi, in monti, in selve
A menar tra pastori oscuri giorni

1. *Ire* pour *andare*. *Andare* suivi d'un verbe au gérondif donne à ce dernier le sens du fréquentatif. *Irgli insegnando*, lui enseigner souvent.

2. *Pur*, *pure*, seulement.

3. *Studiate crudeltà*, vous étudiez la cruauté, ou mieux, vous vous efforcez d'être cruels.

4. *Vedremti* pour *ti vedremo*.

Chi ti vietava il condannarlo? Io paga
Abbastanza sarei, sol ch'ei vivesse.
Che m' importava del regnar? Crudele,
Tienti il tuo regno, e 'l figlio mio mi rendi.

(Dalla *Merope*, atto 3, sc. 6.)

XIII

FILICAJA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

L'Ode de Filicaja *sur le siége de Vienne* par les Turcs, et son Sonnet *sur les malheurs de l'Italie destinée à toujours servir, victorieuse ou vaincue*, sont au nombre des productions les plus populaires de la littérature italienne. L'Ode sur le siége de Vienne valut à l'auteur les congratulations et la faveur de l'empereur Léopold, du roi de Pologne et de la reine de Suède. Le grand-duc de Toscane apprécia son mérite et lui confia des charges importantes. Simple dans ses goûts, modeste et bon, il exerça dans une retraite studieuse des vertus qui doivent le faire estimer autant qu'on l'admire. Né à Florence d'une famille noble en 1642, il est mort en 1707.

SUR LE SIÉGE DE VIENNE PAR LES TURCS EN 1683.

E fino a quanto inulti[1]
Fian[2], Signore, i tuoi servi? E fino a quanto
Dei barbarici insulti
Orgogliosa n' andrà l' empia baldanza?
Dov' è, dov' è, gran Dio, l' antico vanto
Di tu' alta possanza?
Su' campi tuoi, su' campi tuoi più culti,
Semina strage e morti

1. *Inulti*, non vengés, sans vengeance.

2. *Fian*, seront, forme poétique.

Barbaro ferro, e te destar non ponno
Da sì profondo sonno
Le gravi antiche offese e i novi torti?
E tu 'l vedi, e 'l comporti?
E la destra di folgori non armi,
O pur gli avventi agl'insensati marmi?
Mira, oimè, qual crudele
Nembo d'armi e d'armati, e qual torrente
D'esercito infedele
Corra l'Austria a inondar! Mira che il loco
A tant'empito [1] manca, e a tanta gente
Par che l'Istro [2] sia poco,
E di tant'aste all'ombra il dì si cele!
Tutte son qui le spade
Dell'ultimo Orïente, e alla gran lutta
L'Asia s'unìo qui tutta,
E quei che 'l Tanai [3] solca, e quei che rade
Le sarmatiche [4] biade,
E quei che calca la bistonia [5] neve,
E quei che 'l Nilo e che l'Oronte [6] beve.
Di cristian sangue tinta
Mira dell'Austria la città reïna [7],
Quasi abbattuta e vinta,
Mille e mille raccôr nel fianco infermo
Fulmin temprati all'infernal fucina [8],
Mira che frale schermo [9]
Son per lei l'alte mura, ond'ella è cinta;
Mira le palpitanti

1. *Empito* pour *impeto*.
2. *L'Istro*, l'Ister ou le Danube.
3. *Quei che l' Tanai solca*, celui qui sillonne les bords du Tanaïs.
4. *Sarmatiche*, de la Sarmatie.
5. *La bistonia neve. Bistonia* pour *tracia*. La neige de la Thrace pour les monts neigeux de la Thrace.
6. *Oronte*, fleuve de la Syrie.
7. Vienne.
8. Le poëte compare les décharges de l'artillerie à des foudres travaillés dans les ateliers de l'enfer.
9. *Frale schermo*, faible rempart.

Sue rôcche, odi, odi il suon che a morte sfida;
Le disperate grida
Odi, i singulti, le querele e i pianti
Delle donne tremanti,
Che, al fiero aspetto dei comun perigli,
Stringonsi al seno i vecchi padri e i figli.
L'onnipotente braccio,
Signor, deh! stendi, e sappian gli empi omai,
Sappian che vetro e ghiaccio
Son lor armi a' tuoi colpi, e che sei Dio
Di tue giuste vendette ai caldi rai
Struggasi il popol rio.
Qual porga il collo al ferro, quale al laccio;
E come fuggitiva
Polve avvien che rabbioso austro disperga,
Così prosegua e sperga
Tuo sdegno i Traci[1], e sull' augusta riva
Del Danubio si scriva:
Al vero Giove l'ottoman Tifeo[2]
Qui tentò di far guerra, e qui cadeo. —
Del re superbo assiro[3]
Gli aspri arïeti di Sïon le mura
So pur che invan colpiro;
E tal poi monte d'insepolti estinti
Alzavi tu, che inorridì Natura[4].
Guerrier dispersi e vinti
So che vide Betulia[5]; e 'l Duce siro[6]

1. *Traci*, les Turcs nommés ici Thraces à cause du pays qu'ils occupent.

2. Typhée, un des géants qui escaladèrent le ciel. Dans la pensée du poëte, l'Ottoman qui ose assaillir la chrétienté ressemble à l'audacieux géant qui fit la guerre à Jupiter.

3. Sennachérib.

4. La Bible dit que l''ange du Seigneur extermina, en une seule nuit, toute l'armée de Sennachérib.

5. *So che vide Betulia*, je sais ce que vit Béthulie: allusion à Judith et au meurtre d'Olopherne.

6. *Il Duce siro*, pour le chef assyrien ou Olopherne. Ces mots pourraient aussi s'appliquer au syrien Sisara tué par Giaël.

Con memorando esempio
Trofeo pur fu di femminetta imbelle.
Sulle teste rubelle
Deh! rinnovella or tu l'antico scempio :
Non è di lor men empio
Quei che servaggio or ne minaccia e morte;
Nè men fidi siam noi, nè tu men forte.
Che s' egli è pur destino,
E ne' volumi eterni ha scritto il Fato,
Che deggia un dì all' Eusino[1]
Servir l'ibera e l' alemanna Teti[2],
E 'l suol cui parte l'Appennin gelato,
A' tuoi santi decreti
Pien di timore e d' umiltà m' inchino.
Vinca, se così vuoi,
Vinca lo Scita, e il gloriöso sangue
Versi l'Europa esangue
Da ben mille ferite. I voler tuoi
Legge son ferma a noi :
Tu sol se' buono e giusto, e giusta, e buona
Quell'opra è sol, che al tuo voler consuona.
Ma sarà mai ch' io veggia
Fender barbaro aratro all'Austria il seno[3]
E pascolar la greggia
Ove or sorgon cittadi, e senza tema
Starsi gli arabi armenti in riva al Reno?
Nella ruina estrema
Fia che dell' Istro la famosa reggia
D'ostile incendio avvampi,

1. *Eusino*, l'Euxin, aujourd'hui mer Noire.

2. *Teti*, la Thétis espagnole et la Thétis allemande, au lieu des mers qui baignent l'Espagne et l'Allemagne. Les mers sont ici pour les pays et les puissances. Dans le vers suivant l'Italie est désignée par l'Apennin qui la divise dans le sens de sa longueur en allant du Nord-Ouest au Midi. On trouve chez Pétrarque : *il bel paese ch' Apennin parte, il mar circonda e l'Alpe.*

3. *Il seno*, pour la terre.

In solitario speco,
Le cui deserte arene orma non stampi[1]?
Ah no, Signor! troppo ampi
Son di tua grazia i fonti; e tal flagello
Se in cielo è scritto, a tua pietà m' appello
Ecco d'inni devoti
Risonar gli alti templi; ecco soave
Tra le preghiere e i voti
Salire a te d'arabi fumi[2] un nembo.
Già i tesor sacri, ond' ei sol tien la chiave,
Dall' adorato grembo
Versa il grande Innocenzo[3], e i non mai vôti
Erari apre e comparte.
Già i cristiani regnanti alla gran lega
Non pur commove e piega,
Ma in un raccoglie le milizie sparte
Del teutonico Marte[4];
E se tremendo e fier, più che mai fosse,
Scende il fulmin polono[5], ei fu che 'l mosse.
Ei dall' esquilio colle[6]
Ambo in ruïna dell'orribil Geta[7],
Mosè novello, estolle
A te le braccia, che da un lato regge
Speme, e Fede dall'altro. Or chi ti vieta
Il ritrattar tua legge,
E spegner l'ira che nel sen ti bolle?
Pianse e pregò l'afflitto

1. *Orma*, trace, pour pied. *Non stampi le deserte arene*, mot à mot ne s'imprime plus sur le sable désert.

2. *Arabi fumi*, encens.

3. *Innocenzo*, le pape Innocent XI.

4. *Le milizie sparte del teutonico Marte*, les forces éparses de l'Allemagne.

5. *Il fulmin polono*, Jean Sobiesky, roi de Pologne, qui vainquit les Turcs et délivra Vienne assiégée par leur armée.

6. *L'Esquilio*, ou *l'Esquilino* est une des sept collines de Rome.

7. *Geta*, nom donné ici aux Turcs, parce qu'ils occupent le pays des anciens Gètes et y lèvent des soldats.

E dove siede or Vienna abiti l'Eco
Buon re di Giuda[1] e gli crescesti etate;
Lagrime d'umiltate
Ninive sparse, e si cangiò 'l prescritto
Fatale infausto editto[2]:
Ed esser può che 'l tuo Pastor divoto
Non ti sforzi, pregando, cangiar voto?
Ma sento, o sentir parme,
Sacro furor che di sè m' empie. Udite,
Udite, o voi, che l'arme
Per Dio cingete : al tribunal di Cristo
Già decisa in pro vostro è la gran lite.

(Dalle *Rime*.)

1. *Re di Giuda*, Ézéchias, dont le Seigneur prolongea la vie.

2. Le prophète Jonas avait prédit la destruction de Ninive, mais les habitants se repentirent et la ville fut épargnée.

XIV

SALVATOR ROSA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Ce fameux peintre de batailles a composé des *Satires* dans lesquelles il a poursuivi avec verve, quelquefois avec fougue, toujours avec un esprit fin et une vive imagination, les vices les plus caractéristiques de son époque. Dans la satire intitulée la *Poésie*, il combat avec l'arme du ridicule le goût corrompu de ses contemporains. Quoiqu'il n'évite pas toujours une certaine trivialité dans l'expression, Rosa est un écrivain dont le style est généralement sain et la pensée droite. Né dans les environs de Naples en 1615, il passa presque toute sa vie à Florence à la cour des Médicis, après avoir pris part à la révolution de Masaniello. Il mourut à Rome, en 1673.

CONTRE LES POETES DE SON TEMPS.

Tempi questi non son d'allegorie :
  L'età che corre di tre cose è infetta,
  Di malizia, ignoranza e poesie.
Ho sentito contar che fu un trombetta[1]
  Preso una volta da' nemici in campo
  Mentre stava sonando alla veletta[2];
Il qual per ritrovar riparo o scampo
  Dicea che solamente egli sonava,
  Ma col suo ferro mai non tinse il campo[3].
Gli fu risposto allor, ch'ei meritava
  Maggior pena però : poichè sonando,

1. *Un trombetta*, *un trombettiere*, un trompette.

2 et 3. *Veletta*, vedette. — Il n'avait jamais versé de sang.

Alle stragi, al furor gli altri irritava.
Intendetemi voi, voi che cantando
Siete cagion che la pietà vacilla,
E che 'l timor di Dio si ponga in bando.
Da voi, da voi negli animi s'istilla
La peste d'infinite corruttele.
Agli incendi voi date esca e favilla;
Dite poi che da un fiore, e tosco e mèle
Trae, secondo gl'istinti o buoni o rei,
Ape benigna, o vipera crudele.
Oh! empii, iniqui e quattro volte e sei;
Pormi il tosco alla bocca, e poi s'io pèro,
Dir che maligni fur gli affetti miei.
Questo è paralogismo[1] menzognero;
Non è simile al fior il verso osceno,
Nè men l'ape o la vipera ha il pensiero:
Non racchiudon quei fiori il tosco in seno,
Ma sono indifferenti; ai vostri versi
È qualitade intrinseca il veleno.

(Dalla *Satira II.*)

1. *Paralogismo*, faux raisonnement, de *parà*, qui en grec signifie au delà, et *logismos*, raisonnement.

XV

TASSONI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Alexandre Tassoni est le premier qui ait soumis le poëme héroï-comique à des règles sévères. Son *Seau ravi* (*Secchia rapita*) lui a procuré une grande célébrité par les qualités d'imagination, d'esprit et de style qu'il y a déployées. Le sujet de ce poëme est l'enlèvement d'un seau ravi par les Modenais aux Bolonais dans les guerres municipales du treizième siècle. Outre la poésie, Tassoni a cultivé l'histoire, l'éloquence et la philosophie. Ses *Philippiques* contre l'Espagne sont l'œuvre d'un esprit indépendant et dévoué à son pays. La même liberté de jugement se retrouve dans ses *Pensées*, où il aborde différents sujets de morale et de physique. Dans ses *Considérations sur Pétrarque*, il a réagi contre l'engouement de certains écrivains de son siècle pour tout ce qui est sorti de la plume de ce poëte.

Tassoni, né d'une famille noble à Modène en 1565, mourut dans sa ville natale en 1635.

LES DIEUX SE RENDENT AU CONSEIL [1]

La fama intanto al ciel battendo l'ali,
Cogli avvisi d'Italia arrivò in corte,

1. Voici ce qu'il est nécessaire de savoir pour l'intelligence de ce morceau. Sous le règne de Frédéric II (1192-1250) les Modenais pénétrèrent dans Bologne. Arrivés à un puits, ils trouvent un seau, s'en saisissent et puisent de Beau pour se désaltérer. Les Bolonais, avertis, fondent sur eux, mais sont repoussés. Le seau est enlevé par les Modenais et devient le trophée de leur victoire. Les Bolonais indignés se préparent à la guerre. La renommée s'empresse d'informer Jupiter de cet événement, et le maître des dieux convoque immédiatement son conseil.

Ed al re Giove fe sapere i mali
Che d' una secchia era per trar la sorte.
Giove che molto amico era ai mortali,
E d' ogni danno lor si dolea forte,
Fe sonar le campane[1] del suo impero.
E a consiglio chiamar gli Dei d' Omero.
Da le stalle del ciel subito fuori
I cocchi uscir sovra rotanti stelle,
E i muli da lettiga e i corridori
Con ricche briglie e ricamate selle;
Più di cento livree di servidori
Si videro apparir pompose e belle,
Che con leggiadra mostra e con decoro
Seguivano i padroni a concistoro.
Ma innanzi a tutti il principe di Delo[2]
Sopra d'una carrozza da campagna
Venia correndo e calpestando il cielo
Con sei giannetti a scorza di castagna[3] :
Rosso il manto, e 'l cappel di terziopelo[4],
E al collo avea il toson del Re di Spagna;
E ventiquattro vaghe donzellette[5]
Correndo gli tenean dietro in scarpette.
Pallade sdegnosetta e fiera in volto,
Venia su una chinea di Bisignano[6],
Succinta a mezza gamba, in un raccolto
Abito mezzo greco et mezzo ispano :
Parte il crine annodato e parte sciolto
Portava, e nella treccia a destra mano

1 *Fe sonar le campane*, fit sonner les cloches. Ce mélange des usages modernes avec les fables des anciens sur leurs dieux est un des traits distinctifs du poëme héroï-comique de Tassoni.

2. Le souverain de Délos, Apollon.

3. *Giannetto*, cheval de race espagnole. — *A scorza di castagna*, couleur marron.

4. *Terziopelo*, velours. Ce mot n'est plus usité.

5. Il s'agit des heures du jour que le poëte personnifie.

6. Les chevaux de ce pays, situé dans la Calabre citérieure, étaient recherchés du temps de l'auteur. — *Chinea*, cheval.

Un mazzo d'aironi[1] alla bizzarra,
E legata all'arcion la scimitarra.
Con due cocchi venia la Dea d'amore;
Nel primo er' ella, e le tre Grazie e 'l figlio,
Tutto porpora ed or dentro e di fuore,
E i paggi di color bianco e vermiglio:
Nel secondo sedean con grand' onore
Cortigiani di cappa[2] e da consiglio,
Il braccier della Dea, l'aio del putto[3]
Ed il cuoco maggior mastro[4] Presciutto.
Saturno ch' era vecchio e accatarrato[5]
E s' avea messo dianzi un serviziale
Venia in una lettiga riserrato,
Che sotto la seggetta avea il pitale.
Marte sopra un cavallo era montato
Che facea salti fuor del naturale
Le calze a tagli[6] e 'l corsaletto indosso
E nel cappello avea un pennacchio rosso.
Ma la Dea delle biade e 'l Dio del vino[7]
Venner congiunti e ragionando insieme:
Nettuno si fe' portar da quel delfino
Che fra l'onde del ciel notar non teme;
Nudo, algoso e fangoso era il meschino;
Di che la madre[8] ne sospira e geme,
Ed accusa il fratel[9] di poco amore,
Che lo tratti così da pescatore.
Non comparve la vergine Diana;
Che, levata per tempo, era ita al bosco
A lavare il bucato a una fontana
Nelle maremme del paese tosco[10].

1. *Aironi*, hérons.
2. *Di cappa*, comme on disait autrefois, gens de robe.
3. *Putto*, enfant.
4. *Mastro*, maître.
5. *Accatarrato*, non pas enrhumé, mais catarrheux
6. Culottes à bandes. *Calze*, signifie aujourd'hui bas.
7. Cérès et Bacchus.
8 et 9. Rhée ou Cybèle, mère des dieux. Le frère de Neptune, Jupiter.
10 *Tosco*, toscano.

E non tornò[1] che già la Tramontana
Girava il carro suo per l'aer fosco.
Venne sua madre[2] a far la scusa in fretta,
Lavorando sui ferri una calzetta.
Non intervenne men Giunon Lucina[3]
Che il capo allora si volea lavare;
Menippo sovrastante alla cucina
Di Giove, andò le Parche ad iscusare,
Che facevano il pan quella mattina
Indi avean molta stoppa da filare.
Sileno[4] cantinier restò di fuori,
Per inacquar il vin de' servidori.
Della reggia del ciel s'apron le porte;
Stridon le spranghe e i chiavistelli d'oro
Passan gli Dei dalla superba corte
Nella sala real del concistoro.
Quivi sottratte ai fulmini di Morte
Splendon le ricche mura e i fregi loro:
Vi perde il vanto suo qual più lucente
E più pregiata gemma ha l'Oriente.
Posti a seder ne' bei stellati palchi
I sommi eroi de' fortunati regni,
Ecco i tamburi a un tempo e gli oricalchi[5]
Dell'apparir del re diedero segni.
Cento fra paggi e camerieri e scalchi
Venieno e poscia i proceri[6] più degni;
E dopo questi Alcide colla mazza,
Capitan della guardia della piazza.

. . . . . .

1. *E non tornò, che,* et elle ne revint que le soir. *La Tramontana;* ici la constellation de l'ourse. *La Tramontana* signifie généralement le vent du nord, ou le côté nord du ciel qui en Italie coïncide avec la position des Alpes.

2. Latone

3. Lucine, nom donné par les Latins à Junon parce qu'elle présidait aux couches; de *lux* lumière. *Men pour Nemmeno.*

4. Silène, compagnon de Bacchus.

5. *Oricalchi,* trompettes.

6. *Proceri,* les grands, les nobles.

XVI

CHIABRERA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Gabriel Chiabrera, né à Savone en 1552, a joui d'une grande renommée pendant sa longue existence. Ses poëmes épiques sont aujourd'hui oubliés, mais il conserve une place distinguée parmi les lyriques italiens ; car il a heureusement imité dans ses *Canzoni* les tours hardis des odes de Pindare et d'Horace, sans chercher cette grandeur équivoque, sans tomber dans cette enflure dont son contemporain Marini donna l'exemple contagieux. Chiabrera est mort à 86 ans en 1638, après après avoir été comblé de récompenses et d'honneurs par les princes italiens.

FRAGILITÉ DE LA BEAUTÉ.

La Vïoletta,
Che'n su l' erbetta
Apre[1] al mattin novella,
Di' non è cosa
Tutta odorosa
Tutta leggiadra e bella?
Sì certamente;
Che dolcemente
Ella ne spira odori,
E n' empie il petto
Di bel diletto
Col bel de' suoi colori.
Vaga rosseggia,

1. *Apre* au lieu de *si apre*.

Vaga biancheggia
Tra l' aure matutine,
Pregio d' aprile
Via più gentile;
Ma che diviene al fine?
Ahi, che in brev' ora,
Come l' aurora
Lunge da noi sen vola;
Ecco languire,
Ecco perire
La misera viola.
Tu, cui bellezza,
E giovinezza
Oggi fan si superba;
Soave pena,
Dolce catena
Di mia prigione acerba:
Deh con quel fiore
Consiglia il core
Su la tua fresca etate:
Che tanto dura
L' alta ventura
Di questa tua beltate.

(Dalle *Rime*.)

XVII

TORQUATO TASSO

(Voir la notice biographique, p. 75.)

ARRIVÉE DES CROISÉS A JÉRUSALEM [1].

Già l' aura messaggiera erasi desta [2]
A nunzïar che se ne vien l' Aurora :
Ella intanto si adorna, e l' aurea testa
Di rose colte in paradiso infiora :
Quando il campo ch' a l' arme omai s' appresta,
In voce mormorava alta e sonora,
E prevenia le trombe; e queste poi
Dier più lieti e canori i segni suoi.
Il saggio capitan [3] con dolce morso [4]
I desiderj lor guida e seconda;
Che più facil saria svolger il corso

1. On connaît le sujet de la Jérusalem délivrée. Les Croisés conduits par Godefroy de Bouillon s'emparèrent de la ville sainte le 19 juillet 1099, arrachèrent le tombeau du Christ des mains des Sarrasins et fondèrent en Palestine un royaume dont leur chef devint le souverain. Dans le morceau que nous donnons ici, le Tasse décrit l'arrivée de l'armée chrétienne devant Jérusalem et les impressions qu'elle éprouve à la vue de la ville sacrée.

2. *Desta* an lieu de *destata*.

3. *Il saggio capitan*, Godefroy de Bouillon.

4. *Morso*, ici synonyme de *freno*.

Presso Cariddi[1] a la volubil onda,
E tardar Borea[2] allor che scote il dorso
De l'Apennino, e i legni in mare affonda.
Gli ordina, gl' incammina, e 'n suon li regge
Rapido sì, ma rapido con legge.
Ali ha ciascuno al core, ed ali al piede,
Nè del suo ratto andar però s' accorge;
Ma quando il sol gli aridi campi fiede
Con raggi assai ferventi e in alto sorge,
Ecco apparir Gerusalem si vede,
Ecco additar Gerusalem si scorge,
Ecco da mille voci unitamente
Gerusalemme salutar si sente.
Così di naviganti audace stuolo,
Che mova a ricercar estranio lido,
E in mar dubbioso e sotto ignoto polo,
Provi l' onde fallaci e 'l vento infido,
S' alfin discopre il desiato suolo,
Il saluta da lunge in lieto grido,
E l' uno a l' altro il mostra, e in tanto oblia
La noia e 'l mal de la passata via.
Al gran piacer che quella prima vista
Dolcemente spirò ne l' altrui petto,
Alta contrizïon successe, mista
Di timoroso e reverente affetto:
Osano a pena d' innalzar la vista
Ver la città, di Cristo albergo eletto;
Dove morì, dove sepolto fue[3],
Dove poi rivesti le membra sue.
Sommessi accenti e tacite parole,
Rotti singulti e flebili sospiri
De la gente che 'n un[4] s' allegra e duole,

1 *Cariddi*, lieu célèbre du détroit de Messine, où la mer tourbillonnait et engloutissait les navires.

2. *Borea*, vent du nord.
3. *Fue*, au lieu de *fu*.
4. *In un*, *in un tempo*, en même temps.

Fan che per l' aria un mormorio s' aggiri,
Qual ne le folte selve udir si suole,
S' avvien che tra le frondi il vento spiri :
O quale infra gli scogli, o presso a i lidi
Sibila il mar percosso in rauchi stridi.
Nudo ciascuno il piè, calca il sentiero :
Chè l' esempio de' duci ogn' altro move.
Serico[1] fregio o d' or, piuma o cimiero
Superbo, dal suo capo ognun rimove :
Ed insieme del cor l' abito[2] altero
Depone, e calde e pie lagrime piove.
Pur, quasi al pianto abbia la via rinchiusa,
Così parlando ognun sè stesso accusa :
Dunque, ove tu, Signor, di mille rivi
Sanguinosi il terren lasciasti asperso,
D' amaro pianto almen duo fonti vivi
In si acerba memoria oggi io non verso?
Agghiacciato mio cor, chè non derivi[3]
Per gli occhi, e stilli in lagrime converso?
Duro mio cor, che non ti spetri[4] e frangi?
Pianger ben merti ognor, s' ora non piangi.
Da la cittade intanto un ch' a la guarda[5]
Sta d' alta torre, e scopre i monti e i campi,
Colà giuso la polve alzarsi guarda
Sì, che par che gran nube in aria stampi[6] :
Par che baleni quella nube ed arda,
Come di fiamme gravida e di lampi :
Poi lo splendor de' lucidi metalli
Scerne, e distingue gli uomini e i cavalli.
Allor gridava : oh qual, per l' aria, stesa

1. *Serico*, en soie.
2. *Abito*, habitude, manière d'être.
3. *Non derivi*; mot à mot, pourquoi ne coules-tu pas, ou ne sors-tu pas en coulant?
4. *Spetrare*, attendrir; *spetrarsi* est le contraire de *impietrare*, *impietrarsi*, devenir dur comme pierre.
5. *Guarda*, au lieu de *guardia*.
6. *Stampi*, *stampare* former en donnant une empreinte.

Polvere i' veggio! Oh come par che splenda!
Su, suso, o cittadini, a la difesa
S' armi ciascun veloce, e i muri ascenda
Già presente è il nemico. E poi ripresa
La voce : ognun s' affretti, e l' arme prenda :
Ecco il nemico è qui : mira la polve,
Che sotto orrida nebbia il cielo involve.
I semplici fanciulli, e i vecchi inermi,
E 'l vulgo de le donne sbigottite,
Che non sanno ferir, nè fare schermi.
Traean supplici e mesti a le meschite[1].
Gli altri di membra e d' animo più fermi,
Già frettolosi l' arme avean rapite[2].
Accorre altri a le porte, altri a le mura :
Il re[3] va intorno, e 'l tutto vede e cura.

(Dalla *Gerusalemme liberata*, canto III.)

HERMINIE CHEZ LES BERGERS[4].

Non si destò fin che garrir gli augelli
Non sentì lieti, e salutar gli albori,
E mormorare il fiume e gli arboscelli,
E con 'l' onda scherzar l' aura e co' fiori :
Apre i languidi lumi, e guarda quelli
Alberghi solitari de' pastori,

1. *Meschite*, mosquées.
2. *Rapite*, *rapire;* ici, saisir rapidement.
3. *Il re*. Ce roi est un personnage de l'invention du poëte.
4. Herminie est une héroïne du poëme du Tasse. Fille du roi d'Antioche elle abandonne cette ville lorsque les chrétiens s'en emparent, et cherche un refuge à la cour d'Aladin, roi de Jérusalem. Courageuse et chevaleresque elle se revêt aussi d'une armure et ose brandir un glaive. Après des aventures où l'amour et la guerre sont mêlés, Herminie arrive sur les bords du Jourdain et s'y abandonne au sommeil. C'est son réveil que le poëte nous dépeint ici

E parle voce udir tra l'acqua e i rami,
Ch' a i sospiri ed al pianto la richiami.
Ma son, mentr' ella piange, i suoi lamenti
Rotti da un chiaro suon ch' a lei ne viene,
Che sembra ed è di pastorali accenti
Misto e di boscarecce inculte avene.
Risorge, e là s' indrizza a passi lenti,
E vede un uom canuto a l'ombre amene
Tesser fiscelle [1] a la sua gregge a canto,
Ed ascoltar di tre fanciulli il canto.
Vedendo quivi comparir repente
L'insolite armi, sbigottir [2] costoro;
Ma gli saluta Erminia, e dolcemente
Gli affida [3], e gli occhi scopre e i bei crin d'oro:
Seguite (dice) avventurosa gente
Al ciel diletta, il bel vostro lavoro;
Chè non portano già guerra quest' armi
A l'opre vostre, a i vostri dolci carmi.
Soggiunse poscia: o padre, or che d' intorno
D' alto incendio di guerra arde il paese,
Come qui state in placido soggiorno
Senza temer le militari offese?
Figlio (ei rispose), d'ogni oltraggio e scorno
La mia famiglia e la mia greggia illese
Sempre qui fur, nè strepito di Marte
Ancor turbò questa remota parte.
O sia grazia del ciel che l' umiltade
D'innocente pastor salvi e sublime [4];
O che siccome il folgore non cade
In basso pian ma su l' eccelse cime,
Così il furor di peregrine spade

1. *Fiscelle*, paniers d'osier.
2. *Sbigottir* au lieu de *sbigottirono*.
3. *Gli affida*, les rassure.
4. *Sublime*, est ici une forme poétique, au lieu de *sublimi*, troisième personne du présent subjonctif de *sublimare*, verbe actif.

Sol de' gran re l' altere teste opprime,
Nè gli avidi soldati a preda alletta
La nostra povertà vile e negletta.
Altrui vile e negletta, a me sì cara,
Che non bramo tesor, nè regal verga[1];
Nè cura, o voglia ambiziosa o avara
Mai nel tranquillo del mio petto alberga.
Spengo la sete mia ne l' acqua chiara,
Che non tem' io che di venen s' asperga,
E questa greggia e l' orticel dispensa
Cibi non compri a la mia parca mensa.
Chè poco è il desiderio e poco è il nostro
Bisogno, onde la vita si conservi.
Son figli miei questi ch' addito e mostro,
Custodi de la mandra; e non ho servi.
Così men vivo in solitario chiostro,
Saltar veggendo i capri snelli e i cervi,
Ed i pesci guizzar di questo fiume,
E spiegar gli augelletti al ciel le piume.
Tempo già fu, quando più l' uom vaneggia
Ne l' età prima ch' ebbi altro desio,
E disdegnai di pasturar la greggia,
E fuggii dal paese a me natio:
E vissi in Menfi un tempo, e nella reggia
Fra i ministri del re fui posto anch' io,
E benchè fossi guardian degli orti,
Vidi e conobbi pur l' inique corti.
E lusingato da speranza ardita,
Soffrii lunga stagion ciò che più spiace;
Ma poi ch' insieme con l' età fiorita
Mancò la speme e la baldanza audace,
Piansi i riposi di quest' umil vita,
E sospirai la mia perduta pace;
E dissi: o corte, addio. Così a gli amici
Boschi tornando, ho tratto i dì felici.

Regal verga, sceptre.

Mentre ei così ragiona. Erminia pende[1]
Da la soave bocca intenta e cheta :
E quel saggio parlar, ch' al cor le scende,
De' sensi in parte le procelle acqueta.
Dopo molto pensar, consiglio prende
In quella solitudine secreta
Infino a tanto almen farne soggiorno,
Ch' agevoli fortuna il suo ritorno.

Onde al buon vecchio dice : o fortunato
Ch' un tempo conoscesti il male a prova,
Se non t' invidii il ciel sì dolce stato[2]
Delle miserie mie pietà ti mova :
E me teco raccogli in questo grato
Albergo, ch'abitar teco mi giova :
Forse fia[3] che 'l mio cor infra quest' ombre
Del suo peso mortal parte disgombre[4].

Che se di gemme e d' or che 'l vulgo adora
Sì come idoli suoi, tu fossi vago;
Potresti ben, tante n' ho meco ancora,
Renderne il tuo desio contento e pago.
Quinci versando da' begli occhi fuora
Umor di doglia cristallino e vago,
Parte narrò di sue fortune; e intanto
Il pietoso pastor pianse al suo pianto.

Poi dolce la consola, e sì l' accoglie,
Come tutt' arda di paterno zelo;
E la conduce ov' è l' antica[5] moglie,
Che di conforme cor gli ha data il cielo.
La fanciulla regal di rozze spoglie
S' ammanta, e cinge al crin ruvido velo :
Ma nel moto degli occhi e delle membra

1. *Pende da la bocca*, a exactement le même sens que l'expression latine *pendere ab ore*, qui signifie être suspendu aux lèvres de quelqu'un, l'écouer avec une attention profonde.

2. *Se non t'invidii il ciel*, si toutefois le ciel ne t'envie pas.

3. *Fia*, il arrivera que.

4. *Disgombre*, au lieu de *disgombri*

5. *Antica*, vieille.

Non già di boschi abitatrice sembra.
  Non copre abito vil la nobil luce,
E quanto è in lei d' altero e di gentile :
E fuor la maestà regia traluce
Per gli atti ancor de l' esercizio umìle.
Guida la greggia a i paschi, e la riduce
Con la povera verga al chiuso ovile;
E da l' irsute mamme il latte preme,
E 'n giro accolto poi lo stringe insieme.

(Dalla *Gerusalemme liberata*, canto VII.)

XVIII

GUARINI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Jean-Baptiste Guarini de Ferrare (1537-1612) doit sa renommée à son drame intitulé *Pastor Fido*, imitation de l'*Aminta* du Tasse. Les vers en sont coulants et harmonieux; mais les pensées et les sentiments y pèchent souvent par cette mollesse qui, à la fin du seizième siècle, commençait à s'emparer de l'esprit et des mœurs de la nation.

ÉLOGE DE L'ANTIQUITÉ. INFÉRIORITÉ DE L'ÉPOQUE PRÉSENTE.

O bella età dell'oro,
Quand' era cibo il latte[1]
Del pargoletto mondo, e culla il bosco;
E i cari parti loro
Godean le greggie intatte,
Nè temea il mondo ancor ferro nè tosco.
Pensier torbido e fosco
Allor non facea velo
Al sol di luce eterna[2]:
Or la ragion che verna
Tra le nubi del senso, ha chiuso il cielo;
Ond' è che pellegrino
Va l'altrui terra, e 'l mar turbando il pino[3]

1. Le poëte compare le monde à peine sorti des mains du Créateur, à un petit enfant, *pargoletto*, dont le lait est la seule nourriture.

2. *Sol di luce eterna*, le soleil qui brille éternellement, dont la lumière est éternelle; Dieu, principe de la vérité.

3. *Il pino*, le pin pour le navire; métonymie souvent employée aussi en latin.

Quel suon fastoso e vano,
Quell' inutil soggetto
Di lusinghe, di titoli e d' inganno,
Ch' onor dal volgo insano
Indegnamente è detto [1],
Non era ancor degli animi tiranno;
Ma sostener affanno
Per le vere dolcezze;
Tra i boschi e tra la gregge,
La fede aver per legge,
Fu di quell' alme al ben oprar avvezze,
Cura d' onor felice,
Cui dettava onestà: Piaccia, se lice.

. . . . . .

Ma tu, de' spirti egregi
Forma ne' petti nostri,
Verace Onor, delle grand' alme dono;
O regnator de' Regi,
Deh! torna in questi chiostri
Che senza te beati esser non ponno.
Destin [2] dal mortal sonno
Tuoi stimoli potenti
Chi per indegna e bassa
Voglia seguir te lassa [3],
E lassa il pregio dell' antiche genti.
Speriam, chè 'l mal fa tregua
Talor, se speme in noi non si dilegua:
Speriam, chè il sol cadente anco rinasce;
E 'l Ciel quando men luce,
L' aspettato seren spesso n' adduce.

(Dal *Pastor fido*.)

1. On voit par ce qui suit que l'auteur entend ici par *onore* une fausse gloire, ou une ambition coupable à laquelle, dans les vers suivants, il oppose sous le même nom l'innocence des premiers âges et le sentiment du devoir.

2. *Destin* pour *destino*, troisième personne pluriel du présent subjonctif du verbe *destare*.

3. *Lassa*, *lascia*.

XIX

CARO

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Hannibal Caro de Civitanova (1507-1566) s'est illustré par ses *traductions* d'ouvrages latins et grecs, et principalement par celle de l'*Enéide*. Son *Apologie contre Ludovic Castelvetro*, célèbre grammairien modenais, est, malgré la véhémence des invectives qui la déparent, un des meilleurs livres de la littérature italienne dans le genre critique. Hannibal Caro a aussi excellé dans le genre épistolaire; ses *Lettres familières* passent pour des modèles d'urbanité et d'élégance.

L'EMPEREUR CHARLES QUINT.

Dopo tante onorate e sante imprese,
  Cesare invitto, in quelle parti e in queste;
  Tante e sì strane genti, amiche e infeste,
  Tante volte da voi vinte e difese;
Fatta l'Africa ancella, e l'armi stese
  Oltre l'Occaso, poi ch' in pace aveste
  La bella Europa; altro non so che reste
  A far vostro del mondo ogni paese,
Ch' assalir l'Orïente, e 'ncontr' al sole
  Gir tant' oltre vincendo, che, d'altronde
  Giunta l'aquila [1] al nido ond' ella uscio,
Possiate dir, vinta la terra e l'onde,
  Qual umil vincitor che Dio ben cole:
  Signor, quanto il Sol vede è vostro e mio [2].

(Dalle *Rime*.)

1. *Aquila*, emblème de l'Empire. Dante a dit dans le même sens:

Poscia che Costantin l'aquila volse Contra 'l corso del ciel ch' ella seguio.

2. Par cette flatterie grandiose le poëte égale l'empereur à Dieu, mais elle est habilement préparée par le vers qui précède: *Qual umil vincitor che Dio ben cole.*

XX

ALAMANNI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Il a cultivé tous les genres de poésie depuis l'épigramme jusqu'à l'épopée, mais il a excellé particulièrement dans le genre didactique. Son *Agriculture* (Coltivazione), poëme imité des Géorgiques, est un modèle de versification élégante. La vie d'Alamanni a été fort agitée. Né à Florence en 1495, il a passé sa jeunesse dans la société de ces hommes illustres qui, continuant avec indépendance les traditions littéraires de leur patrie, faisaient revivre dans les jardins de Bernard Rucellai (*Orti oricellari*) l'esprit et le goût d'Athènes. Machiavel y lisait ses discours sur Tite-Live, Vettori y faisait connaître ses commentaires critiques sur les auteurs anciens, Diacceto y continuait les doctrines platoniciennes de Marsile Ficin, Alamanni y récitait ses beaux vers. En 1522, ce jeune poëte, accusé avec Diacceto d'avoir trempé dans une conjuration contre le cardinal Jules de Médicis qui gouvernait alors Florence, échappa au supplice par un exil volontaire. Il passa le reste de ses jours à Gênes, où il fut protégé par André Doria, et en France, où il fut traité avec bonté par François Ier et par Catherine de Médicis. Il mourut en exil en 1556.

QUALITÉS D'UN BON CHEVAL.

Grande il cavallo e di misura adorna
Esser tutto devria [1] quadrato e lungo :
Levato il collo e dove al petto aggiunge [2]
Ricco e formoso, e s' assottiglie in alto.
Sia breve il capo e s' assimiglie al serpe ;

1. *Devria* pour *dovria, dovrebbe*

2. *Al petto aggiunge*, s'attache à la poitrine.

Corte l'acute orecchie, e largo e piano
Sia l'occhio e lieto, e non intorno cavo;
Grandi e gonfiate le fumose nari;
Sia squarciata la bocca e raro il crino;
Doppio, eguale, spianato e dritto il dorso;
L'ampia groppa spaziosa; il petto aperto;
Ben carnose le cosce, e stretto il ventre;
Sian nervose le gambe, asciutte e grosse;
Alta l'unghia, sonante, cava e dura;
Corto il tallon, che non si pieghi a terra;
Sia ritondo il ginocchio; e sia la coda
Larga, crespa, setosa, e giunta all'anche,
Nè fatica o timor la smuova in alto.
Poi del vario vestir [1] quello è più in pregio
Tra i miglior cavalier, che più risembra
Alla nuova castagna, allor che saglie
Dall'albergo spinoso [2], e' n terra cade
A gli alpestri animai [3] matura preda:
Pur che tutte le chiome, e 'l piede in basso
Al più fosco color più sieno appresso.
Poi levi alto le gambe, e 'l passo snodi [4]
Vago, snello e leggier; la testa alquanto
Dal drittissimo collo in arco pieghi,
E sia ferma ad ognor; ma l'occhio e 'l guardo
Sempre lieto e leggiadro intorno giri:
E rimordendo il fren di spuma imbianchi.
Al fuggir, al tornar sinistro e destro,
Come quasi il pensier sia pronto e leve.
Poscia al fero sonar di trombe e d'arme
Si svegli e 'nnalzi e non ritruove posa,
Ma con mille segnai [5] s'acconci a guerra.
No 'l ritenga nel corso o fosso o varco

1. *Vestir*, il appelle ainsi la peau et le poil du cheval.
2. *Albergo spinoso*, enveloppe garnie d'épines.
3. *Animai* pour *animali*.
4. *Snodare*, dénouer, dégager.
5. *Segnai* pour *segnali*, signaux, signes.

Contro al voler già mai del suo signore.
Non gli dia tema (ove il bisogno sproni)
Minaccioso il torrente, o fiume, o stagno,
Non con la rabbia sua Nettuno [1] istesso:
No' l spaventi romor presso o lontano
D' improvviso cader di tronco o pietra.
Non quello orrendo tuon [2], che s'assimiglia
Al fero fulminar di Giove in alto,
Di quell' arme fatal, che mostra aperto
Quanto sia più d' ogni altro il secol nostro
Già per mille cagion là su nemico.
Il gran Padre del ciel pietoso ascose
Tutto quel che vedea dannoso e grave
Al suo buon seme uman: l' impio [3] metallo
Fe nascer tutto tra montagne e rupi
Sì perigliose, fredde, aspre, e profonde,
Ch' eran chiuse al pensier, non pur al piede.
L' elemento crudel che strugge e sface
Col tirannico ardor ciò ch' egli incontra,
Sì dentro pose alle gelate vene
Di salde pietre, che ritrar non puosse [4]
Senza assai faticar di mano e d' arte.
Il doloroso zolfo intorno cinse
Di bollenti acque e d' affocate arene,
E di sì triste odor, ch' augelli e fere
Non si ponno appressar ov' esso è donno.
Il freddissimo nitro, in le spelonche
E 'n le basse caverne umide mise,
Ove razzo [5] del sol mai non arrive,
O tra 'l brutto terren corrotto e guasto
Dalle greggie di Circe [6] ond' esce appena

1. Neptune pour la mer.
2. Le bruit du canon.
3. *Impio* pour *empio*, *non pietoso*, impitoyable. *Fe* pour *fece*.
4. *Puosse* pour *puossi*, *si può*. Cet élément funeste que le poëte désigne avec une pér phrase est le feu.
5. *Razzo* pour *raggio*.
6. *Gregge di Circe*, les pourceaux dans lesquels Circé changeait les hommes.

Dopo assai consumar di fuoco e d'onde.
Ma l'ingegno mortal più pronto assai
Nell'istesso suo mal, ch'al proprio bene,
Da sì diverse parti e sì riposte
Queste cose infernali accolte insieme
Con arte estrema, a viva forza inchiude
Dentro al tenace bronzo, onde Vulcano [1]
Con sì gran fulminar, con sì gran suono
Con sì grave furor, così lontano
Va spingendo per l'aria o ferro o pietra,
Ch'ei fa sotto agli Dei tremar Olimpo.

(Dalla *Coltivazione*.)

1. Vulcain pour le feu. Ce morceau est un développement des vers de Virgile sur le même sujet. Voyez les *Géorg.*, liv. III,

XXI

BERNARDO TASSO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Le père du chantre de Jérusalem est l'auteur d'un grand nombre de poésies et de deux poëmes, l'*Amadis* et le *Floridan*. Ce sont les qualités du style plutôt que l'originalité des pensées qui font lire ces poésies. Ses *Lettres* sont importantes pour l'histoire civile et littéraire de son temps. Né à Bergame en 1493, il mourut en 1569.

LA PAIX DE L'ITALIE.

Ecco scesa dal ciel lieta e gioconda,
  Con ramo in man di pallidetta oliva,
  E 'nghirlandata d'onorata fronda
  La pace che da noi dianzi fuggiva :
Ecco, cantando, con la treccia bionda
  Cinta di lieti fior. di tema priva
  La pastorella, ove più l'erba abbonda
  Menar la greggia, ove più l'acqua è viva :
Ecco il diletto, la letizia e il gioco,
  Che aveano in odio il mondo, or notte e giorno
  Danzar per ogni calle ed ogni prato :
Ride or la terra e il mare, e in ciascun loco
  Sparge la ricca copia il pieno corno [1] :
  Oh lieta vita ! oh secolo beato !

(Dalle *Rime*.)

1. *Corno*, corne d'abondancee.

XXII

BERNI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

François Berni a donné son nom à un genre dont il nous a laissé le type dans son *Roland amoureux* (*Orlando innamorato*), sujet déjà traité par Boïardo, mais qu'il a repris avec plus de succès. Le poëme de Berni a fait oublier celui de son prédécesseur par le charme d'un style vif et brillant et les traits spirituels dont il est semé. On ignore la date exacte de sa naissance et de sa mort. On sait seulement qu'il est né à Lamporecchio, en Toscane, vers la fin du quinzième siècle et qu'il est mort empoisonné vers 1536. Il paraît que cette fin tragique est un des crimes accomplis à la cour des Médicis durant le règne d'Alexandre lorsque le cardinal Hippolyte luttait avec lui de puissance. Berni aurait été victime de leur jalousie.

ELOGE D'ARISTOTE [1].

Non so, maestro Pier, quel che ti pare
Di questa nuova mia maninconia [2]
Ch'io ho tolto Aristotile a lodare :
Che parentado [3] o che genealogia
Questo ragionamento abbia con quello
Ch'io feci l'altro dì della morìa [4].
Sappi, maestro Pier, che quest'è il bello,

1. Ce morceau est extrait d'un recueil de poésies légères en ternaires, auxquelles l'auteur a donné le nom de *Capitoli*, chapitres. Il est adressé à un cuisinier ami de Berni.

2. *Maninconia* pour *melanconia*.

3. *Che parentado*, quelle parenté, quel rapport.

4. *Moria* vient de *morire* comme *tuerie* en français vient de tuer. Il signifie ravage fait par la mort et s'applique ici à la peste dont le poëte a fait un éloge burlesque ailleurs.

Non si vuol mai pensar quel che l'uom faccia,
Ma governarsi a volte di cervello [1].
Io non trovo persona che mi piaccia
Nè che più mi contenti che costui:
Mi paion tutti gli altri una cosaccia,
Che furno[2] innanzi, seco, e dopo lui;
Che quel vantaggio [3] sia fra loro appunto
Ch' è fra 'l panno scarlatto e i panni bui [4];
Quel ch' è fra la quaresima e fra l' unto [5],
Che sai quanto ti pesa, duole e incresce,
Quel tempo fastidioso quando è giunto,
Ch' ogni dì ti bisogna frigger pesce,
Cuocer minestre, e bollire spinaci,
Premer l' arancie fin che 'l sugo n' esce.
Salvando, dottor miei, le vostre paci [6].
I' ho detto ad Aristotile in segreto,
Come il Petrarca: tu sola mi piaci [7].
Il qual Petrarca avea più del discreto
In quella filosofica rassegna,
A porlo innanzi, come 'l pose dreto [8].
Costui, maestro Piero, è quel ch' insegna
Quel che può dirsi veramente dotto,
Che di vero saper l' anime impregna [9];
Che non imbarca altrui senza biscotto [10],
Non dice le sue cose in aria al vento;

1. Mot à mot *à tour de cerveau*, suivant ses caprices.
2. *Furno*, furono.
3. *Vantaggio*, différence.
4. *Bui*, ici noirs.
5. *L'unto*, le gras pour le manger gras.
6. *Le vostre paci*, vos paisibles, vos bons rapports. Allusion aux disputes des philosophes divisés entre Aristote et Platon.
7. Mots tirés de Pétrarque et adressés par ce poëte à Laure.
8. Dans son Triomphe de la Renommée, Pétrarque manifeste sa préférence pour Platon. Le sens est que Pétrarque, dans sa revue des philosophes, aurait mieux fait de placer Aristote avant Platon au lieu de le mettre après. *Dreto* pour *dietro*.
9. *Impregna*, littéralement, rend grosses, c'est-à-dire féconds.
10. Entreprendre une chose sans y être préparé.

Ma tre e tre fa sei, quattro e quattro otto.
Ti fa con tanta grazia un argomento [1],
Che te lo senti andar per la persona
Fino al cervello e rimanervi drento [2].
Sempre con sillogismi ti ragiona,
E la ragion per ordine ti mette;
Quella ti scambia che non ti par buona.
Dilettasi d' andar per le vie strette,
Corte, dirette, per finirla presto,
E non istar a dir: l' andò, la stette [3].
Fra gli altri tratti [4] Aristotile ha questo,
Che non vuol che l' ingegni sordi e loschi
E la canaglia gli meni l' agresto [5].
Però par qualche volta che s' imboschi [6],
Passandosi le cose di leggiero [7],
E non abbia piacer che tu 'l conoschi.
Ma quello è con effetto [8] il suo pensiero:
S' egli è chi voglia dir che non l' intende,
Lascialo cicalar, che non è 'l vero.
Come falcon ch' a far la preda intende [9],
Che gira un pezzo sospeso in su l' ali,
Poi di cielo in un tratto a terra scende:
Così par ch' egli a te parlando cali,
E venga al punto [10]: e perchè tu lo investa [11],
Comincia dalle cose generali,

1. *Argomento* a ici le double sens d'argumentation et de clystère.
2. *Drento* pour *dentro*.
3. *L'andò, la stette*, locution proverbiale appliquée à ceux dont le discours est traînant et prolixe.
4. *Tratti*, traits distinctifs.
5. *Gli meni l'agresto*, locution proverbiale; lui en conter.
6. *S'imboschi*, se cache dans le bois, devienne obscur.
7. *Passandosi le cose di leggiero*, effleurant légèrement les choses.
8. *Con effetto*, effectivement.
9. *Intende*, applique ou tourne ses efforts à.
10. *Al punto*, au point précis de la question.
11. *Perchè tu lo investa*, afin que tu le saisisses. Expression qui, ainsi que la précédente, est autorisée par la comparaison dont le poëte s'est servi.

E le squarta e sminuzza e trita e pesta [1];
Ogni costura, ogni buco ritrova,
Sì che scrupolo alcun mai non ti resta [2].
Non vuol che l'uomo a credergli si muova,
Se non gli mette prima il pegno in mano,
Se quel che dice in sei modi non prova.
Non fa proemi inetti, non invano,
Dice le cose sue semplicemente,
E non affetta il favellar Toscano [3].
Quando gli occorre parlar della gente,
Parla d'ognun più presto ben che male,
Poco dice d'altrui e di sè niente:
Cosa che non han fatto assai cicale [4],
Che volendo avanzarsi la fattura [5],
S'hanno unto da sua posta lo stivale [6].
È regola costui della natura:
Anzi è lei stessa, e quella e la ragione
Ci ha posto innanzi agli occhi per pittura.
Ha insegnato i costumi alle persone,
La felicità v'è per chi la vuole,
Con infinito ingegno e discrezione.
Hanno gli altri volumi assai parole:
Questo è pien tutto di fatti e di cose,
Chè d'altro che di vento empier ci suole.
Oh Dio, che crudeltà, che non compose
Un'operetta sopra la cucina,
Fra l'infinite sue miracolose!
Credo ch'ella sarebbe altra [7] dottrina.

1. Ces métaphores font penser aux fonctions culinaires de celui auquel le poëte s'adresse.
2. *Scrupolo*, difficulté.
3. *Il favellar Toscano*, le langage toscan dans le sens d'un italien de quintessence.
4. *Cicale*, cigales, pour désigner des bavards dont il veut se moquer.
5. *Avanzarsi la fattura*, s'épargner les frais; sous-entendez : *d'un travail sérieux*, pour compléter le sens.
6. *Ungersi lo stivale*; littéralement se cirer les bottes, c'est-à-dire se rendre brillant par les louanges qu'on se décerne à soi-même.
7. *Altra*, bien différente.

Che quel tuo ricettario babbuasso [1],
Dov' hai imparato a far la gelatina;
Che t'avrebbe insegnato qualche passo [2]
Più che non seppe Apizio [3] mai, nè Esopo,
D'arrosto e lesso, di magro e di grasso.
Ma io che fo? che son come quel topo
Che al lion si ficcò drento all' orecchia,
E del mio folle ardir m' accorgo dopo.
Arreco al mondo una novella vecchia,
Bianchezza voglio aggiungere alla neve,
E metter tutto 'l mare in poca secchia:
Io che soglio cercar materia breve,
Sterile, asciutta, e senza sugo alcuno,
Che punto d'eloquenza non riceve:
E che sia 'l ver, va' leggi a uno a uno
I capitoli [4] miei, ch' io vo' morire,
S' egli è subietto al mondo più digiuno:
Io non mi so scusar, se non con dire
Quel ch'io dissi di sopra: e' son capricci
Ch' a mio dispetto mi voglion venire
Com' a te di castagne far pasticci.

(Dai *Capitoli.*)

1. *Ricettario babbuasso*, formulaire digne d'un badaud.
2. *Passo*, procédé.
3. *Apizio:* il y eut à Rome trois célèbres gourmands de ce nom, le premier du temps de César, le deuxième sous Tibère, le troisième sous Trajan.
4. *Capitoli*, voyez la note 1, page 233.

XXIII

RUCELLAI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Le poëme des *Abeilles* de Jean Rucellai est une imitation et un développement du dernier livre des Géorgiques de Virgile. Les vers en sont souvent pâles et monotones, mais le style en est toujours aisé et simple. Rucellai appartient, par sa mère, à la famille des Médicis à laquelle il a été cher et dont la faveur lui a procuré d'honorables emplois. Né en 1475, il mourut en 1525.

QUEL LIEU IL FAUT CHOISIR POUR LES ABEILLES.

Prima sceglier convienti all'api un sito
Ove non possa penetrare il vento,
Perchè 'l soffiar del vento a quelle vieta
Portar dalla pastura all'umil case
Il dolce cibo e la celeste manna.
Nè buono [1] è dove pecorella pasca,
O l'importuna capra e' [2] suoi figliuoli
Ghiotti di fiori e di novelle erbette:
Nè dove vacche e buoi che col piè grave
Frangano le sorgenti erbe del prato,
O scuotan la rugiada dalle frondi.
Ancora stian lontane a questo loco
Lacerte apriche [3] e le squamose bisce.
E non t'inganni il verde e bel ramarro,

1. *Nè buono* se rapporte à *sito* qui est dans le premier vers.
2. *E'* : *e i.*
3. *Lacerte apriche*, *lucertole apriche*, lézards exposés au soleil, qui aiment le soleil. *Aprico* a le même sens que le mot latin dont il est tiré.

Ch' ammira fiso la bellezza umana;
Nè rondinella che con destri giri,
Di sangue ancora il petto e le man tinta [1],
Prenda col becco suo vorace e ingordo
L' api, che son di cera e di mel carche,
Per nutricare i suoi loquaci nidi:
Troppo dolc' esca di sì crudi figli.
Ma surgano ivi appresso chiari fonti,
O pelaghetti con erboso fondo,
O corran chiari e tremolanti rivi,
Nutrendo gigli e vïolette e rose.
Poscia adombri il ridutto [2] una gran palma,
O l' ulivo selvaggio: acciò che quando
L' aere s' allegra e nel giovinett' anno
Si ricomincia il mondo a vestir d' erba,
I re [3] novelli e la novella prole
S' assidan sopra le vicine frondi;
E quando usciti dal regale albergo
Vanno volando allegri per le piagge,
Quasi gl' inviti il fresco erboso seggio
A fuggire il calor del sole ardente,
Come fa un' ombra folta nella strada
Che par che inviti a riposar sott' essa
I peregrini affaticati e stanchi.
Se poi nel mezzo stagna un' acqua pigra,
O corre mormorando un dolce rivo,
Pon salici a traverso, o ramo d' olmo,
O sassi grandi e spessi, acciò che l' api
Possan posarvi sopra, e spiegar l' ali
Umide, ed asciugarle al sole estivo,
S' elle per avventura ivi tardando
Fosser bagnate da celeste pioggia,

1. Allusion à la fable de Progné qui fut transformée en hirondelle après le meurtre de Térée, son mari.

2. *Il ridutto*, réduit, retraite.

3. *I re*, les rois des abeilles. Les abeilles ont une reine.

O tuffate dai venti in mezzo l'onde.
Io l'ho vedute, a' miei dì, mille volte
Su le spoglie di rose e di vïole [1],
Di cui zefiro spesso il rivo infiora,
Assise bere, (e solcar l'acqua in tanto
L'ondanti foglie, che ti par vedere
Nocchieri andar sopra barchette in mare).
Intorno del bel culto e chiuso campo
Lieta fiorisca l'odorata persa,
E l'appio [2] verde, e l'umile serpillo
Che con mille radici attorte e crespe
Sen va carpon vestendo il terren d'erba,
E la melissa ch'odor sempre esala;
La mammola, l'origano, ed il timo
Che Natura creò per fare il mele.
Nè t'incresca ad ognor l'arida sete
Alle madri gentil delle vïole
Spegner con le fredd'acque del bel rio.

(Dalle *Api*.)

1. *Spoglie* désigne poétiquement les feuilles tombées.
2. *Appio* (marjolaine), *serillo* (serpolet), *melissa* (mélisse), *mammola* (violette), *origano* (origan), *timo* (thym), plantes sur lesquelles les abeilles vont butiner.

XXIV

MICHELANGIOLO BUONARROTI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Les aptitudes variées de Michel-Ange Buonarroti, un des plus puissants génies qui aient illustré le genre humain, se sont déployées dans les beaux-arts, dans l'art militaire et dans la poésie. Tout le monde sait ce que la sculpture, la peinture et l'architecture lui doivent. Son *Jugement dernier*, son *Moïse*, son *David*, *Saint-Pierre de Rome* dont il a dirigé la construction pendant dix-sept ans, sont des chefs-d'œuvre d'une célébrité universelle. On connaît moins ses œuvres poétiques. Cependant par ses rimes (*rime*), il appartient à cette classe de lyriques qui ont traité de l'amour d'une manière philosophique, et ont exprimé en de beaux vers de nobles conceptions sur la beauté. Né à Florence en 1476, Michel-Ange est mort à Rome en 1563. En 1530, il présida aux travaux de fortification destinés à la défense de Florence assiégée par l'armée de Charles-Quint. Ses cendres reposent à *Santa-Croce* de Florence, près des restes de Machiavel et de Galilée.

SUR DANTE ALIGHIERI.

Dal mondo scese ai ciechi abissi [1], e poi
Che l'uno e l'altro inferno [2] vide, a Dio,
Scôrto dal gran pensier, vivo salío;
E ne diè in terra vero lume a noi.
Stella d'alto valor, co' raggi suoi

1. Allusion à la Divine Comédie.
2. L'un et l'autre enfer; le poëte appelle *inferno*, lieu inférieur, le purgatoire comme l'enfer.

Gli occulti eterni a noi ciechi scoprío;
E n' ebbe il premio alfin [1], che il mondo rio
Dona sovente ai più pregiati eroi.
Di Dante mal fûr l' opre conosciute,
E 'l bel desio, da quel popolo ingrato,
Che solo ai giusti manca di salute [2].
Pur foss' io tal! chè, a simil sorte nato,
Per l' aspro esilio suo con la virtute,
Darei del mondo il più felice stato.

(Dalle *Rime*.)

1. Par récompense il entend d'une manière ironique l'exil de Dante.

2. Qui est inique envers les justes; qui, loin de les protéger, s'acharne sur eux.

XXV

ARIOSTO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

La célébrité du *Roland furieux* a presque fait oublier les autres écrits de l'Arioste. Il a cependant excellé dans la *satire* et composé des *comédies* qui ont obtenu un grand succès. Son poëme est, après la Divine Comédie, le monument le plus grandiose de la poésie italienne. Précédé par le *Morgante* de Pulci et par le *Roland amoureux* de Boïardo, et se rattachant comme eux à une longue suite de compositions poétiques, de romans et de chroniques, dont la première origine est dans les légendes et les traditions relatives à Roland et à Charlemagne, le poëme de l'Arioste résume, transforme et dépasse, par une inspiration originale et une imagination puissante, tous les écrits qui ont servi à le préparer. Aucun poëte italien n'a manié la langue de la poésie avec autant de souplesse et d'aisance; son style est si naturel, si varié et si abondant, que, sans jamais se montrer, l'art y parvient à son comble.

Ludovic Arioste est né à Reggio, dans l'Emilie, en 1474. Chargé d'une nombreuse famille, après la mort de son père, il dut, pour la soutenir, entrer, en qualité de gentilhomme, au service du cardinal Hippolyte d'Este (1503), qu'il quitta en 1517 pour celui de son frère Alphonse Ier, duc de Ferrare. Ce prince le nomma gouverneur d'une province de ses États, charge qu'il exerça pendant trois ans. Il mourut à Ferrare, patrie de sa famille, en 1533. Le *Roland furieux* parut en 1516.

FUITE D'ANGÉLIQUE [1].

Fugge tra selve spaventose e scure
Per lochi inabitati, ermi e selvaggi.
Il mover de le frondi e di verzure,
Che di cerri sentia, d'olmi e di faggi,
Fatto le avea con subite paure
Trovar di qua e di là strani vïaggi;
Ch'ad ogni ombra veduta in monte o in valle,
Temea Rinaldo aver sempre alle spalle.

Qual pargoletta damma o caprïola,
Che tra le fronde del natio boschetto,
Alla madre veduta abbia la gola
Stringer dal pardo, e aprirle 'l fianco o 'l petto;
Di selva in selva dal crudel s'invola,
E di paura trema e di sospetto:
Ad ogni sterpo che passando tocca,
Esser si crede all'empia fera in bocca.

Quel dì e la notte e mezzo l'altro giorno
S'andò aggirando, e non sapeva dove.
Trovossi al fin in un boschetto adorno,
Che lievemente la fresca aura move.
Dui chiari rivi mormorando intorno
Sempre l'erbe vi fan tenere e nuove;
E rendea ad ascoltar dolce concento,
Rotto tra picciol sassi, il correr lento.

Quivi parendo a lei d'esser sicura
E lontana a Rinaldo mille miglia,
Da la via stanca e da l'estiva arsura,
Di riposare alquanto si consiglia.
Tra fiori smonta, e lascia alla pastura
Andare il palafren senza la briglia;

1. Angélique est une héroïne du poëme de l'Arioste. Le poëte qui invente ce personnage en fait la fille d'un roi d'Asie. Elle fuit pour échapper aux poursuites de Renaud, seigneur de Montauban, un des principaux personnages du poëme.

E quel va errando intorno alle chiare onde,
Che di fresca erba avean piene le sponde.
Ecco non lungi un bel cespuglio vede
Di spin fioriti e di vermiglie rose,
Che delle liquide onde al specchio siede,
Chiuso dal Sol fra l'alte querce ombrose:
Così voto nel mezzo, che concede
Fresca stanza fra l'ombre più nascose;
E la foglia coi rami in modo è mista
Che'l Sol non v'entra, non che minor vista.
Dentro letto vi fan tenere erbette,
Ch'invitano a posar chi s'appresenta.
La bella donna in mezzo a quel si mette;
Ivi si corca, ed ivi s'addormenta.
Ma non per lungo spazio così stette,
Che un calpestío le par che venir senta.
Cheta si lieva [1], e appresso alla rivera [2]
Vede ch'armato un cavalier giunt'era.
S'egli è amico o nemico non comprende;
Tema e speranza il dubbio cor le scuote,
E di quella avventura il fine attende,
Nè pur d'un sol sospir l'aria percuote.
Il cavaliero in riva al fiume scende
Sopra l'un braccio a riposar le gote;
Ed in un gran pensier tanto penétra,
Che par cangiato in insensibil pietra.

(Dall'*Orlando Furioso* c. I.)

COMBAT DE SACRIPANT ET DE RENAUD [3].

Come soglion talor due can mordenti,
O per invidia o per altro odio mossi,

1. *Lieva* pour *leva*.
2. *Rivera* pour *riviera*.
3. Le chevalier qui survient ici est Sacripant, roi de Circassie. Egarée dans la forêt, Angélique le prend pour guide. Sacripant s'est emparé du cheval de Renaud. Celui-ci le

Avvicinarsi digrignando i denti,
Con occhi biechi e più che bracia rossi;
Indi a' morsi venir di rabbia ardenti,
Con aspri ringhi e rabbuffati dossi;
Così alle spade dai gridi e dall' onte
Venne il Circasso e quel di Chiaramonte[1].
A piedi è l' un, l' altro a cavallo : or quale
Credete ch' abbia il Saracin[2] vantaggio?
Nè ve n' ha però alcun; chè così vale
Forse ancor men ch' uno inesperto paggio;
Chè 'l destrier per istinto naturale
Non volea far al suo signor[3] oltraggio;
Nè con man nè con spron potea il Circasso
Farlo a volontà sua muover mai passo.
Quando crede cacciarlo, egli s' arresta;
E se tener lo vuole, o corre, o trotta :
Poi sotto il petto si caccia la testa,
Giuoca di schiene e mena calci in frotta.
Vedendo il Saracin ch' a domar questa
Bestia superba era mal tempo allotta[4],
Ferma le man sul primo arcione, e s' alza,
E dal sinistro fianco in piede sbalza.
Sciolto che fu il Pagan con leggier salto
Da l' ostinata furia di Baiardo[5],
Si vide cominciar ben degno assalto
D' un par[6] di cavalier tanto gagliardo :
Suona l' un brando e l' altro or basso or alto :
Il martel di Vulcano era più tardo
Ne la spelonca affumicata, dove
Battea all' incude i folgori di Giove.

rencontre et le demande à son rival. Sur le refus de Sacripant, une lutte s'engage entre eux.

1. *Quel di Chiaramonte*, celui de Clermont, de la maison de Clermont, c'est-à-dire Renaud.

2. Le Sarrasin, Sacripant.

3. Renaud.

4. *Allotta*, ici pour *allora*; ne s'emploie plus en ce sens.

5. Nom du cheval de Renaud.

6. *Par* pour *pajo*. *Gagliardo* se rapporte à ce substantif.

Fanno or con lunghi, ora con finti e scarsi
Colpi, veder che mastri son del giuoco :
Or li vedi ire altieri, or rannicchiarsi,
Ora coprirsi, ora mostrarsi un poco;
Ora crescere innanzi, ora ritrarsi ;
Ribatter colpi, e spesso lor dar loco;
Girarsi intorno; e donde l'uno cede,
L'altro aver posto immantinente il piede.
Ecco Rinaldo con la spada a dosso
A Sacripante tutto s'abbandona :
E quel porge lo scudo ch'era d'osso
Con la piastra d'acciar temprata e buona :
Taglial Fusberta[1], ancor che molto grosso :
Ne geme la foresta e ne risuona;
L'osso e l'acciar ne va che par di ghiaccio,
E lascia al Saracin stordito il braccio.

(Dall' *Orlando Furioso*, c. 2.)

DOULEUR DE FLEURDELYS A LA MORT DE BRANDIMART[2].

De la vittoria che avea avuto Orlando
S'allegrò Astolfo e Sansonetto[3] molto;
Non sì però come avrian fatto, quando
Non fosse a Brandimarte il lume tolto[4].

1. *Fusberta*, nom donné à l'épée de Renaud.

2. Brandimart, fils de Monodant, était l'époux de Fleurdelys. Il avait pris part à un combat entre trois guerriers chrétiens et trois infidèles. La victoire était restée aux chrétiens, mais elle avait coûté la vie à Brandimart.

3. Astolfe et Sansonet sont deux guerriers chrétiens. Suivant les fables de la poésie romanesque, le premier est fils d'Othon, roi d'Angleterre, le second est originaire de la Mecque et a été converti au christianisme par Roland.

4. *Il lume*, la lumière, la vie.

Sentir lui morto, il gaudio va scemando
Sì, che non ponno asserenare il volto.
Or chi sarà di lor ch' annunzio voglia
A Fiordiligi dar di sì gran doglia?
La notte che precesse a questo giorno,
Fiordiligi sognò che quella vesta
Che, per mandarne Brandimarte adorno,
Avea trapunta e di sua man contesta,
Vedea per mezzo sparsa e d' ogn 'intorno
Di gocce rosse, a guisa di tempesta;
Parea che di sua man così l'avesse
Riccamata[1] ella, e poi se ne dogliesse[2].
E parea dir : pur hammi il signor mio
Commesso ch' io la faccia tutta nera :
Or perchè dunque riccamata holl'io
Contra sua voglia in sì strana maniera?
Di questo sogno fe giudicio rio ;
Poi la novella giunse quella sera :
Ma tanto Astolfo ascosa le la tenne,
Ch' a lei con Sansonetto se ne venne.
Tosto ch' entraro e ch' ella loro il viso
Vide di gaudio in tal vittoria privo,
Senz' altro annunzio sa, senz' altro avviso,
Che Brandimarte suo[3] non è più vivo.
Di ciò le resta il cor così conquiso,
E così gli occhi hanno la luce a schivo,
E così ogn' altro senso se le serra,
Che come morta andar si lascia in terra.
Al tornar de lo spirto, ella alle chiome
Caccia le mani, ed alle belle gote :
Indarno ripetendo il caro nome,
Fa danno ed onta più che far lor puote :
Straccia i capelli e sparge ; e grida come
Donna talor che 'l demon rio percuote,

1. *Riccamata*, *ricamata* avec un seul *c* est plus usité.

2. *Dogliesse* pour *dolesse*.

3. *Suo*, son cher.

O come s' ode che già a suon di corno
Menade[1] corse, ed aggirossi intorno.
Or questo, or quel pregando va, che porto
Le sia un coltel, sì che nel cor si fera :
Or correr vuol là dove il legno in porto
Dei duo Signor defunti arrivato era[2],
E de l' uno e de l' altro così morto
Far crudo strazio e vendetta acra e fiera :
Or vuol passar il mare, e cercar tanto,
Che possa al suo signor[3] morire a canto.
Deh perchè, Brandimarte, ti lasciai
Senza me andare a tanta impresa? (disse);
Vedendoti partir, non fu più mai[4]
Che Fiordiligi tua non ti seguisse.
T' avrei giovato, s' io veniva, assai;
Ch' avrei tenute in te le luci fisse;
E se Gradasso avessi dietro avuto,
Con un sol grido io t' avrei dato aiuto.
O forse esser potrei stata sì presta,
Ch' entrando in mezzo, il colpo t' avrei tolto;
Fatto scudo t' avrei con la mia testa :
Chè morendo io, non era il danno molto.
Ogni modo[5] io morrò : nè fia di questa
Dolente morte alcun profitto colto;
Che quando io fossi morta in tua difesa,
Non potrei meglio aver la vita spesa.
Se pur ad aiutarti i duri fati
Avessi avuti e tutto il cielo avverso,
Gli ultimi baci almeno io t' avrei dati,
Almen t' avrei di pianto il viso asperso;
E prima che con gli angeli beati

1. Ménade ou Bacchante.
2. Les deux défunts sont Agramant et Gradasse, adversaires des chrétiens dans le combat de Lapiduse.
3. *Suo signor*, Brandimart.
4. *Non fu più mai*, jamais il n'arriva.
5. *Ogni modo*, *a ogni modo*, de toute manière.

Fosse lo spirto al suo Fattor converso,
Detto gli avrei : va in pace, e là m' aspetta ;
Ch' ovunque sei, son per seguirti in fretta.
È questo, Brandimarte, è questo il regno
Di che pigliar lo scettro ora dovevi?
Or così teco a Dammogire[1] io vegno?
Così nel real seggio mi ricevi?
Ah Fortuna crudel, quanto disegno
Mi rompi! Oh che speranze oggi mi levi!
Deh che cesso io[2], poi c' ho perduto questo
Tanto mio ben, ch' io non perdo anco il resto?
Questo ed altro dicendo, in lei risorse
Il furor con tanto impeto e la rabbia,
Ch' a stracciare il bel crin di nuovo corse,
Come il bel crin tutta la colpa n' abbia.
Le mani insieme si percosse e morse ;
Nel sen si cacciò l' ugne e ne le labbia.
Ma torno a Orlando ed a' compagni, in tanto
Ch' ella si strugge e si consuma in pianto.

(Dall'*Orlando furioso*, c. 41.)

1. *Dammogire*, capitale fabuleuse de Brandimart.

2. *Che cesso io*, que tardé-je? pourquoi tarder?

XXVI

BEMBO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Pierre Bembo naquit à Venise en 1470. Sa famille appartenait à l'aristocratie de cette république. Son instruction fut des plus soignées; il la commença à Florence, la continua à Messine sous la direction de Constantin Lascaris, et à Padoue où il entendit Pomponat. De 1506 à 1512, il séjourna à la cour d'Urbin avec les écrivains et les artistes célèbres qu'attiraient alors les lumières et la munificence du duc Guidobaldo de Montefeltro, et l'accueil gracieux de la duchesse Élisabeth de Gonzague. S'étant rendu à Rome en 1513, il jouit successivement de la faveur de Jules II, de Léon X qui le créa son secrétaire, et de Paul III qui le nomma cardinal. Il mourut en 1547, à l'âge de 77 ans, dans cette capitale du monde romain dont les grands écrivains avaient fait le charme de sa vie. Il a écrit en latin et en italien avec élégance ; ses ouvrages embrassent l'histoire, la poésie lyrique, l'éloquence, la grammaire, le genre épistolaire et le dialogue qu'il a appliqué à la morale dans ses *Asolani* (de Asolo, château de la Vénétie). Le célèbre Varchi, son contemporain, lui attribue le mérite d'avoir poli et ennobli la langue italienne, sur les règles de laquelle il a du reste disserté élégamment dans ses *proses*.

LE POETE PLEURE LA RUINE DE L'ITALIE.

O pria sì cara al ciel del mondo parte,
Che l' acqua cigne e'l sasso orrido[1] serra;

1. *Sasso orrido*, les Alpes.

O lieta sovra ogni altra e dolce terra,
Che 'l superbo Appennin segna e diparte;
Che val omai, se 'l buon popol di Marte
Ti lasciò del mar donna e de la terra?
Le genti a te già serve or ti fan guerra,
E pongon man ne le tue treccie sparte.
Lasso! nè manca de' tuoi figli ancora,
Chi le più strane a te chiamando insieme [1]
La spada sua nel tuo bel corpo adopre.
Or son queste simíli a l'antich' opre?
O pur così pietate e Dio s'onora?
Ahi secol duro! ahi tralignato seme!

(Dalle *Rime*.)

1. *Chiamando le più strane spade a te, insieme (nello stesso tempo) adopra la sua (spada) nel tuo bel corpo.*

XXVI

SANNAZZARO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Homme de cœur et de talent, Jacques Sannazar trouva dans Frédéric d'Aragon, roi de Naples, un protecteur qui l'apprécia dignement en le créant son secrétaire, et auquel il resta à son tour fidèle dans l'adversité. Lorsque Frédéric fut privé de sa couronne par Louis XII et Ferdinand d'Espagne, Sannazar le suivit dans l'exil et ne rentra à Naples, sa patrie, qu'après la mort de son protecteur (1504). Sa longue carrière s'étend de 1458 à 1530. Il s'est illustré par ses *poésies latines* autant que par ses compositions en langue vulgaire. L'*Arcadie*, sorte de roman pastoral, mêlé de prose et de vers, est son ouvrage italien le plus célèbre. Le poëme *De partu Virginis* et ses *Églogues piscatoires* lui assurent une place élevée dans la littérature latine des temps modernes.

Son Arcadie et l'idéal d'innocence champêtre qu'elle présente, ont trouvé de nombreux imitateurs. Dans le langage de la critique littéraire, on désigne en Italie par l'épithète d'*arcadique* une littérature sans idées, nourrie de sentiments fades ou faux, et uniquement occupée de la forme. Mais ce reproche s'adresse aux imitateurs dégénérés d'un genre que Sannazar a su maintenir généralement dans les limites du bon goût et de la droite raison.

CHANT SUR LA MORT DU BERGER ANDROGÉE [1].

Alma beata e bella,
Che da' legami sciolta,

1. Le berger Ergaste pleure le berger Androgée.

Nuda salisti ne' superni chiostri,
Ove con la tua stella
Ti godi insieme accolta,
E lieta vai schernendo i pensier nostri,
Quasi un bel sol ti mostri
Tra li più chiari spirti;
E coi vestigi santi
Calchi le stelle erranti;
E tra pure fontane, e sacri mirti
Pasci celesti greggi,
E i tuoi cari pastori indi correggi:
Altri monti, altri piani,
Altri boschetti e rivi
Vedi nel cielo, e più novelli fiori;
Altri Fauni e Silvani[1]
Per luoghi dolci-estivi
Seguir le Ninfe in più felici amori.
Tal fra soavi odori
Dolce cantando a l' ombra,
Tra Dafni e Melibeo
Siede il nostro Androgeo;
E di rara dolcezza il cielo ingombra,
Temprando gli elementi[2]
Col suon de' nuovi inusitati accenti.
Quale la vite a l' olmo,
Ed agli armenti il toro,
E l' ondeggianti biade a' lieti campi;
Tale la gloria e 'l colmo
Fostu[3] del nostro coro.
Ahi cruda morte! e chi fia che ne scampi,
Se con tue fiamme avvampi
Le più elevate cime?
Chi vedrà mai nel mondo

1. Sous-entendu: *vedi*.
2. *Temprando gli elementi col*... etc. gouvernant les éléments avec l'harmonie de chants d'une nouveauté merveilleuse.
3. *Fostu* pour *fosti tu*.

Pastor tanto giocondo,
Che cantando fra noi sì dolci rime
Sparga il bosco di fronde
E di bei rami induca ombra su l'onde?
Pianser le sante dive
La tua spietata morte;
I fiumi il sanno, e le spelonche, e i faggi:
Pianser le verdi rive,
L'erbe pallide e smorte;
E 'l sol più giorni non mostrò suoi raggi;
Nè gli animai selvaggi
Usciro in alcun prato,
Nè greggi andâr per monti,
Nè gustaro erbe o fonti;
Tanto dolse a ciascun l'acerbo fato;
Tal che al chiaro e al fosco[1],
Androgèo Androgèo sonava il bosco.
Dunque fresche corone
A la tua sacra tomba
E voti di bifolchi ogn'or vedrai;
Tal che in ogni stagione,
Quasi nova colomba,
Per bocche[2] de' pastor volando andrai;
Nè verrà tempo mai
Che 'l tuo bel nome estingua;
Mentre serpenti in dumi
Saranno, e pesci in fiumi,
Nè sol vivrai ne la mia stanca lingua,
Ma per pastor diversi
In mille altre sampogne e mille versi.
Se spirto alcun d'amor vive fra voi,
Querce frondose e folte,
Fate ombra a le quïete ossa sepolte.

(Dall' *Arcadia*, Egloga 5.)

1. *Al chiaro e al fosco*, le jour et la nuit.

2. *Per bocche* au lieu de: *per le bocche*.

XXVIII

POLIZIANO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Angelo Ambrogini, dit Politien, de Montepulciano, en Toscane, surpassa Pétrarque dans la poésie latine, écrivit des épigrammes grecques d'une beauté antique et porta la versification latine au comble de l'élégance. Professeur de littérature grecque et latine à Florence, précepteur des fils de Laurent de Médicis (dont le premier, Pierre, succéda à son père, et le second, Jean, gouverna l'Eglise et domina la civilisation de son siècle sous le nom de Léon X), Politien a exercé, par ses écrits et son enseignement, une grande influence sur le perfectionnement du goût et le culte de la littérature classique. Né en 1454, il vécut à la cour de Laurent de Médicis qu'il suivit de près dans la tombe (1494). Ses ouvrages les plus importants sont les *Stanze*, strophes dont le sujet est la valeur déployée dans un tournoi par Julien de Médicis, frère de Laurent; l'*Orphée*, sorte de composition dramatique; la *Conjuration des Pazzi* (Conjuratio Pactiana), écrite en latin; des *odes*, des *élégies* et des *poésies pastorales*, également en latin.

Pendant la première moitié du quinzième siècle, la langue italienne avait été négligée par les écrivains, qui lui préféraient généralement la langue latine ou l'employaient sans discernement et sans goût. Politien a le mérite d'avoir, avec Laurent de Médicis, commencé une heureuse réaction contre cette fâcheuse habitude de son temps.

LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE.

Quanto è più dolce, quanto è più sicuro[1]
Seguir le fere fuggitive in caccia
Fra boschi antichi, fuor di fosso o muro,
E spiar lor covil per lunga traccia !
Veder la valle e 'l colle e l' aer puro,
L'erbe e' fior, l'acqua viva, chiara e ghiaccia !
Udir gli augei svernar[2], rimbombar l'onde,
E dolce al vento mormorar le fronde !
Quanto giova a mirar pender da un' erta
Le capre e pascer questo e quel virgulto :
E 'l montanaro all' ombra più conserta[3]
Destar la sua zampogna e 'l verso inculto !
Veder la terra di pomi coperta,
Ogni arbor da' suo' frutti quasi occulto !
Veder cozzar monton, vacche mugghiare,
E le biade ondeggiar come fa il mare !
Or delle pecorelle il rozzo mastro
Si vede alla sua torma aprir la sbarra[4] ;
Poi, quando move lor col suo vincastro,
Dolce è a notar come a ciascuna garra[5] :
Or si vede il villan domar col rastro
Le dure zolle, or maneggiar la marra :
Or la contadinella scinta e scalza
Star con l'oche a filar sotto una balza.
In cotal guisa già l'antiche genti
Si crede esser godute[6] al secol d' oro ;
Nè fatte ancor le madri eran dolenti
De' morti figli al marzïal lavoro ;

1. En comparaison d'autres occupations et d'autres plaisirs dont le poëte a déjà parlé.

2. *Svernare* signifie tantôt passer l'hiver, et tantôt en sortir. Appliqué aux oiseaux, il signifie chanter au sortir de l'hiver.

3. *Ombra conserta*, ombre épaisse, ombre produite par les rameaux entrelacés (*conserti*).

4. *Sbarra*, barrière.

5. *Garra* pour *garrisca*.

6. *Esser godute*, comme s'il y avait *aver goduto*.

Nè si credeva [1] ancor la vita a' venti :
Nè del giogo doleasi ancora il toro.
Lor case eran fronzute querce e grande [2],
Ch' avean nel tronco mel, ne' rami ghiande.
Non era ancor la scelerata sete
Del crudel oro entrata nel bel mondo :
Viveansi in libertà le genti liete :
E, non solcato, il campo era fecondo.
Fortuna invidïosa a lor quïete
Ruppe ogni legge, e pietà misse in fondo :
Lussuria entrò ne' petti e quel furore
Che la meschina gente chiama amore.

(Dalle *Stanze*.)

1. *Si credeva*, même sens qu'en latin *credere*, confier.
2. *Grande* pour *grandi*. C'est une licence poétique qui ne serait plus permise aujourd'hui.

XXIX

LORENZO DE' MEDICI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Fils de Pierre et neveu de Côme, fondateur de la puissance de sa famille, Laurent de Médicis, surnommé le Magnifique (1448-1492), resta seul maître de la république, après le meurtre de son frère Julien, assassiné par les Pazzi. Politique habile et prince éclairé, Laurent de Médicis suivit l'exemple de Côme, et se fit pardonner sa domination par l'éclat dont il l'entoura. Sa cour fut à la fois une académie littéraire, une école philosophique et le centre des arts, des fêtes et des plaisirs. Ami et protecteur de Marsile Ficin, de Pic de la Mirandole, de Louis Pulci, de Politien, des artistes et des écrivains les plus célèbres d'une époque féconde en talents de toute espèce, Laurent cultiva lui-même la poésie avec succès. La plupart de ses œuvres appartiennent au genre lyrique, et se distinguent par la franchise du style et par la vivacité du sentiment. Ses idées sont tantôt consacrées à la philosophie et à la religion, tantôt inspirées par l'amour.

A DES VIOLETTES.

Belle, fresche e purpuree viole
  Che quella candidissima man colse,
  Qual pioggia, o qual puro aer produr volse
  Tanto più vaghi fior che far non suole?
Qual rugiada, qual terra, ovver qual sole
  Tante vaghe bellezze in voi raccolse?
  Onde il soave odor natura tolse,
  O il ciel che a tanto ben degnar ne vuole?

Care mie violette, quella mano,
Che v'elesse tra l'altre, ov'eri[1], in sorte,
V'ha di tante eccellenze e pregio ornate.
Quella che il cor mi tolse, e di villano
Lo fe gentile, a cui[2] siate consorte,
Quella dunque e non altre ringraziate.

(Dalle *Rime.*)

1. *Ov'eri*, *ove eravate*, là où vous étiez.
2. Mot à mot : auquel soyez compagnes, c'est-à-dire dont vous devez être les compagnes ; sur lequel vous devez reposer.

XXX

LUIGI PULCI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

La noble famille des Pulci se distingua pendant le quinzième siècle par son goût actif et fécond pour les lettres. Louis Pulci est le plus illustre des écrivains qui en sont issus. Ami de Politien et de Laurent de Médicis, il partagea leur admiration pour l'antiquité classique et contribua par ses écrits au développement de la littérature italienne. Son *Morgante maggiore* est un poëme héroï-comique, ainsi intitulé du nom d'un guerrier infidèle, que le fameux Roland aurait vaincu, converti, puis emmené avec lui pour lui faire partager ses expéditions et ses aventures. Né à Florence en 1431, Pulci mourut en 1486.

RÉCIT D'UNE JEUNE FILLE ENLEVÉE PAR UN GÉANT[1].

Il padre mio ha fra gli altri un castello
Che si chiama Belfior presso alla riva
Del Nilo (e Filomeno ha nome quello)[2] :
Un dì fuor delle mura a spasso giva[3],
Era tornato il tempo fresco e bello
Di primavera : ogni prato fioriva.
Come fanciulla m' andavo soletta
Per gran vaghezza d' una ghirlandetta.
Il sol di Spagna s' appressava all' onde[4]

1. Morgant et Margut, deux géants extraordinaires, découvrent dans leurs courses errantes une jeune fille enchaînée sous un rocher et gardée par un lion. Ils tuent le lion, et la jeune fille délivrée leur fait le récit de son aventure.

2. *Quello*, son père.

3. *Giva*, j'allais.

4. Construisez : *all' onde di Spagna*.

E riscaldava Granata e 'l Marocco,
Dove poi sotto all' Ocean s' asconde;
E pur seguendo il mio piacere sciocco[1],
Un lusignuol[2] sen gía di fronde in fronde
Che per dolcezza il core m' avea tocco,
Pensando com' e' fu già Filomena[3]:
Ma del Nil sempre segnavo la rena[4].
Mentre così lungo la riva andava,
Il lusignuol si fugge in una valle;
Ed io pur drieto a costui seguitava,
Cogliendo vïolette rosse e gialle:
Ma finalmente in un boschetto entrava[5],
E' bei capegli avea drieto alle spalle,
E posta m' ero in su l' erba a sedere,
Chè del suo canto n' avea gran piacere[6].
Mentre ch' io stavo come Proserpina[7]
Co' fiori in grembo a 'scoltare il suo canto
Giovane bella[8] lieta e peregrina,
Il dolce verso si rivolse in pianto;
Vidi apparire, omè, lassa, tapina!
Un uom pel bosco feroce da canto[9];
Il lusignuolo e' fior quivi lasciai
E spaventata a fuggir cominciai.
E certo io sarei pur da lui scampata;
Ma nel fuggir ad un ramo s' avvolse
La bella treccia, e tutta avviluppata[10]:
Giunse costui e per forza la svolse:
Quivi mi prese e così sventurata!
In questo modo al mio padre mi tolse

1. *Piacere sciocco*, mon caprice frivole.
2. *Lusignuol* pour *usignuolo*.
3. *Filomena*, pour *filomela*, allusion à la fable.
4. Je suivais le rivage.
5. *Entrava, io entrava.*
6. Se rapporte au rossignol.
7. Proserpine fut enlevée de la même manière.
8. *Giovane bella* se rapporte à *io* dans le premier vers de l'octave. C'est une apposition.
9. *Da canto*, à côté de moi.
10. Sous-entendu *fu*.

E strascinommi insino a questa grotta
Dove tu vedi ch' io son or condotta.
Il padre mio di duol si sarà morto[1],
Poi ch' alcun tempo arà[2] aspettato invano;
E la mia madre sanza alcun conforto
Non sa ch' io stenti in questo luogo strano,
Nè del gigante che mi facci torto,
E battami ogni dì con la sua mano,
E faccimi a' lion guardar nel bosco
Tanto ch' io stessa non mi riconosco.
O padre, o madre, o fratelli, o sorelle,
O dolci amiche, o compagne, o parente[3]!
O membra afflitte, lasse e meschinelle!
O vita trista, misera e dolente!
O mondo pazzo, o crude e fere stelle!
O destino aspro e 'ngiusto veramente!
O morte, refrigerio all'aspra vita,
Perchè non vieni a me? chi t' ha impedita?
È questa la mia patria dov' io nacqui?
È questo il mio palagio e 'l mio castello?
È questo il nido ove alcun tempo giacqui?
E questo il padre e 'l mio dolce fratello?
È questo 'l popol dov' io tanto piacqui?
È questo il regno giusto, antico e bello?
È questo il porto della mia salute?
E questo il premio d'ogni mia virtute?
Ove son or le mie purpuree veste?
Ove son or le gemme e le ricchezze?
Ove son or le già notturne feste?
Ove son or le mie delicatezze[4]?
Ove son or le mie compagne oneste?
Ove son or le fuggite dolcezze?

1. *Si sarà morto; sarà morto.* *Si* est explétif.
2. *Arà, avrà.*
3. *Parente* pour *parenti.*
4. *Delicatezze*, commodités, délicatesses du luxe.

Ove son or le damigelle mie?
Ove son, dico?... omè, non son già quie.[1]
Che si fa or in corte del mio padre?
Che si fa or ne' templi e in su le piazze?
Fannosi feste alle dame leggiadre,
Provansi lance, e mille buone razze
De' be' corsier tra l'armigere squadre :
Credo ch' ognun s' allegri e si sollazze ;
E pur se già di me si pianse alquanto,
Per lungo tempo omai passato è il pianto.
Misera a me! quanto ho mutato il vezzo[2]!
Esser solevo scalzata ogni sera[3],
E porpore spogliar di tanto prezzo,
Che rilucien[4] più che del sol la spera :
Or de' miei panni non si tien più pezzo[5].
Quante donzelle al servigio mio era[6]!
Che ricche pietre ho portate già in testa!
E stavo sempre in canti, in suoni e in festa.
Ed or come tu vedi son condotta[7]
Senza veder mai creatura[8] alcuna;
Il mio regal palagio è questa grotta :
Dormo alla notte al lume della luna.
Or chi felice si chiama talotta[9],
Esemplo pigli della mia fortuna :
Cascan le rose, e restan poi le spine.
Non giudicate nulla innanzi al fine.

(Dal *Morgante maggiore.*)

1. *Quie* pour *qui.*
2. *Vezzo*, habitude, manière de vivre.
3. Le sens est : j'avais des servantes qui me déchaussaient tous les soirs.
4. *Rilucien* pour *rilucevano.*
5. *Non si tien più pezzo ;* il n'y a pas un lambeau de mes habits qui tienne, qui ne tombe.
6. *Era*, pour *erano.* S'emploie ainsi dans le discours familier.
7. *Condotta*, *ridotta*, réduite.
8. Créature, personne.
9. *Talotta* pour *talora.*

XXXI

BOIARDO

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Mathieu-Marie Boiardo, comte de Scandiano, naquit à Ferrare vers 1430 et mourut en 1494, à Reggio, dans l'Emilie. Il fut cher aux ducs Borso et Hercule Ier de Ferrare, qui l'employèrent dans le gouvernement de leurs Etats et le chargèrent de missions honorables. Il est l'auteur d'un poëme héroïque intitulé : *Roland amoureux* (*Orlando innamorato*), sujet repris plus tard par Berni et qui se rattache au poëme de Pulci, son contemporain, et à la grande composition épique de l'Arioste par un fonds commun de légendes et de traditions.

MORT DE NARCISSE ET DE LA MAGICIENNE SILVANELLA.

Narciso fu in quel tempo un damigello[1]
Tanto leggiadro e di tanta bellezza
Che mai non fu ritratta con pennello
Cosa ch' avesse in sè cotal vaghezza,
Ma disdegnoso fu come fu bello,
Però che la beltate e l' alterezza
Per le più volte non si lascian mai,
Del che[2] perita è gran gente con guai :
Sì come la regina di Ponente
Amando il bel Narciso oltra misura
E trovandol crudel sì della mente

1. *Damigello* pour *giovinetto*, jeune homme.

2. Cause pour laquelle ; littéralement *par quoi*.

Che sua pietade nè suo amor non cura,
Si consumava misera dolente,
Piangendo da mattina a notte scura,
Porgendo prieghi a lui con tai parole
Che avrian[1] possanza a tramutare il sole.
Ma tutte quante le gittava al vento,
Perchè il superbo più non l' ascoltava
Ch' aspide il verso dell' incantamento[2].
Ond' ella a poco a poco a morte andava,
E giunta insino all' ultimo tormento[3]
Il dio d' amor e tutto 'l ciel pregava
Negli estremi sospir, piangendo forte,
Giusta vendetta[4] a la su' ingiusta morte.
E ciò gli avvenne, però che Narciso
A la fontana ch' io vi raccontai[5],
Cacciando un giorno fu giunto improvviso[6],
E corso avendo dietro a un cervo assai,
Chinossi a bere e vide il suo bel viso
Il qual veduto non avea più mai[7],
E cadde, riguardando, in tanto errore
Che di sè stesso fu preso d' amore.
Esso mirando il suo gentile aspetto
Che di beltate non avea pariglio[8]
Si consumava di estremo diletto,
Mancando a poco a poco come il giglio
O come incisa rosa, il giovinetto,
Sicchè il bel viso candido e vermiglio
E gli occhi neri e 'l bel guardo giocondo

1. *Avriano, avrebbero.*

2. Pas plus qu'un aspic n'écoute le vers de l'enchanteur. Les anciens croyaient pouvoir apprivoiser les serpents par l'influence de certains chants.

3. *All' ultimo tormento*, à l'extrémité.

4. *Vendetta* est régi par *pregava*; implorait du ciel une juste vengeance.

5. Le poëte a parlé plus haut de la source dans l'eau de laquelle Narcisse regardait son image.

6 et 7. *Fu giunto improvviso*, subitement.—*Più mai* pour *mai*.

8. *Pariglio*, ancien gallicisme.

Morte distrusse che distrugge il mondo.
Quindi[1] passava per disavventura[2]
La fata[3] Silvanella a suo diporto,
E dove adesso è quella sepoltura[4]
Giacea tra' fiori il giovanetto morto.
Essa mirando sua bella figura,
Prese piangendo molto disconforto[5],
Nè si sapea partire, e a poco a poco
Di lui s'accese in amoroso foco.
Benchè sia morto pur di lui s'accese
Avendo di pietate il cor conquiso,
E lì vicino all'erba si distese,
Baciando a lui la bocca e il freddo viso,
Ma pur sua vanitate al fin comprese
Amando[6] un corpo dal spirto diviso,
E la meschina non sa che si fare;
Amar non vuole e pur convienle amare.
Poi che la notte e tutto l'altro giorno
Ebbe la fata consumato in pianto,
Un bel sepolcro di marmoro[7] adorno
In mezzo il prato fece per incanto,
Nè mai poi si partitte[8] ivi d'intorno,
Piangendo e lamentando insino a tanto
Che a lato alla fontana in tempo breve
Tutta si sfece come al sol la neve.

(Dall'*Orlando Innamorato*, parte II, c. 17.)

1. *Quindi*, par là.
2. *Per disavventura*, par malheur.
3. *La fata*, la magicienne.
4. Tombeau décrit dans les vers précédents.
5. *Prese molto disconforto*, devint inconsolable.
6. *Amando*, quelle était sa folie d'aimer, etc.
7. *Marmoro* inus. pour *marmo*.
8. *Partitte* pour *partì*.

XXXII

SACCHETTI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Franco Sacchetti, Florentin, a vécu de 1335 à 1400. Il a partagé sa vie entre les affaires politiques et la littérature. Les genres dans lesquels il s'est le plus distingué sont en prose la nouvelle, et en poésie la ballade.

LE POETE ET LES JEUNES FILLES DES MONTAGNES [1].

O vaghe montanine pastorelle,
D'onde venite sì leggiadre e belle?
Qual è il paese dove nate sète [2],
Che sì bel frutto più che gli altri adduce?
Creature d'Amor vo' mi parete,
Tanto la vostra vista adorna luce! [3]
Nè oro nè argento in voi riluce,
E mal vestite parete angiolelle. —
Noi stiamo in Alpe presso ad un boschetto:
Povera capannetta è 'l nostro sito :
Col padre e con la madre in picciol tetto
Torniam la sera dal prato fiorito;
Dove natura ci ha sempre nodrito,

1. Le poëte adresse la parole aux *Montanine*, et il s'établit entre eux un dialogue.

2. *Sète* pour *siete*.

3. *Luce*; éclat simplement, pour l'éclat de votre beauté.

Guardando il dì le nostre pecorelle. —
— Assai si de'[1] doler vostra bellezza,
Quando tra monti e valle la mostrate ;
Chè non è terra di sì grande altezza[2]
Dove non foste degne ed onorate.
Deh! ditemi se voi vi contentate
Di star ne' boschi così poverelle. —
— Più si contenta ciascuna di noi
Andar dietro alle mandre alla pastura,
Che non farebbe qual fosse di voi[3]
D'andare a feste dentro vostre mura.
Ricchezze non cerchiam nè più ventura,
Che balli, canti e fiori e ghirlandelle. —
— Ballata, s' i' fosse come già fui[4],
Diventerei pastore e montanino :
E prima che io il dicesse altrui,
Sarei al loco di costor vicino,
Ed or direi Biondella ed or Martino[5],
Seguendo sempre dov' andasson' elle.

(*Ballate.*)

1. *Si de'* pour *si deve.*
2. *Di sì grande altezza*, si noble.
3. *Qual fosse di voi*, l'une quelconque de vous.
4. *S' i' fosse come già fui*, si j'étais jeune.
5. *Biondella*, est le nom d'une brebis, et *Martino*, celui d'un bouc.

XXXIII

PÉTRARCA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

François Pétrarque, né à Arezzo, de parents florentins (1304-1374), le premier des poëtes lyriques, forme avec Dante et Boccace le glorieux triumvirat qui domine toute la littérature du treizième et du quatorzième siècles. Esprit d'une souplesse et d'une activité prodigieuses, patriote ardent autant qu'écrivain éminent et infatigable, il a embrassé dans sa longue carrière la poésie, l'éloquence, la philosophie et la politique. Contemporain de Dante pendant sa première jeunesse, ami et protecteur de Boccace, il a assez vécu pour voir commencer la renaissance des lettres anciennes dont il a été lui-même le promoteur habile et dévoué. Son couronnement solennel au Capitole (1341) fut la récompense accordée à son poëme en langue latine, intitulé *Africa*. Il composa de nombreux ouvrages latins en vers et en prose, et entretint avec ses amis et les personnages les plus illustres de son temps un commerce épistolaire qui est d'une grande importance pour l'histoire. La plupart de ses poésies italiennes sont consacrées à célébrer la beauté et les vertus de Laure de Sade, dont il s'était épris à Avignon (1327). Un petit nombre se rapportent à la situation politique de l'Italie et sont d'un haut intérêt et d'une grande éloquence.

La langue et la poésie italiennes ont appris de Pétrarque l'art d'exprimer avec grâce les sentiments les plus délicats et les plus fines nuances de la pensée. Il a quelquefois gâté ses beaux *sonnets* par ses *concetti*, mais il n'en demeure pas moins le maître de son siècle en matière de goût et d'éloquence. Aucun écrivain peut-être ne fut, de son vivant, aussi honoré et aussi vénéré que lui. Des seigneurs puissants, comme les Colonna de Rome, les Visconti de Milan,

les Coreggio de Parme, les rois de Naples, le tribun Rienzi, les papes, se disputèrent à l'envi son amitié. Il exerça sur son siècle l'ascendant d'un génie incontesté.

LE POETE ENVOIE CES VERS AU TOMBEAU DE LAURE.

Ite, rime dolenti, al duro sasso[1]
Che 'l mio caro tesoro in terra asconde;
Ivi chiamate chi dal ciel risponde[2],
Benchè 'l mortal sia in loco oscuro e basso.
Ditele ch' i' son già del pianger lasso,
Del navigar per queste orribili onde;
Ma ricogliendo le sue sparte fronde[3]
Dietro le vo pur così passo passo,
Sol di lei ragionando viva e morta,
Anzi pur viva ed or fatta immortale,
Acciocchè 'l mondo la conosca ed ame[4].
Piacciale al mio passar[5] essere accorta,
Ch'è presso omai; siami a l' incontro, e quale
Ella è nel ciel a sè mi tiri e chiame.

(Dal *Canzoniere.*)

LE RETOUR DU PRINTEMPS, QUI RAPPELLE AU POETE LA PERTE DE LAURE, MORTE EN AVRIL, RENOUVELLE SA DOULEUR.

Zefiro torna, e 'l bel tempo rimena,
E i fiori e l'erbe, sua dolce famiglia,

1. *Sasso*, pierre, tombeau.
2. *Chi dal ciel risponde;* celle qui répond du haut du ciel, Laure. *Il mortal*, le mortel, la partie mortelle, le corps.
3. Ses feuillages épars, c'est-à-dire les vertus dont elle m'a laissé l'exemple. L'idée de feuillage tient à celle de laurier, emblème de Laure.
4. *Ame* pour *ami; chiame* pour *chiami.*
5. *Accorta al mio passar*, attentive à mon passage.

E garrir[1] Progne e pianger Filomena;
E primavera candida e vermiglia.
Ridono i prati, e 'l ciel si rasserena;
Giove s'allegra di mirar sua figlia[2];
L'aria e l'acqua e la terra è d'amor piena;
Ogni animal d'amar si riconsiglia.
Ma per me, lasso! tornano i più gravi
Sospiri, che del cor profondo tragge
Quella ch'al ciel se ne portò le chiavi[3]:
E[4] cantar augelletti, e fiorir piagge,
E 'n belle donne oneste atti soavi,
Sono un deserto e fere aspre e selvagge.

(Dal *Canzoniere.*)

AUX SEIGNEURS D'ITALIE, POUR QU'ILS METTENT FIN A LEURS INIMITIÉS ET QU'ILS DÉLIVRENT LE PAYS DES ÉTRANGERS.

Italia mia, benchè 'l parlar sia indarno[5]
Alle piaghe mortali
Che nel bel corpo tuo sì spesse veggio,
Piacemi almen ch' e'[6] miei sospir sien quali
Spera[7] 'l Tevero e l' Arno
E 'l Po[8], dove doglioso e grave or seggio.
Rettor del Ciel, io cheggio
Che la pietà che ti condusse in terra

1. *Garrir* se rapporte à *rimena.* Progné et Philomèle sont les noms mythologiques de l'hirondelle et du rossignol.

2. Vénus, fille de Jupiter, à laquelle est consacré le printemps.

3. *Le chiavi* se rapporte à *cor* représenté par *ne*, en.

4. Ce qui suit jusqu'à *sono* est le sujet de la proposition.

5. *Indarno*, inutile.

6. *E' miei* pour *i miei.*

7. *Sperare* a ici le sens d'attendre.

8. Les fleuves les plus célèbres de l'Italie pour l'Italie elle-même.

Ti volga al tuo diletto almo paese[1].
Vedi, Signor cortese,
Di che[2] lievi cagion che crudel guerra
E i cor, che 'ndura e serra
Marte[3] superbo e fero,
Apri tu, Padre, e 'ntenerisci e snoda;
Ivi[4] fa che 'l tuo vero
(Qual io mi sia) per la mia lingua s' oda.
Voi, cui Fortuna ha posto in mano il freno
Delle belle contrade,
Di che nulla pietà par che vi stringa,
Che fan qui tante pellegrine spade[5]?
Perchè 'l verde terreno
Del barbarico sangue si dipinga?
Vano error vi lusinga :
Poco vedete, e parvi veder molto,
Chè[6] 'n cor venale amor cercate o fede.
Qual più gente[7] possede[8]
Colui è più da' suoi nemici avvolto.
O diluvio raccolto
Di che deserti strani
Per inondar i nostri dolci campi!
Se dalle proprie mani[9]
Questo n' avven, or chi fia che ne scampi?
Ben provvide Natura al nostro stato,
Quando dell' Alpi schermo[10]

1. L'Italie.
2. *Di che lievi cagion; di quali*, etc.
3. *Marte*, Mars dieu des batailles; *indurare*, endurcir.
4. *Ivi*, là, en ces cœurs.
5. *Pellegrine spade*, épées, pour troupes étrangères Allusion à l'armée de Louis de Bavière appelée en Italie et soudoyée par les Gibelins.
6. *Chè*, car.
7. *Gente* désigne les mercenaires.
8. *Possede* au lieu de *possiede*.
9. *Se questo n'avviene dalle proprie mani*, si cela arrive, si cela est fait par nos propres mains; si nous sommes nous-mêmes les artisans de notre ruine.
10. *Schermo*, rempart, défense.

Pose fra noi e la tedesca rabbia;
Ma 'l desir cieco e 'ncontra 'l suo ben fermo
S' è poi tanto ingegnato,
Ch' al corpo sano ha procurato scabbia.
Or dentro ad una gabbia [1]
Fere selvagge e mansuete gregge
S' annidan sí che sempre il miglior geme.
Ed è questo del seme [2],
Per più dolor, del popol senza legge,
Al qual, come si legge,
Mario aperse si 'l fianco,
Che memoria dell' opra anco non langue;
Quando assetato e stanco,
Non più bevve del fiume acqua che sangue.
Cesare taccio, che per ogni piaggia
Fece l' erbe sanguigne
Di lor vene [3] ove 'l nostro ferro mise.
Or par, non so per che [4] stelle maligne,
Che 'l Cielo in odio n' aggia;
Vostra mercè, cui tanto si commise [5] :
Vostre voglie divise
Guastan del mondo la più bella parte.
Qual colpa, qual giudicio, o qual destino [6],
Fastidire il vicino
Povero, e le fortune afflitte e sparte
Perseguire; e 'n disparte [7]

1. L'Italie comparée à une cage où sont renfermés ensemble des troupeaux inoffensifs et des bêtes féroces.

2. Construisez : *E per più dolore questo, è del seme del popol senza legge*, etc. ; mot à mot : et pour plus de douleur, ceci nous vient de la semence (race) du peuple barbare, etc. Allusion aux Cimbres et aux Teutons que Marius avait vaincus.

3. *Di lor vene* au lieu de : *sangue di lor vene.*

4. *Per che, per quali*,.

5. *Cui tanto si commise*, vous à qui l'on a confié une si grande charge, c'est-à-dire le gouvernement de l'Italie.

6. Sous-entendu *è questo*; par quelle faute commise, par quel jugement ou quel destin inquiéter cet état ?

7. *In disparte*, hors de votre pays, à l'étranger.

Cèrcar gente, e gradire
Che sparga 'l sangue e venda l' alma a prezzo?
Io parlo per ver dire,
Non per odio d' altrui, nè per disprezzo.
Nè v' accorgete ancor, per tante prove,
Del bavarico inganno[1],
Ch' alzando i 'l dito con la morte scherza?
Peggio è lo strazio[2], al mio parer, che 'l danno.
Ma 'l vostro sangue piove
Più largamente, ch' altra ira vi sferza[3].
Dalla mattina a terza[4]
Di voi pensate, e vederete come
Tien caro altrui chi tien sè così vile[5].
Latin sangue gentile,
Sgombra da te queste dannose some[6] :
Non far idolo un nome
Vano, senza soggetto[7] :
Chè 'l furor de la sua gente ritrosa,
Vincerne d' intelletto
Peccato è nostro e non natural cosa[8].
Non è questo 'l terren ch i' toccai pria?

1. *Non v' accorgete del bavarico inganno*, vous ne vous apercevez pas que le Bavarois et ses mercenaires vous trompent. *Alzando il dito scherza con la morte*. Le Bavarois levant le doigt joue avec la mort; c'est-à-dire, a l'air de l'appeler du doigt, mais c'est un jeu.

2. *Strazio*, injure odieuse.

3. Mot à mot: votre sang coule plus abondamment à mesure qu'une colère nouvelle vous aiguillonne.

4. *Dalla mattina a terza di voi pensate:* pensez à vous dans le court espace de temps qui est entre le commencement du jour et la troisième heure.

5. *Chi*, celui qui, c'est-à-dire le barbare qui se vend.

6. *Queste dannose some*, ces fardeaux funestes.

7. *Nome vano, senza soggetto;* nom vide, qui n'est attaché à rien de réel. Allusion à l'impuissance de l'empereur d'Allemagne dont le nom conservait cependant un certain prestige.

8. Ces trois vers forment une seule proposition. Les deux premiers en sont le sujet. Le verbe et l'attribut sont au troisième vers. *Il furor de la sua gente ritrosa vincerne d'intelletto* (*vincer noi d' intelletto*) *è peccato nostro, e non cosa naturale.*

Non è questo il mio nido
Ove nudrito fui sì dolcemente?
Non è questa la patria in ch' io mi fido
Madre benigna e pia,
Che copre l' uno e l' altro mio parente?
Per Dio! questo la mente
Talor vi mova; e con pietà guardate
Le lagrime del popol doloroso,
Che sol da voi riposo,
Dopo Dio, spera : e pur che voi mostriate
Segno alcun di pietate,
Virtù contra furore[1]
Prenderà l' arme, e fia 'l combatter corto :
Chè l' antico valore
Negl' italici cor non è ancor morto.
Signor[2], mirate come 'l tempo vola,
E sì come la vita
Fugge, e la morte n' è sovra le spalle.
Voi siete or qui : pensate alla partita[3];
Chè l' alma ignuda e sola
Convien ch' arrive a quel dubbioso calle[4].
Al passar questa valle[5]
Piacciavi porre giù[6] l' odio e lo sdegno,
Venti contrari alla vita serena;
E quel che che 'n altrui pena
Tempo si spende, in qualche atto più degno
O di mano o d'ingegno,
In qualche bella lode[7],
In qualche onesto studio si converta :

1. *Virtù prenderà l' arme contra furore;* la valeur (des Italiens) s'armera contre la fureur (des Barbares).

2. *Signor*, seigneurs, princes.

3. *Pensate alla partita;* pensez au départ (pour l'autre monde).

4. *Dubbioso calle*, sentier obscur, avenir incertain.

5. *Questa valle*, cette vallée, expression empruntée à l'Écriture, c'est-à-dire la terre

6. *Porre giù*, mettre bas, poser à terre, déposer.

7. *In qualche bella lode*, entreprise digne de louange.

Così quaggiù si gode,
E la strada del ciel si trova aperta.
Canzone, io t' ammonisco
Che tua ragion cortesemente dica,
Perchè fra gente altera ir ti convene :
E le voglie son piene
Già dell' usanza pessima ed antica,
Del ver sempre nemica.
Proverai tua ventura
Fra magnanimi pochi a chi[1] 'l ben piace.
Di' lor : Chi m' assicura?
I' vo gridando : Pace, pace, pace.

(Dal *Canzoniere.*)

1. *A chi, a cui.*

XXXIV

CINO DA PISTOIA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Cino de Pistoie est né en 1270 d'une famille noble appelée des *Sinibaldi* ou *Sigibaldi*. Instruit avec soin dans les lettres et la jurisprudence, il devint, par la force de son talent, un profond jurisconsulte et un poëte remarquable. Sa vie fut agitée comme celle d'autres grands hommes de ce temps ; les discordes des Guelfes et des Gibelins le forcèrent à abandonner sa ville natale après y avoir exercé momentanément les fonctions de juge. Reçu docteur en droit à l'Université de Bologne, Cino publia en 1314, dans cette ville, son *Commentaire* sur le Code de Justinien. Professeur de jurisprudence en différentes villes et principalement à Pérouse et à Florence, il acquit dans cet enseignement une grande renommée et forma dans le célèbre Bartole un élève qui le surpassa. Comme poëte lyrique, il a le double mérite d'avoir contribué avec Dante, dont il fut l'ami, à élever l'amour jusqu'aux idées philosophiques, et d'avoir frayé la voie à Pétrarque par la grâce de ses vers et le sentiment qui anime ses compositions. Il mourut à Pistoie en 1336.

A LA TOMBE DE SELVAGGIA [1].

Io fui 'n su l' alto e 'n sul beato monte[2],
Ove adorai baciando il santo sasso,
E caddi 'n su quella pietra, ohimè lasso!
Ove l' Onesta pose la sua fronte,

1. *Selvaggia*, nom de la dame célébrée par Cino de Pistoie. Le poëte qui personnifie en elle la vertu, l'appelle *Onesta*.

2. *Beato monte*; montagne des Apennins où était situé le château de *Sambuca*, ainsi que le tombeau de Selvaggia.

E ch' ella chiuse d' ogni virtù 'l fonte[1],
Quel giorno che di morte acerbo passo
Fece la donna dello mio cor lasso,
Già piena tutta d' adornezze conte[2].
Quivi chiamai a questa guisa Amore[3] :
— Dolce mio dio, fa che quinci mi traggia
La morte a sè, chè qui giace il mio core. —
Ma poi che non m' intese il mio signore,
Mi dipartii pur chiamando Selvaggia;
L'Alpe passai con voce di dolore.

(Dalle *Rime*.)

1. Elle ferma la source de toute vertu. La vertu a disparu avec elle.

2. *Adornezze conte*, charmes connus, célébrés.

3. Le dieu Amour.

XXXV

DANTE ALIGHIERI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Dante Alighieri, le plus grand poëte de l'Italie, naquit à Florence, en 1265. Pendant sa jeunesse, sa ville natale fut déchirée par les discordes des Guelfes et des Gibelins. Sa famille était guelfe; il suivit d'abord ce parti et s'y distingua comme soldat et comme magistrat. En 1289, il combattit vaillamment à *Campaldino* contre les Gibelins; pendant l'exercice du *priorat*, magistrature suprême de la république, il se fit remarquer par l'énergie de ses résolutions et la sagesse de ses conseils. Il était en ambassade à Rome auprès de Boniface VIII, lorsque les divisions des Guelfes amenèrent la défaite de son parti et le triomphe de ses ennemis.

Banni de Florence, il se rapprocha des Gibelins et essaya, mais en vain, de rentrer dans sa patrie avec leur secours. Son exil dura depuis l'année 1302 jusqu'à sa mort (1321). Pendant ce temps, Dante visita la France, suivit à Paris les leçons de Sigier, docteur scolastique, parcourut l'Italie et séjourna à la cour de différents seigneurs gibelins, notamment auprès des *Scaligeri* à Vérone, et des *Polenta* à Ravenne. C'est dans cette ville qu'il mourut au retour d'une ambassade dont il avait été chargé par Guido de Polenta, son protecteur. Poëte, philosophe et homme d'Etat, Dante a laissé dans tous ses écrits l'empreinte d'un génie multiple et supérieur. Ses *poésies lyriques* se rapportent généralement à son amour pour Béatrice Portinari, qui devient parfois dans ses vers le symbole de la sagesse; dans l'ouvrage en prose italienne intitulé le *Banquet* (Convito), il commente ses idées sur l'amour et la philosophie; dans le traité latin *de Monarchia*, il expose ses vues sur le gouvernement de l'Italie et du monde; dans l'écrit intitulé : *De vulgari eloquio*, il affermit les fondements de

la poésie et de la langue italiennes; dans la *Divine Comédie*, il embrasse l'ensemble des connaissances humaines et donne une nouvelle forme à l'épopée. L'Italie retrouve dans ce grand poëme, avec une partie de son histoire, la forme achevée de sa langue, la manifestation accomplie de son génie et la prophétie de ses destinées. Dante stigmatise les anciennes divisions et convie les peuples à cette union qui s'est enfin réalisée.

SENTIMENTS QUE FONT NAITRE LES ACTIONS ET LES PAROLES DE BEATRICE.

Negli occhi porta la mia donna[1] Amore;
Per che[2] si fa gentil ciò ch' ella mira :
Ov' ella passa, ogni uom ver[3] lei si gira,
E cui saluta fa tremar lo core[4].
Sicchè, bassando il viso, tutto smuore[5],
E d' ogni suo difetto allor sospira[6] :
Fuggon dinanzi a lei superbia ed ira :
Aiutatemi, donne, a farle onore.
Ogni dolcezza, ogni pensiero umìle
Nasce nel core a chi parlar la sente ;
Onde' è beato chi prima la vide[7].
Qual ch'ella par quand' un poco sorride,
Non si può dicer, nè tener a mente,
Sì è nuovo miracolo gentile.

(Dal *Canzoniere*.)

---

1. *La mia donna porta Amore negli occhi.*
2. *Per che*, *per il che*, c'est pourquoi.
3. *Ver lei*, *verso lei*; de son côté.
4. *Cui saluta*, *ella acolui che saluta.*
5. *Smuore*, pâlit comme s'il mourait.
6. *Sospira*, gémit.
7. *Vide* pour *vede*.

EFFETS QUE PRODUIT LA VUE DE BEATRICE.

Tanto gentile e tanto onesta pare[1]
La donna mia, quand' ella altrui saluta,
Ch' ogni lingua divien tremando muta,
E gli occhi non ardiscon di guardare.
Ella sen va, sentendosi laudare,
Benignamente d' umiltà vestuta;
E par che sia una cosa venuta
Di cielo in terra a miracol mostrare.
Mostrasi sì piacente a chi la mira,
Che dà per gli occhi una dolcezza al core,
Che intender non la può chi non la prova.
E par che della sua labbia[2] si muova
Uno spirto[3] soave e pien d' amore,
Che va dicendo all' anima : sospira.

(Dal *Canzoniere.*)

CARON.

Ed ecco verso noi[4] venir per nave[5]
Un vecchio bianco per antico pelo,
Gridando : guai a voi, anime prave!
Non isperate mai veder lo cielo;
I' vegno[6] per menarvi all' altra riva
Nelle tenebre eterne in caldo e 'n gelo.

1. *Pare*, *appare*, apparaît, se montre.
2. *Della sua labbia*, sa lèvre, sa bouche.
3. *Spirto*, *spirito*, souffle.
4. Dante et son guide Virgile parvenus sur les bords de l'Achéron, sont apostrophés par Caron.
5. *Per nave*, au moyen d'une barque, dans une barque.
6. *Vegno* pour *vengo*.

E tu che se' costì, anima viva,
Partiti[1] da cotesti che son morti.
Ma poi ch' e' vide ch' i' non mi partiva,
Disse : Per altre vie, per altri porti
Verrai a piaggia, non qui, per passare :
Più lieve legno convien che ti porti.
E 'l duca a lui : Caron non ti crucciare.
Vuolsi così colà dove si puote
Ciò che si vuole; e più non dimandare.
Quinci fur quete le lanose gote[2]
Al nocchier della livida palude,
Che 'ntorno agli occhi avea di fiamme ruote[3].
Ma quell' anime[4] ch'eran lasse e nude,
Cangiâr[5] colore e dibattero i denti,
Ratto che[6] 'nteser le parole crude.
Bestemmiavano Dio e i lor parenti,
L' umana spezie, il luogo, il tempo e 'l seme
Di lor semenza e i lor nascimenti[7].
Poi si ritrasser tutte quante insieme,
Forte piangendo, alla riva malvagia
Ch' attende ciascun uom che Dio non teme.
Caron dimonio con occhi di bragia[8],
Loro accennando[9], tutte le raccoglie :
Batte col remo qualunque s' adagia[10].
Come d' autunno si levan le foglie
L' una appresso dell' altra, infin che 'l ramo
Rende alla terra tutte le sue spoglie;

1. *Partiti*, éloigne-toi, sépare-toi.
2. *Lanose*, laineuses, barbues.
3. *Ruote di fiamme*, cercles de flammes.
4. *Quell' anime*, les âmes des damnés.
5. *Cangiâr colore*, changèrent de couleur.
6. *Ratto che*, aussitôt que.
7. *Il seme di loro semenza e di loro nascimenti*, les pères de leurs parents et leurs parents.
8. *Di bragia*, de feu; *bragia*, charbon ardent.
9. *Loro accennando*, leur faisant signe.
10. *Qualunque s'adagia*, celle d'entre elles, quelle qu'elle soit, qui se repose, ou qui va à son aise.

Similemente[1] il mal seme d'Adamo[2]
Gittansi di quel lito ad una ad una
Per cenni, com' augel per suo richiamo.
Così sen vanno su per l' onda bruna,
E avanti che sien di là discese,
Anche di qua nuova schiera s' aduna.

(Dalla Divina Commedia, *Inferno*, canto 3.)

MORT DU COMTE UGOLIN ET DE SES FILS[3].

Noi eravam partiti già da ello[4],
Ch' i' vidi duo ghiacciati[5] in una buca
Sì che l' un capo all' altro era cappello[6].
E come 'l pan per fame si manduca[7],
Così 'l sovran[8] li denti all' altro pose
Là 've 'l cervel s' aggiunge con la nuca[9].
Non altrimenti Tideo si rose

1. *Similemente* pour *similmente*, seul usité en prose.

2. *Il mal seme d'Adamo*, les réprouvés, les méchants. Nom collectif qui permet d'employer au pluriel le verbe suivant.

3. *Ugolino della Gherardesca* était comte de *Donoratico*. Il était Pisan et appartenait au parti guelfe. Il s'unit à Roger Ubaldini, archevêque de Pise, pour chasser de cette ville *Nino Visconti*, qui s'en était rendu maître. Mais étant devenu lui-même très-puissant dans Pise et ayant mis à mort un neveu de l'archevêque, celui-ci souleva le peuple contre lui en l'accusant de trahison. Vaincu par le soulèvement populaire, Ugolin fut pris et enfermé avec ses fils et ses neveux dans une tour où ils périrent de faim.

4. *Da ello*, *da lui*, c'est-à-dire celui dont on a parlé déjà.

5. *Duo*, poétique pour *due*.— *Ghiacciati*, gelés, plongés dans la glace.

6. *L'un capo all' altro era cappello*, une tête servait de chapeau à l'autre, couvrait l'autre.

7. *Manducare*, *mangiare*.

8. *Sovrano* signifie ici qui se tient au-dessus, qui est sur l'autre.

9. *Là' ve l' cervel ; là ove il cervel*, là (au point) où le cerveau; *s'aggiunge*, comme *si congiunge*. *Nuca*, la partie postérieure de la tête.

Le tempie a Menalippo per disdegno[1].
Che quei faceva 'l teschio e l' altre cose[2].
O tu, che mostri per sì bestial segno
Odio sovra colui che tu ti mangi,
Dimmi 'l perchè, (diss' io) per tal convegno[3];
Che se tu a ragion di lui ti piangi[4],
Sappiendo[5] chi voi siete e la sua pecca,
Nel mondo suso[6] ancor io te ne cangi[7],
Se quella con ch' i' parlò non si secca[8].

. . . . . .

La bocca sollevò dal fiero pasto
Quel peccator, forbendola[9] a' capelli
Del capo, ch' egli avea diretro guasto.
Poi cominciò : Tu vuoi ch' i' rinnovelli
Disperato dolor, che 'l cor mi preme
Già, pur pensando[10], pria ch' i' ne favelli.
Ma se le mie parole esser den[11] seme
Che frutti infamia al traditor ch' i' rodo,
Parlare e lagrimar vedrai insieme.
I' non so chi tu sie[12], nè per che modo
Venuto se' quaggiù; ma fiorentino
Mi sembri veramente quand' i' t' odo.
Tu de'[13] saper ch' i' fu' 'l conte Ugolino,
E questi, l' arcivescovo Ruggieri :
Or ti dirò, perch' i'[14] son tal vicino.

1. Tydée rongea la tête de Ménalippe qui l'avait blessé.

2. *L' altre cose*, c'est-à-dire les autres parties de la tête.

3. *Convegno*, convention; ne s'emploie plus en ce sens.

4. *Ti piangi di lui*, tu te plains de lui.

5. *Sappiendo* pour *sapendo*.

6 et 7. *Suso* pour *su*. — *Te ne cangi* pour *te ne ricambi*.

8. *Se quella* (sous-entendu *lingua*) *con ch' i' parlo ;* si la langue avec laquelle je parle; *non si secca*, ne se dessèche pas.

9. *Forbendola*, se rapporte à *bocca*.

10. *Pur pensando*, rien qu'en y pensant, en y pensant seulement.

11. *Den* pour *denno*, *devono*.

12. *Sie* pour *sii*.

13. *De'* pour *devi*.

14. *Perch' i' son* pour *perche io sono*.

Che per l' effetto de' suoi ma'[1] pensieri
Fidandomi di lui io fossi preso
E poscia morto, dir non è mestieri[2].
Però quel che non puoi avere inteso[3],
Cioè come la morte mia fu cruda,
Udirai; e saprai se m' ha offeso.
Breve pertugio dentro dalla muda[4],
La qual per me ha 'l titol della fame[5],
E 'n che conviene ancor ch' altri si chiuda,
M' avea mostrato per lo suo forame
Più lune[6] già, quand' i' feci 'l mal sonno
Che del futuro mi squarciò 'l velame[7].
Questi[8] pareva a me maestro e donno[9],
Cacciando 'l lupo e i lupicini al monte[10]
Per che i Pisan veder Lucca non ponno[11].
Con cagne magre, studïose e conte[12]
Gualandi[13] con Sismondi e con Lanfranchi
S' avea messi dinanzi dalla fronte[14].
In picciol corso mi pareano stanchi

1. *Ma' pensieri* pour *mali pensieri*.

2. Il n'est pas besoin de le dire, parce que tout le monde le sait.

3. Ce que le poëte ne peut avoir appris, c'est-à-dire ce qui se passa dans les derniers moments du comte Ugolin, de ses fils et de ses neveux.

4. *Muda*, fosse ou prison étroite où Ugolin avait été jeté.

5. La tour dont il est ici question a reçu, après la mort d'Ugolin, le nom de tour de la faim.

6. *Lune*, lunes pour mois.

7. *Il velame del futuro*, le voile qui couvrait l'avenir.

8. *Questi* désigne l'archevêque Roger.

9. *Donno*, du latin *dominus*.

10. *Lupo* et *lupicini* représentent ici Ugolin et ses enfants. L'image est inspirée par la rapacité de cette famille qui aspirait à la tyrannie.

11. Le mont *san Giuliano* sépare la ville de Pise de celle de Lucques et empêche que l'une soit vue de l'autre.

12. Ces chiennes maigres désignent la partie la plus pauvre du peuple. *Studïose e conte*, empressées et connues de chacun.

13. *Gualandi*, *Sismondi*, *Lanfranchi* étaient trois familles puissantes de Pise.

14. La construction est: *Questi ch' io rodo s'avea messi dinanzi dalla fronte*, c'est-à-dire les avait envoyés devant soi.

Lo padre e i figli, e con l' agute scane[1]
Mi parea lor veder fender li fianchi.
Quando fui desto innanzi la dimane[2],
Pianger senti' fra 'l sonno i miei figliuoli
Ch' eran con meco[3], e dimandar del pane.
Ben se' crudel se tu già non ti duoli,
Pensando ciò ch' al mio cor s' annunziava :
E se non piangi di che pianger suoli?
Già eran desti, e l' ora s' appressava
Che 'l cibo ne soleva esser addotto,
E per suo sogno ciascun dubitava[4]
Ed io senti' chiovar[5] l' uscio di sotto[6]
All' orribile torre : ond' io guardai
Nel viso a' miei figliuoi[7] senza far motto.
I' non piangeva, sì dentro impietrai[8] :
Piangevan, elli[9]; ed Anselmuccio mio
Disse : Tu guardi sì[10], padre; che hai?
Però non lagrimai, nè rispos' io
Tutto quel giorno, nè la notte appresso :
Infin che l' altro Sol nel mondo uscío.
Com' un poco di raggio si fu messo[11]
Nel doloroso carcere; ed io scorsi[12]
Per quattro visi il mio aspetto stesso[13];
Ambo le mani per dolor mi morsi.
E quei, pensando ch' i' 'l fessi[14] per voglia

1. *Scane* pour *zanne*, dents.
2. *Innanzi la dimane*, avant le lendemain, avant le jour qui allait suivre la nuit pendant la quelle son rêve avait lieu.
3. *Con meco*, pléonasme pour *meco*.
4. Tous étaient dans la même angoisse, parce qu'ils avaient tous fait le même rêve.
5. *Chiovar*, clouer.
6. *L'uscio di sotto*; cette porte de dessous était celle par laquelle on entrait dans la tour.
7. *Figliuoi* pour *figliuoli*.
8. *Impietrai*, je devins comme une pierre (insensible).
9. *Elli* pour *eglino*.
10. *Sì* pour *così*.
11. *Si fu messo*, se fut insinué.
12. *Scorsi* de *scorgere*, apercevoir.
13. *Il mio aspetto stesso*, mon image telle qu'elle était en ce moment suprême.
14. *Fessi*, facessi

Di manicar[1], di subito levôrsi[2]
E disser : Padre, assai ci fia men doglia
Se tu mangi di noi : tu ne vestisti
Queste misere carni, e tu ne spoglia.
Quetàmi[3] allor, per non farli più tristi :
Quel dì e l' altro stemmo tutti muti.
Ahi dura terra, perchè non t' apristi?
Poscia che fummo al quarto dì venuti,
Gaddo mi si gittò disteso a' piedi,
Dicendo : Padre mio, chè non m' aiuti?
Quivi morì; e, come tu mi vedi,
Vid' io cascar li tre ad uno ad uno
Tra 'l quinto dì e 'l sesto : ond' i' mi diedi
Già cieco[4] a brancolar[5] sovra ciascuno,
E tre dì gli chiamai, poich' e' fur morti :
Poscia più che 'l dolor potè 'l digiuno[6].
Quand' ebbe detto ciò, con gli occhi torti,
Riprese 'l teschio misero co' denti,
Che furo all' osso, come d' un can, forti.

(Dall' *Inferno*, canto 32-33).

1. *Manicare* est ici pour *mangiare*.
2. *Levôrsi* pour *levaronsi*, *si levarono*.
3. *Quetàmi*; *mi quietai*.
4. *Già cieco*; déjà aveugle; effet de l'inanition prolongée et mortelle.
5. *Brancolare*, errer en tâtonnant, à tâtons.
6. La faim fut plus puissante que la douleur.

FIN.

463,054
VITTORIO EMANUELE BIBLIOTECA

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos..... I
Introduction..... V

PROSE

XIXe SIÈCLE

I. Tommaséo. Il faut s'habituer à la souffrance..... 1
II. Mamiani. Charles-Albert à Novare..... 4
III. Manzoni. Signes avant-coureurs d'une tempête..... 7
Adieu aux montagnes..... 8
IV. Gioberti. Puissance de la volonté..... 10
V. Silvio Pellico. La Jambe coupée..... 13
VI. Colletta. Tremblement de terre en Calabre..... 17
VII. Giordani. Pascal enfant..... 21
VIII. Botta. Les Français passent le grand Saint-Bernard. 23
IX. Cesari. La charité chrétienne..... 27

XVIIIe SIÈCLE

X. Filangieri. Le despotisme..... 31
XI. Beccaria. Les accusations secrètes..... 33
XII. Baretti. La richesse et le bonheur..... 35
XIII. Gozzi. Le Cousin et la Luciole..... 37
XIV. Goldoni. Scènes tirées de la *Jeune Paméla*, comédie. 40
XV. Zanotti. Des découvertes dans la science..... 51
XVI. Vico. La saine philosophie..... 53
Maximes philosophiques..... 54

XVIIe SIÈCLE

XVII. Redi. Il faut tolérer les opinions des autres..... 57
XVIII. Segneri. Contre ceux qui regardent comme un déshonneur de pardonner..... 60
XIX. Bartoli. Les veuves indiennes..... 63
XX. Pallavicini. Orgueil et grandeur..... 66
XXI. Galileo. Du monde de la Lune..... 69
XXII. Sarpi. Luther à la diète de Worms..... 72

XVIe SIÈCLE

XXIII. Torquato Tasso. Le poète parle à un ami de sa fin prochaine..... 76
XXIV. Davanzati. Mort de Jean Fischer..... 79
XXV. Cecchi. Extraits de la comédie intitulée : *La Dot*. 82
XXVI. Vasari. Raphaël d'Urbin..... 87
XXVII. Della Casa. Il faut savoir écouter..... 91
XXVIII. Varchi. Ferruccio à Gavinana..... 94
XXIX. Benvenuto Cellini. Ses parents et sa naissance. 98
XXX. Gelli. Prudence des animaux..... 102
XXXI. Giambullari. Mort de Suembald, roi des Moraves..... 105
XXXII. Firenzuola. La Tortue vaniteuse..... 107
XXXIII. Guicciardini. Ludovic Sforza s'enfuit de Novare et est fait prisonnier par les Français..... 111
Le moine Jérôme Savonarole..... 114
XXXIV. Castiglione. Frédéric III, duc d'Urbin..... 120
XXXV. Nardi. Antoine Giacomini..... 122
XXXVI. Machiavelli. Un des seigneurs de Florence détourne Gauthier, duc d'Athènes, de s'emparer du pouvoir dans cette cité..... 125
Jean de Médicis..... 128

XVe SIÈCLE

XXXVII. Leonardo da Vinci. Comment on doit représenter une tempête..... 130
XXXVIII. Pandolfini. La campagne..... 132
XXXIX. Palmieri. L'amitié..... 135

XIVe SIÈCLE

XL. Boccaccio. Le juif Melchisédec évite un grand danger grâce au conte des Trois Anneaux.... 140

XLI. Villani. Le pèlerin à la cour de Raimond Berlinghieri..... 144
XLII. Dino Compagni. La bataille de Campaldino.... 147

POÉSIE

XIXe SIÈCLE

I. Mamiani. Serment des Lombards à Pontida, en 1167..... 151
II. Manzoni. Le Cinq mai, ode sur la mort de Napoléon..... 153
III. Leopardi. Le moineau solitaire..... 157
IV. Niccolini. La vieillesse..... 160
V. Foscolo. Les tombeaux des grands hommes encouragent les vivants..... 162
VI. Monti. A Monsieur de Montgolfier..... 166
VII. Pindemonte. La mélancolie..... 172

XVIIIe SIÈCLE

VIII. Alfieri. Scène tirée de *Saül*..... 176
IX. Parini. La maîtresse inhumaine..... 188
X. Gozzi. Contre le goût poétique de son époque. 191
XI. Metastasio. La gloire..... 196
XII. Maffei. Scène de *Mérope*..... 198

XVIIe SIÈCLE

XIII. Filicaja. Sur le siége de Vienne par les Turcs en 1683..... 202
XIV. Salvator Rosa. Contre les poètes de son temps. 208
XV. Tassoni. Les dieux se rendent au conseil..... 210
XVI. Chiabrera. Fragilité de la beauté..... 215

XVIe SIÈCLE

XVII. Torquato Tasso. Arrivée des Croisés à Jérusalem..... 217
Herminie chez les bergers..... 220
XVIII. Guarini. Éloge de l'antiquité. Infériorité de l'époque présente..... 225
XIX. Annibal Caro. L'empereur Charles-Quint..... 227
XX. Alamanni. Qualités d'un bon cheval..... 228
XXI. Bernardo Tasso. La paix de l'Italie..... 232

XXII. Berni. Éloge d'Aristote..... 233
XXIII. Rucellai. Quel lieu il faut choisir pour les abeilles..... 238
XXIV. Michelangiolo Buonarroti. A Dante Alighieri. 241
XXV. Ariosto. Fuite d'Angélique..... 244
Combat de Sacripant et de Renaud..... 245
Douleur de Fleurdelys à la mort de Brandimart. 247
XXVI. Bembo. Le poëte pleure la ruine de l'Italie.... 251
XXVII. Sannazaro. Chant sur la mort du berger Androgée..... 253

XVe SIÈCLE

XXVIII. Poliziano. Les plaisirs de la campagne..... 257
XXIX. Lorenzo de' Medici. A des violettes..... 259
XXX. Pulci. Récit d'une jeune fille enlevée par un géant..... 261
XXXI. Boiardo. Mort de Narcisse et de la magicienne Silvanella..... 265

XIVe SIÈCLE

XXXII. Sacchetti. Le poëte et les jeunes filles des montagnes..... 268
XXXIII. Petrarca. Le poëte envoie ses vers au tombeau de Laure..... 271
Le retour du printemps rappelle au poëte la perte de Laure et renouvelle sa douleur..... 271
Aux seigneurs d'Italie, pour qu'ils oublient leurs inimitiés et qu'ils délivrent le pays des étrangers..... 272
XXXIV. Cino da Pistoia. A la tombe de Selvaggia..... 278
XXXV. Dante Alighieri. Sentiments que font naître les actions et les paroles de Béatrice..... 281
Effets que produit la vue de Béatrice..... 282
Caron..... 282
Mort du comte Ugolin et de ses fils..... 284

MAG
463,054

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, Paris.

Lure

Digitized by Google

NOUVELLE COLLECTION

DE

CLASSIQUES

Format petit in-16

PUBLIÉE AVEC DES NOTICES, DESARGUMENTS ANALYTIQUES ET DES NOTES EN FRANÇAIS

(Les noms des annotateurs sont indiqués entre parenthèses)

Ces éditions se recommandent par la pureté du texte, la concision des notes, la commodité du format et l'élégance du cartonnage.

CLASSIQUES ÉTRANGERS

LANGUE ANGLAISE

EDGEWORTH : *Forester* (A. Beljame, professeur d'anglais au lycée Louis-le-Grand). 1 fr. 50 c

GOLDSMITH : *Le Vicaire de Wakefield* (A. Beljame). 1 fr. 50 c

MACAULAY : *Choix des essais* (A. Beljame). 2 fr. 50 c

MILTON : *Paradis perdu, livres I et II* (A. Beljame). 1 fr

SHAKSPEARE : *Jules César* (C. Fleming). 1 fr. 50 c.

LANGUE ALLEMANDE

GOETHE : *Iphigénie en Tauride* (B. Lévy, inspecteur général de l'enseignement des langues vivantes). 2 fr.

— *Campagne de France* (B. Lévy) 2 fr

— *Morceaux choisis* (B. Lévy). 3 fr.

LESSING : *Laocoon* (B. Lévy). 2 fr. 50 c.

— *Minna de Barnhelm* (B. Lévy). 1 fr. 50 c

NIEBUHR : *Histoires tirées des temps héroïques de la Grèce* (L. Koch, professeur au lycée Saint-Louis). 1 fr. 50 c.

SCHILLER : *La guerre de Trente ans* (Schmidt et Leclaire). 3 fr.

— *Morceaux choisis* (B. Lévy). 3 fr.

LANGUES ITALIENNE ET ESPAGNOLE

MORCEAUX CHOISIS *en prose et en vers des classiques italiens*, publiés avec une introduction, des notices biographiques et des notes, par M. G. Ferri. 1 vol. 2 fr.

MORCEAUX CHOISIS *en prose et en vers des classiques espagnols*, publiés avec une introduction, des notices biographiques et des notes, par MM. Baudouin de Courtenay et Albert Le Roy 1 vol. 2 fr.

Paris. — Typographie Lahure.